

The Project Gutenberg EBook of Thais, by Anatole France

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Thais

Author: Anatole France

Release Date: August, 2004 [EBook #6377]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on December 3, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, THAIS *****

Produced by Carlo Traverso, Juliet Sutherland, Charles Franks and the Online Distributed Proofreading Team. Image files courtesy of gallica.bnf.fr.

ANATOLE FRANCE

THAIS

TABLE

- I. LE LOTUS
- II. LE PAPYRUS
- III. L'EUPHORBE

LE LOTUS

En ce temps-la le desert, etait peuple d'anachorettes. Sur les deux rives du Nil, d'innombrables cabanes, baties de branchages et d'argile par la main des solitaires, etaient semees a quelque distance les unes des autres, de facon que ceux qui les habitaient pouvaient vivre isolees et pourtant s'entr'aider au besoin. Des eglises, surmontees du signe de la croix, s'elevaient de loin en loin au-dessus des cabanes et les moines s'y rendaient dans les jours de fete, pour assister a la celebration des mysteres et participer aux sacrements. Il y avait aussi, tout au bord du fleuve, des maisons ou les cenobites, renfermes chacun dans une etroite cellule, ne se reunissaient qu'afin de mieux gouter la solitude.

Anachorettes et cenobites vivaient dans l'abstinence, ne prenant de nourriture qu'apres le coucher du soleil, mangeant pour tout repas leur pain avec un peu de sel et d'hysope. Quelques-uns, s'enfoncant dans les sables, faisaient leur asile d'une caverne ou d'un tombeau et menaient une vie encore plus singuliere.

Tous gardaient la continence, portaient le cilice et la cucule, dormaient sur la terre nue apres de longues veilles, priaient, chantaient des psaumes, et pour tout dire, accomplissaient chaque jour les chefs-d'oeuvre de la penitence. En consideration du peche originel, ils refusaient a leur corps, non seulement les plaisirs et les contentements, mais les soins memes qui passent pour indispensables selon les idees du siecle. Ils estimaient que les maladies de nos membres assainissent nos ames et que la chair ne saurait recevoir de plus glorieuses parures que les ulceres et les plaies. Ainsi s'accomplissait la parole des prophetes qui avaient dit: "Le desert se couvrira de fleurs."

Parmi les hotes de cette sainte Thebaide, les uns consumaient leurs jours dans l'ascetisme et la contemplation, les autres gagnaient leur subsistance en tressant les fibres des palmes, ou se louaient aux cultivateurs voisins pour le temps de la moisson. Les gentils en soupconnaient faussement quelques-uns de vivre de brigandage et de se joindre aux Arabes nomades qui pillaient les caravanes. Mais a la verite ces moines meprisaient les richesses et l'odeur de leurs vertus

montait jusqu'au ciel.

Des anges semblables a de jeunes hommes venaient, un baton a la main, comme des voyageurs, visiter les ermitages, tandis que des demons, ayant pris des figures d'Ethiopiens ou d'animaux, erraient autour des solitaires, afin de les induire en tentation. Quand les moines allaient, le matin, remplir leur cruche a la fontaine, ils voyaient des pas de Satyres et de Centaures imprimes dans le sable. Considerée sous son aspect veritable et spirituel, la Thebaide etait un champ de bataille ou se livraient a toute heure, et specialement la nuit, les merveilleux combats du ciel et de l'enfer.

Les ascetes, furieusement assaillis par des legions de damnes, se defendaient avec l'aide de Dieu et des anges, au moyen du jeune, de la penitence et des macerations. Parfois, l'aiguillon des desirs charnels les déchirait si cruellement qu'ils en hurlaient de douleur et que leurs lamentations repondaient, sous le ciel plein d'etoiles, aux miaulements des hyenes affamees. C'est alors que les demons se presentaient a eux sous des formes ravissantes. Car si les demons sont laids en realite, ils se revetent parfois d'une beaute apparente qui empeche de discerner leur nature intime. Les ascetes de la Thebaide virent avec epouvante, dans leur cellule, des images du plaisir inconnues meme aux voluptueux du siecle. Mais, comme le signe de la croix etait sur eux, ils ne succombaient pas a la tentation, et les esprits immondes, reprenant leur veritable figure, s'eloignaient des l'aurore, pleins de honte et de rage. Il n'etait pas rare, a l'aube, de rencontrer un de ceux-la s'enfuyant tout en larmes, et repondant a ceux qui l'interrogeaient: "Je pleure et je gemis, parce qu'un des chretiens qui habitent ici m'a battu avec des verges et chasse ignominieusement."

Les anciens du desert etendaient leur puissance sur les pecheurs et sur les impies. Leur bonte etait parfois terrible. Ils tenaient des apotres le pouvoir de punir les offenses faites au vrai Dieu, et rien ne pouvait sauver ceux qu'ils avaient condamnes. L'on contait avec epouvante dans les villes et jusque dans le peuple d'Alexandrie que la terre s'entr'ouvrait pour engloutir les mechants qu'ils frappaient de leur baton. Aussi etaient-ils tres redoutes des gens de mauvaise vie et particulierement des mimes, des baladins, des pretres maries et des courtisanes.

Telle etait la vertu de ces religieux, qu'elle soumettait a son pouvoir jusqu'aux betes ferores. Lorsqu'un solitaire etait pres de mourir, un lion lui venait creuser une fosse avec ses ongles. Le saint homme, connaissant par la que Dieu l'appelait a lui, s'en allait baiser la joue a tous ses freres. Puis il se couchait avec allegresse, pour s'endormir dans le Seigneur.

Or, depuis qu'Antoine, age de plus de cent ans, s'etait retire sur le mont Colzin avec ses disciples bien-aimés, Macaire et Amathas, il n'y avait pas dans toute la Thebaide de moine plus abondant en oeuvres que Paphnuce, abbe d'Antinoe. A vrai dire, Ephrem et Serapion commandaient a un plus grand nombre de moines et excellaient dans la conduite

spirituelle et temporelle de leurs monasteres. Mais Paphnuce observait les jeunes les plus rigoureux et demeurait parfois trois jours entiers sans prendre de nourriture. Il portait un cilice d'un poil tres rude, se flagellait matin et soir et se tenait souvent prosterner le front contre terre.

Ses vingt-quatre disciples, ayant construit leurs cabanes proche la sienne, imitaient ses austerites. Il les aimait cherelement en Jesus-Christ et les exhortait sans cesse a la penitence. Au nombre de ses fils spirituels se trouvaient des hommes qui, apres s'etre livres au brigandage pendant de longues annees, avaient ete touches par les exhortations du saint abbe au point d'embrasser l'etat monastique. La purete de leur vie edifiait leurs compagnons. On distinguait parmi eux l'ancien cuisinier d'une reine d'Abyssinie qui, converti semblablement par l'abbe d'Antinoe, ne cessait de repandre des larmes, et le diacre Flavien, qui avait la connaissance des ecritures et parlait avec adresse. Mais le plus admirable des disciples de Paphnuce etait un jeune paysan nomme Paul et surnomme le Simple, a cause de son extreme naivete. Les hommes raillaient sa candeur, mais Dieu le favorisait en lui envoyant des visions et en lui accordant le don de prophetie.

Paphnuce sanctifiait ses heures par l'enseignement de ses disciples et les pratiques de l'ascetisme. Souvent aussi, il meditait sur les livres sacres pour y trouver des allegories. C'est pourquoi, jeune encore d'age, il abondait en merites. Les diables qui livrent de si rudes assauts aux bons anachorettes n'osaient s'approcher de lui. La nuit, au clair de lune, sept petits chacals se tenaient devant sa cellule, assis sur leur derriere, immobiles, silencieux, dressant l'oreille. Et l'on croit que c'etait sept demons qu'il retenait sur son seuil par la vertu de sa saintete.

Paphnuce etait ne a Alexandrie de parents nobles, qui l'avaient fait instruire dans les lettres profanes. Il avait meme ete seduit par les mensonges des poetes, et tels etaient, en sa premiere jeunesse, l'erreur de son esprit et le dereglement de sa pensee, qu'il croyait que la race humaine avait ete noyee par les eaux du deluge au temps de Deucalion, et qu'il disputait avec ses condisciples sur la nature, les attributs et l'existence meme de Dieu. Il vivait alors dans la dissipation, a la maniere des gentils. Et c'est un temps qu'il ne se rappelait qu'avec honte et pour sa confusion.

--Durant ces jours, disait-il a ses freres, je bouillais dans la chaudiere des fausses delices.

Il entendait par la qu'il mangeait des viandes habilement appretees et qu'il frequentait les bains publics. En effet, il avait mene jusqu'a sa vingtieme annee cette vie du siecle, qu'il conviendrait mieux d'appeler mort que vie. Mais, ayant recu les lecons du pretre Macrin, il devint un homme nouveau.

La verite le penetra tout entier, et il avait coutume de dire qu'elle etait entree en lui comme une epee. Il embrassa la foi du Calvaire et il adora Jesus crucifie. Apres son bapteme, il resta un an encore

parmi les gentils, dans le siecle ou le retenaient les liens de l'habitude. Mais un jour, etant entre dans une eglise, il entendit le diacre qui lisait ce verset de l'Ecriture: "Si tu veux etre parfait, va et vends tout ce que tu as et donnes-en l'argent aux pauvres." Aussitot il vendit ses biens, en distribua le prix en aumones et embrassa la vie monastique.

Depuis dix ans qu'il s'etait retire loin des hommes, il ne bouillait plus dans la chaudiere des delices charnelles, mais il macerait profitablement dans les baumes de la penitence.

Or, un jour que, rappelant, selon sa pieuse habitude, les heures qu'il avait vecues loin de Dieu, il examinait ses fautes une a une, pour en concevoir exactement la difformite, il lui souvint d'avoir vu jadis au theatre d'Alexandrie une comedienne d'une grande beaute, nommee Thais. Cette femme se montrait dans les jeux et ne craignait pas de se livrer a des danses dont les mouvements, regles avec trop d'habilete, rappelaient ceux des passions les plus horribles. Ou bien elle simulait quelqu'une de ces actions honteuses que les fables des paiens pretent a Venus, a Leda ou a Pasiphae. Elle embrasait ainsi tous les spectateurs du feu de la luxure; et, quand de beaux jeunes hommes ou de riches vieillards venaient, pleins d'amour, suspendre des fleurs au seuil de sa maison, elle leur faisait accueil et se livrait a eux. En sorte qu'en perdant son ame, elle perdait un tres grand nombre d'autres ames.

Peu s'en etait fallu qu'elle eut induit Paphnuce lui-meme au peche de la chair. Elle avait allume le desir dans ses veines et il s'etait une fois approche de la maison de Thais. Mais il avait ete arrete au seuil de la courtisane par la timidite naturelle a l'extreme jeunesse (il avait alors quinze ans), et par la peur de se voir repousse, faute d'argent, car ses parents veillaient a ce qu'il ne put faire de grandes depenses. Dieu, dans sa misericorde, avait pris ces deux moyens pour le sauver d'un grand crime. Mais Paphnuce ne lui en avait eu d'abord aucune reconnaissance, parce qu'en ce temps-la il savait mal discerner ses propres interets et qu'il convoitait les faux biens. Donc, agenouille dans sa cellule devant le simulacre de ce bois salubre ou fut suspendue, comme dans une balance, la rancon du monde, Paphnuce se prit a songer a Thais, parce que Thais etait son peche, et il medita longtemps, selon les regles de l'ascetisme, sur la laideur epouvantable des delices charnelles, dont cette femme lui avait inspire le gout, aux jours de trouble et d'ignorance. Apres quelques heures de meditation, l'image de Thais lui apparut avec une extreme nettete. Il la revit telle qu'il l'avait vue lors de la tentation, belle selon la chair. Elle se montra d'abord comme une Leda, mollement couchee sur un lit d'hyacinthe, la tete renversee, les yeux humides et pleins d'eclairs, les narines fremissantes, la bouche entr'ouverte, la poitrine en fleur et les bras frais comme deux ruisseaux. A cette vue, Paphnuce se frappait la poitrine et disait:

--Je te prends a temoin, mon Dieu, que je considere la laideur de mon peche!

Cependant l'image changeait insensiblement d'expression. Les levres de Thais revelaient peu a peu, en s'abaissant aux deux coins de la bouche, une mysterieuse souffrance. Ses yeux agrandis etaient pleins de larmes et de lueurs; de sa poitrine glonflee de soupirs, montait une haleine semblable aux premiers souffles de l'orage. A cette vue, Paphnuce se sentit trouble jusqu'au fond de l'ame. S'etant prosterne, il fit cette priere:

--Toi qui as mis la pitie dans nos coeurs comme la rosee du matin sur les prairies, Dieu juste et misericordieux, sois beni! Louange, louange a toi! Ecarte de ton serviteur cette fausse tendresse qui mene a la concupiscence et fais-moi la grace de ne jamais aimer qu'en toi les creatures, car elles passent et tu demeures. Si je m'interesse a cette femme, c'est parce qu'elle est ton ouvrage. Les anges eux-memes se penchent vers elle avec sollicitude. N'est-elle pas, o Seigneur, le souffle de ta bouche? Il ne faut pas qu'elle continue a pecher avec tant de citoyens et d'etrangers. Une grande pitie s'est elevee pour elle dans mon coeur. Ses crimes sont abominables et la seule pensee m'en donne un tel frisson que je sens se herisser d'effroi tous les poils de ma chair. Mais plus elle est coupable et plus je dois la plaindre. Je pleure en songeant que les diables la tourmenteront durant l'eternite.

Comme il meditait de la sorte, il vit un petit chacal assis a ses pieds. Il en eprouva une grande surprise, car la porte de sa cellule etait fermee depuis le matin. L'animal semblait lire dans la pensee de l'abbe et il remuait la queue comme un chien. Paphnuce se signa: la bete s'evanouit. Connaissant alors que pour la premiere fois le diable s'etait glisse dans sa chambre, il fit une courte priere; puis il songea de nouveau a Thais.

--Avec l'aide de Dieu, se dit-il, il faut que je la sauve!

Et il s'endormit.

Le lendemain matin, ayant fait sa priere, il se rendit aupres du saint homme Palemon, qui menait, a quelque distance, la vie anachoretique. Il le trouva qui, paisible et riant, bechait la terre selon sa coutume. Palemon etait un vieillard; il cultivait un petit jardin: les betes sauvages venaient lui lecher les mains, et les diables ne le tourmentaient pas.

--Dieu soit loue! mon frere Paphnuce, dit-il, appuye sur sa beche.

--Dieu soit loue! repondit Paphnuce. Et que la paix soit avec mon frere!

--La paix soit semblablement avec toi! frere Paphnuce, reprit le moine Palemon; et il essuya avec sa manche la sueur de son front.

--Frere Palemon, nos discours doivent avoir pour unique objet la louange de Celui qui a promis de se trouver au milieu de ceux qui s'assemblent en son nom. C'est pourquoi je viens t'entretenir d'un

dessein que j'ai forme en vue de glorifier le Seigneur.

--Puisse donc le Seigneur benir ton dessein, Paphnuce, comme il a beni mes laitues! Il repand tous les matins sa grace avec sa rosee sur mon jardin et sa bonte m'incite a le glorifier dans les concombres et les citrouilles qu'il me donne. Prions-le qu'il nous garde en sa paix! Car rien n'est plus a craindre que les mouvements desordonnes qui troublent les coeurs. Quand ces mouvements nous agitent, nous sommes semblables a des hommes ivres et nous marchons, tires de droite et de gauche, sans cesse pres de tomber ignominieusement. Parfois ces transports nous plongent dans une joie dereglee, et celui qui s'y abandonne fait retentir dans l'air souille le rire epais des brutes. Cette joie lamentable entraine le pecheur dans toutes sortes de desordres. Mais parfois aussi ces troubles de l'ame et des sens nous jettent dans une tristesse impie, plus funeste mille fois que la joie. Frere Paphnuce, je ne suis qu'un malheureux pecheur; mais j'ai eprouve dans ma longue vie que le cenobite n'a pas de pire ennemi que la tristesse. J'entends par la cette melancolie tenace qui enveloppe l'ame comme une brume et lui cache la lumiere de Dieu. Rien n'est plus contraire au salut, et le plus grand triomphe du diable est de repandre une acre et noire humeur dans le coeur d'un religieux. S'il ne nous envoyait que des tentations joyeuses, il ne serait pas de moitie si redoutable. Helas! il excelle a nous desoler. N'a-t-il pas montre a notre pere Antoine un enfant noir d'une telle beaute que sa vue tirait des larmes? Avec l'aide de Dieu, notre pere Antoine evita les pieges du demon. Je l'ai connu du temps qu'il vivait parmi nous; il s'egayait avec ses disciples, et jamais il ne tomba dans la melancolie. Mais n'es-tu pas venu, mon frere, m'entretenir d'un dessein forme dans ton esprit? Tu me favoriseras en m'en faisant part, si toutefois ce dessein a pour objet la gloire de Dieu.

--Frere Palemon, je me propose en effet de glorifier le Seigneur. Fortifie-moi de ton conseil, car tu as beaucoup de lumieres et le peche n'a jamais obscurci la clarte de ton intelligence.

--Frere Paphnuce, je ne suis pas digne de delier la courroie de tes sandales et mes iniquites sont innombrables comme les sables du desert. Mais je suis vieux et je ne te refuserai pas l'aide de mon experience.

--Je te confierai donc, frere Palemon, que je suis penetre de douleur a la pensee qu'il y a dans Alexandrie une courtisane nommee Thais, qui vit dans le peche et demeure pour le peuple un objet de scandale.

--Frere Paphnuce, c'est la, en effet, une abomination dont il convient de s'affliger. Beaucoup de femmes vivent comme celle-la parmi les gentils. As-tu imagine un remede applicable a ce grand mal?

--Frere Palemon, j'irai trouver cette femme dans Alexandrie, et, avec le secours de Dieu, je la convertirai. Tel est mon dessein; ne l'approuves-tu pas, mon frere?

--Frere Paphnuce, je ne suis qu'un malheureux pecheur, mais notre pere

Antoine avait coutume de dire: "En quelque lieu que tu sois, ne te hate pas d'en sortir pour aller ailleurs."

--Frere Palemon, decouvres-tu quelque chose de mauvais dans l'entreprise que j'ai concue?

--Doux Paphnuce, Dieu me garde de soupconner les intentions de mon frere! Mais notre pere Antoine disait encore: "Les poissons qui sont tires en un lieu sec y trouvent la mort: pareillement il advient que les moines qui s'en vont hors de leurs cellules et se melent aux gens du siecle s'ecartent des bons propos."

Ayant ainsi parle, le vieillard Palemon enfonca du pied dans la terre le tranchant de sa beche et se mit a creuser le sol avec ardeur autour d'un jeune pommier. Tandis qu'il bechait, une antilope ayant franchi d'un saut rapide, sans courber le feuillage, la haie qui fermait le jardin, s'arreta, surprise, inquiete, le jarret fremissant, puis s'approcha en deux bonds du vieillard et coula sa fine tete dans le sein de son ami.

--Dieu soit loue dans la gazelle du desert! dit Palemon.

Et il alla prendre dans sa cabane un morceau de pain noir qu'il fit manger dans le creux de sa main a la bete legere.

Paphnuce demeura quelque temps pensif, le regard fixe sur les pierres du chemin. Puis il regagna lentement sa cellule, songeant a ce qu'il venait d'entendre. Un grand travail se faisait dans son esprit.

--Ce solitaire, se disait-il, est de bon conseil; l'esprit de prudence est en lui. Et il doute de la sagesse de mon dessein. Pourtant il me serait cruel d'abandonner plus longtemps cette Thais au demon qui la possede. Que Dieu m'eclaire et me conduise!

Comme il poursuivait son chemin, il vit un pluvier pris dans les filets qu'un chasseur avait tendus sur le sable et il connut que c'etait une femelle, car le male vint a voler jusqu'aux filets et il en rompa les mailles une a une avec son bec, jusqu'a ce qu'il fit dans les rets une ouverture par laquelle sa compagne put s'echapper. L'homme de Dieu contemplait ce spectacle et, comme, par la vertu de sa saintete, il comprenait aisement le sens mystique des choses, il connut que l'oiseau captif n'etait autre que Thais, prise dans les lacs des abominations, et que, a l'exemple du pluvier, qui coupait les fils du chanvre avec son bec, il devait rompre, en prononcant des paroles puissantes, les invisibles liens par lesquels Thais etait retenue dans le peche. C'est pourquoi il loua Dieu et fut raffermi dans sa resolution premiere. Mais, ayant vu ensuite le pluvier pris par les pattes et embarrasse lui-meme au piege qu'il avait rompu, il retomba dans son incertitude.

Il ne dormit pas de toute la nuit et il eut avant l'aube une vision. Thais lui apparut encore. Son visage n'exprimait pas les voluptes coupables et elle n'etait point vetue, selon son habitude, de tissus

diaphanes. Un suaire l'enveloppait tout entière et lui cachait même une partie du visage, en sorte que l'abbé ne voyait que deux yeux qui repandaient des larmes blanches et lourdes.

A cette vue, il se mit lui-même à pleurer et, pensant que cette vision lui venait de Dieu, il n'hésita plus. Il se leva, saisit un bâton noueux, image de la foi chrétienne, sortit de sa cellule, dont il ferma soigneusement la porte afin que les animaux qui vivent sur le sable et les oiseaux de l'air ne pussent venir souiller le livre des Écritures qu'il conservait au chevet de son lit, appela le diacre Flavien pour lui confier le gouvernement des vingt-trois disciples; puis, vêtu seulement d'un long cilice, prit sa route vers le Nil, avec le dessein de suivre à pied la rive Lybique jusqu'à la ville fondée par le Macédonien. Il marchait depuis l'aube sur le sable, méprisant la fatigue, la faim, la soif; le soleil était déjà bas à l'horizon quand il vit le fleuve effrayant qui roulait ses eaux sanglantes entre des rochers d'or et de feu. Il longea la berge, demandant son pain aux portes des cabanes isolées, pour l'amour de Dieu, et recevant l'injure, les refus, les menaces avec allégresse. Il ne redoutait ni les brigands, ni les bêtes fauves, mais il prenait grand soin de se détourner des villes et des villages qui se trouvaient sur sa route. Il craignait de rencontrer des enfants jouant aux osselets devant la maison de leur père, ou de voir, au bord des citernes, des femmes en chemise bleue poser leur cruche et sourire. Tout est péril au solitaire: c'est parfois un danger pour lui de lire dans l'Écriture que le divin maître allait de ville en ville et soupait avec ses disciples. Les vertus que les anachorètes brodent soigneusement sur le tissu de la foi sont aussi fragiles que magnifiques: un souffle du siècle peut en ternir les agréables couleurs. C'est pourquoi Paphnuce évitait d'entrer dans les villes, craignant que son cœur ne s'amollit à la vue des hommes.

Il s'en allait donc par les chemins solitaires. Quand venait le soir, le murmure des tamaris, caresses par la brise, lui donnait le frisson, et il rabattait son capuchon sur ses yeux pour ne plus voir la beauté des choses. Après six jours de marche, il parvint en un lieu nommé Silsile. Le fleuve y coule dans une étroite vallée que borde une double chaîne de montagnes de granit. C'est là que les Égyptiens, au temps où ils adoraient les démons, taillaient leurs idoles. Paphnuce y vit une énorme tête de Sphinx, encore engagée dans la roche. Craignant qu'elle ne fut animée de quelque vertu diabolique, il fit le signe de la croix et prononça le nom de Jésus; aussitôt une chauve-souris s'échappa d'une des oreilles de la bête et Paphnuce connut qu'il avait chassé le mauvais esprit qui était en cette figure depuis plusieurs siècles. Son zèle s'en accrût et, ayant ramassé une grosse pierre, il la jeta à la face de l'idole. Alors le visage mystérieux du Sphinx exprima une si profonde tristesse, que Paphnuce en fut ému. En vérité, l'expression de douleur surhumaine dont cette face de pierre était empreinte aurait touché l'homme le plus insensible. C'est pourquoi Paphnuce dit au Sphinx:

--O bête, à l'exemple des satyres et des centaures que vit dans le désert notre père Antoine, confesse la divinité du Christ Jésus! et je

te benirai au nom du Pere, du Fils et de l'Esprit.

Il dit: une lueur rose sortit des yeux du Sphinx; les lourdes paupieres de la bete tressaillirent et les levres de granit articulerent peniblement, comme un echo de la voix de l'homme, le saint nom de Jesus-Christ; c'est pourquoi Paphnuce, etendant la main droite, benit le Sphinx de Silsile.

Cela fait, il poursuivit son chemin et, la vallee s'etant elargie, il vit les ruines d'une ville immense. Les temples, restes debout, etaient portes par des idoles qui servaient de colonnes et, avec la permission de Dieu, des tetes de femmes aux cornes de vache attachaient sur Paphnuce un long regard qui le faisait palir. Il marcha ainsi dix-sept jours, machant pour toute nourriture quelques herbes crues et dormant la nuit dans les palais ecroules, parmi les chats sauvages et les rats de Pharaon, auxquels venaient se meler des femmes dont le buste se terminait en poisson squameux. Mais Paphnuce savait que ces femmes venaient de l'enfer et il les chassait en faisant le signe de la croix.

Le dix-huitieme jour, ayant decouvert, loin de tout village, une miserable hutte de feuilles de palmier, a demi ensevelie sous le sable qu'apporte le vent du desert, il s'en approcha, avec l'espoir que cette cabane etait habitee par quelque pieux anachorete. Comme il n'y avait point de porte, il apercut a l'interieur une cruche, un tas d'oignons et un lit de feuilles seches.

--Voila, se dit-il, le mobilier d'un ascete. Communement les ermites s'eloignent peu de leur cabane. Je ne manquerai pas de rencontrer bientot celui-ci. Je veux lui donner le baiser de paix, a l'exemple du saint solitaire Antoine qui, s'etant rendu aupres de l'ermite Paul, l'embrassa par trois fois. Nous nous entretiendrons des choses eternelles et peut-etre notre Seigneur nous enverra-t-il par un corbeau un pain que mon hote m'invitera honnetement a rompre.

Tandis qu'il se parlait ainsi a lui-meme, il tournait autour de la hutte, cherchant s'il ne decouvrirait personne. Il n'avait pas fait cent pas, qu'il apercut un homme assis, les jambes croisees sur la berge du Nil. Cet homme etait nu; sa chevelure comme sa barbe entierement blanche, et son corps plus rouge que la brique. Paphnuce ne douta point que ce ne fut l'ermite. Il le salua par les paroles que les moines ont coutume d'echanger quand ils se rencontrent.

--Que la paix soit avec toi, mon frere! Puisse-tu gouter un jour le doux rafraichissement du Paradis.

L'homme ne repondit point. Il demeurait immobile et semblait ne pas entendre. Paphnuce s'imagina que ce silence etait cause par un de ces ravissements dont les saints sont coutumiers. Il se mit a genoux, les mains jointes, a cote de l'inconnu et resta ainsi en prieres jusqu'au coucher du soleil. A ce moment, voyant que son compagnon n'avait pas bouge, il lui dit:

--Mon pere, si tu es sorti de l'extase ou je t'ai vu plonge, donne-moi ta benediction en notre Seigneur Jesus-Christ.

L'autre lui repondit sans tourner la tete:

--Etranger, je ne sais ce que tu veux dire et ne connais point ce Seigneur Jesus-Christ.

--Quoi! s'ecria Paphnuce. Les prophetes l'ont annonce; des legions de martyrs ont confesse son nom; Cesar lui-meme l'a adore et tantot encore j'ai fait proclamer sa gloire par le Sphinx de Silsile. Est-il possible que tu ne le connaisses pas?

--Mon ami, repondit l'autre, cela est possible. Ce serait meme certain, s'il y avait quelque certitude au monde.

Paphnuce etait surpris et contriste de l'incroyable ignorance de cet homme.

--Si tu ne connais Jesus-Christ, lui dit-il, tes oeuvres ne te serviront de rien et tu ne gagneras pas la vie eternelle.

Le vieillard repliqua:

--Il est vain d'agir ou de s'abstenir; il est indifferent de vivre ou de mourir.

--Eh quoi! demanda Paphnuce, tu ne desires pas vivre dans l'eternite? Mais, dis-moi, n'habites-tu pas une cabane dans ce desert a la facon des anachorettes?

--Il parait.

--Ne vis-tu pas nu et denue de tout?

--Il parait.

--Ne te nourris-tu pas de racines et ne pratiques-tu pas la chastete?

--Il parait.

--N'as-tu pas renonce a toutes les vanites de ce monde?

--J'ai renonce en effet aux choses vaines qui font communement le souci des hommes.

--Ainsi tu es comme moi pauvre, chaste et solitaire. Et tu ne l'es pas comme moi pour l'amour de Dieu, et en vue de la felicite celeste! C'est ce que je ne puis comprendre. Pourquoi es-tu vertueux si tu ne crois pas en Jesus-Christ? Pourquoi te privas-tu des biens de ce monde, si tu n'esperes pas gagner les biens eternels?

--Etranger, je ne me prive d'aucun bien, et je me flatte d'avoir

trouve une maniere de vivre assez satisfaisante, bien qu'a parler exactement, il n'y ait ni bonne ni mauvaise vie. Rien n'est en soi honnete ni honteux, juste ni injuste, agreable ni penible, bon ni mauvais. C'est l'opinion qui donne les qualites aux choses comme le sel donne la saveur aux mets.

--Ainsi donc, selon toi, il n'y a pas de certitude. Tu nies la verite que les idolatres eux-memes ont cherchee. Tu te couches dans ton ignorance, comme un chien fatigue qui dort dans la boue.

--Etranger, il est egalement vain d'injurier les chiens et les philosophes. Nous ignorons ce que sont les chiens et ce que nous sommes. Nous ne savons rien.

--O vieillard, appartiens-tu donc a la secte ridicule des sceptiques? Es-tu donc de ces miserables fous qui nient egalement le mouvement et le repos et qui ne savent point distinguer la lumiere du soleil d'avec les ombres de la nuit?

--Mon ami, je suis sceptique en effet, et d'une secte qui me parait louable, tandis que tu la juges ridicule. Car les memes choses ont diverses apparences. Les pyramides de Memphis semblent, au lever de l'aurore, des cones de lumiere rose. Elles apparaissent, au coucher du soleil, sur le ciel embrase comme de noirs triangles. Mais qui penetrera leur intime substance? Tu me reproches de nier les apparences, quand au contraire les apparences sont les seules realites que je reconnaisse. Le soleil me semble lumineux, mais sa nature m'est inconnue. Je sens que le feu brule, mais je ne sais ni comment ni pourquoi. Mon ami, tu m'entends bien mal. Au reste, il est indifferent d'etre entendu d'une maniere ou d'une autre.

--Encore une fois, pourquoi vis-tu de dattes et d'oignons dans le desert? Pourquoi endures-tu de grands maux? J'en supporte d'aussi grands et je pratique comme toi l'abstinence dans la solitude. Mais c'est afin de plaire a Dieu et de meriter la beatitude sempiternelle. Et c'est la une fin raisonnable, car il est sage de souffrir, en vue d'un grand bien. Il est insense au contraire de s'exposer volontairement a d'inutiles fatigues et a de vaines souffrances. Si je ne croyais pas,--pardonne ce blaspheme, o Lumiere increee!--si je ne croyais pas a la, verite de ce que Dieu nous a enseigne par la voix des prophetes, par l'exemple de son fils, par les actes des apotres, par l'autorite des conciles et par le temoignage des martyrs, si je ne savais pas que les souffrances du corps sont necessaires a la sante de l'ame, si j'etais, comme toi, plonge dans l'ignorance des sacres mysteres, je retournerais tout de suite dans le siecle, je m'efforcerais d'acquiescer des richesses pour vivre dans la mollesse comme les heureux de ce monde, et je dirais aux voluptes: "Venez, mes filles, venez, mes servantes, venez toutes me verser vos vins, vos philtres et vos parfums." Mais toi, vieillard insense, tu te privas de tous les avantages; tu perds sans attendre aucun gain: tu donnes sans espoir de retour et tu imites ridiculement les travaux admirables de nos anachoretas, comme un singe effronte pense, en barbouillant un mur, copier le tableau d'un peintre ingenieux. O le plus stupide des

hommes, quelles sont donc tes raisons?

Paphnuce parlait ainsi avec une grande violence. Mais le vieillard demeurait paisible.

--Mon ami, repondit-il doucement, que t'importent les raisons d'un chien endormi dans la fange et d'un singe malfaisant?

Paphnuce n'avait jamais en vue que la gloire de Dieu. Sa colere etant tombee, il s'excusa avec une noble humilite.

--Pardonne-moi, dit-il, o vieillard, o mon frere, si le zele de la verite m'a emporte au dela des justes bornes. Dieu m'est temoin que c'est ton erreur et non ta personne que je haissais. Je souffre de te voir dans les tenebres, car je t'aime en Jesus-Christ et le soin de ton salut occupe mon coeur. Parle, donne-moi tes raisons: je brule de les connaitre afin de les refuter.

Le vieillard repondit avec quietude:

--Je suis egalement dispose a parler et a me taire. Je te donnerai donc mes raisons, sans te demander les tiennes en echange, car tu ne m'interesses en aucune maniere. Je n'ai souci ni de ton bonheur ni de ton infortune et il m'est indifferent que tu penses d'une facon ou d'une autre. Et comment t'aimerais-je ou te hairais-je? L'aversion et la sympathie sont egalement indignes du sage. Mais, puisque tu m'interroges, sache donc que je me nomme Timocles et que je suis ne a Cos de parents enrichis dans le negoce. Mon pere armait des navires. Son intelligence ressemblait beaucoup a celle d'Alexandre, qu'on a surnomme le Grand. Pourtant elle etait moins epaisse. Bref, c'etait une pauvre nature d'homme. J'avais deux freres qui suivaient comme lui la profession d'armateurs. Moi, je professais la sagesse. Or, mon frere aine fut contraint par notre pere d'epouser une femme carienne nommee Timaessa, qui lui deplaisait si fort qu'il ne put vivre a son cote sans tomber dans une noire melancolie. Cependant Timaessa inspirait a notre frere cadet un amour criminel et cette passion se changea bientot en manie furieuse. La Carienne les tenait tous deux en egale aversion. Mais elle aimait un joueur de flute et le recevait la nuit dans sa chambre. Un matin, il y laissa la couronne qu'il portait d'ordinaire dans les festins. Mes deux freres ayant trouve cette couronne, jurerent de tuer le joueur de flute et, des le lendemain, ils le firent perir sous le fouet, malgre ses larmes et ses prieres. Ma belle-soeur en eprouva un desespoir qui lui fit perdre la raison, et ces trois miserables, devenus semblables a des betes, promenaient leur demence sur les rivages de Cos, hurlant comme des loups, l'ecume aux levres, le regard attache a la terre, parmi les huees des enfants qui leur jetaient des coquilles. Ils moururent et mon pere les ensevelit de ses mains. Peu de temps apres, son estomac refusa toute nourriture et il expira de faim, assez riche pour acheter toutes les viandes et tous les fruits des marches de l'Asie. Il etait desespere de me laisser sa fortune. Je l'employai a voyager. Je visitai l'Italie, la Grece et l'Afrique sans rencontrer personne de sage ni d'heureux. J'etudiai la philosophie a Athenes et a Alexandrie et je

fus etourdi du bruit des disputes. Enfin m'etant promene jusque dans l'Inde, je vis au bord du Gange un homme nu, qui demeurait la immobile, les jambes croisees depuis trente ans. Des lianes couraient autour de son corps desseche et les oiseaux nichaient dans ses cheveux. Il vivait pourtant. Je me rappelai, a sa vue, Timaessa, le joueur de flute, mes deux freres et mon pere, et je compris que cet Indien etait sage. "Les hommes, me dis-je, souffrent parce qu'ils sont prives de ce qu'ils croient etre un bien, ou que, le possedant, ils craignent de le perdre, ou parce qu'ils endurent ce qu'ils croient etre un mal. Supprimez toute croyance de ce genre et tous les maux disparaissent." C'est pourquoi je resolu de ne jamais tenir aucune chose pour avantageuse, de professer l'entier detachement des biens de ce monde et de vivre dans la solitude et dans l'immobilite, a l'exemple de l'Indien.

Paphnuce avait ecoute attentivement le recit du vieillard.

--Timocles de Cos, repondit-il, je confesse que tout, dans tes propos, n'est pas depourvu de sens. Il est sage, en effet, de mepriser les biens de ce monde. Mais il serait insense de mepriser pareillement les biens eternels et de s'exposer a la colere de Dieu. Je deplore ton ignorance, Timocles, et je vais t'instruire dans la verite, afin que connaissant qu'il existe un Dieu en trois hypostases, tu obeisses a ce Dieu comme un enfant a son pere.

Mais Timocles l'interrompant:

--Garde-toi, etranger, de m'exposer tes doctrines et ne pense pas me contraindre a partager ton sentiment. Toute dispute est sterile. Mon opinion est de n'avoir pas d'opinion. Je vis exempt de troubles a la condition de vivre sans preferences. Poursuis ton chemin, et ne tente pas de me tirer de la bienheureuse apathie ou je suis plonge, comme dans un bain delicieux, apres les rudes travaux de mes jours.

Paphnuce etait profondement instruit dans les choses de la foi. Par la connaissance qu'il avait des coeurs, il comprit que la grace de Dieu n'etait pas sur le vieillard Timocles et que le jour du salut n'etait pas encore venu pour cette ame acharnee a sa perte. Il ne repondit rien, de peur que l'edification tournat en scandale. Car il arrive parfois qu'en disputant contre les infideles, on les induit de nouveau en peche, loin de les convertir. C'est pourquoi ceux qui possedent la verite doivent la repandre avec prudence.

--Adieu donc! dit-il, malheureux Timocles.

Et, poussant un grand soupir, il reprit dans la nuit son pieux voyage.

Au matin, il vit des ibis immobiles sur une patte, au bord de l'eau, qui refletait leur cou pale et rose. Les saules etendaient au loin sur la berge leur doux feuillage gris; des grues volaient en triangle dans le ciel clair et l'on entendait parmi les roseaux le cri des herons invisibles. Le fleuve roulait a perte de vue ses larges eaux vertes ou des voiles glissaient comme des ailes d'oiseaux, ou, ca et la, au

bord, se mirait une maison blanche, et sur lesquelles flottaient au loin des vapeurs legeres, tandis que des iles lourdes de palmes, de fleurs et de fruits, laissaient s'echapper de leurs ombres des nuees bruyantes de canards, d'oies, de flamants et de sarcelles. A gauche, la grasse vallee etendait jusqu'au desert ses champs et ses vergers qui frissonnaient dans la joie, le soleil dorait les epis, et la fecondite de la terre s'exhalait en poussieres odorantes. A cette vue, Paphnuce, tombant a genoux, s'ecria:

--Beni soit le Seigneur, qui a favorise mon voyage! Toi qui repands ta rosee sur les figuiers de l'Arsinoitide, mon Dieu, fais descendre la grace dans l'ame de cette Thais que tu n'as pas formee avec moins d'amour que les fleurs des champs et les arbres des jardins. Puisse-t-elle fleurir par mes soins comme un rosier balsamique dans ta Jerusalem celeste!

Et chaque fois qu'il voyait un arbre fleuri ou un brillant oiseau, il songeait a Thais. C'est ainsi que, longeant le bras gauche du fleuve a travers des contrees fertiles et populeuses, il atteignit en peu de journees cette Alexandrie que les Grecs ont surnommee la belle et la doree. Le jour etait leve depuis une heure quand il decouvrit du haut d'une colline la ville spacieuse dont les toits etincelaient dans la vapeur rose. Il s'arreta et, croisant les bras sur sa poitrine:

--Voila donc, se dit-il, le sejour delicieux ou je suis ne dans le peche, l'air brillant ou j'ai respire des parfums empoisonnes, la mer voluptueuse ou j'ecoutais chanter les Sirenes! Voila mon berceau selon la chair, voila ma patrie selon le siecle! Berceau fleuri, patrie illustre au jugement des hommes! Il est naturel a tes enfants, Alexandrie, de te cherir comme une mere et je fus engendre dans ton sein magnifiquement pare. Mais l'ascete meprise la nature, le mystique dedaigne les apparences, le chretien regarde sa patrie humaine comme un lieu d'exil, le moine echappe a la terre. J'ai detourne mon coeur de ton amour, Alexandrie. Je te hais! Je te hais pour ta richesse, pour ta science, pour ta douceur et pour ta beaute. Soit maudit, temple des demons! Couche impudique des gentils, chaire empestee des ariens, sois maudite! Et toi, fils aile du Ciel qui conduisis le saint ermite Antoine, notre pere, quand, venu du fond du desert, il penetra dans cette citadelle de l'idolatrie pour affermir la foi des confesseurs et la constance des martyrs, bel ange du Seigneur, invisible enfant, premier souffle de Dieu, vole devant moi et parfume du battement de tes ailes l'air corrompu que je vais respirer parmi les princes tenebreux du siecle!

Il dit et reprit sa route. Il entra dans la ville par la porte du Soleil. Cette porte etait de pierre et s'elevait avec orgueil. Mais des miserables, accroupis dans son ombre, offraient aux passants des citrons et des figues ou mendiaient une obole en se lamentant.

Une vieille femme en haillons, qui etait agenouillee la, saisit le cilice du moine, le baisa et dit:

--Homme du Seigneur, benis-moi afin que Dieu me benisse. J'ai beaucoup

souffert en ce monde, je veux avoir toutes les joies dans l'autre. Tu viens de Dieu, o saint homme, c'est pourquoi la poussiere de tes pieds est plus precieuse que l'or.

--Le Seigneur soit loue, dit Paphnuce.

Et il forma de sa main entr'ouverte le signe de la redemption sur la tete de la vieille femme.

Mais a peine avait-il fait vingt pas dans la rue qu'une troupe d'enfants se mit a le huer et a lui jeter des pierres en criant:

--Oh! le mechant moine! Il est plus noir qu'un cynocephale et plus barbu qu'un bouc. C'est un faineant! Que ne le pend-on dans quelque verger, comme un Priape de bois, pour effrayer les oiseaux? Mais non, il attirerait la grele sur les amandiers en fleurs. Il porte malheur. Qu'on le crucifie, le moine! qu'on le crucifie!

Et les pierres volaient avec les cris.

--Mon Dieu! benissez ces pauvres enfants, murmura Paphnuce.

Et il poursuivit son chemin songeant:

--Je suis en veneration a cette vieille femme et en mepris a ces enfants. Ainsi un meme objet est apprecie differemment par les hommes qui sont incertains dans leurs jugements et sujets a l'erreur. Il faut en convenir, pour un gentil, le vieillard Timocles n'est pas denue de sens. Aveugle, il se sait prive de lumiere. Combien il l'emporte pour le raisonnement sur ces idolatres qui s'ecrient du fond de leurs epaisses tenebres: Je vois le jour! Tout dans ce monde est mirage et sable mouvant. En Dieu seul est la stabilite.

Cependant il traversait la ville d'un pas rapide. Apres dix annees d'absence, il en reconnaissait chaque pierre, et chaque pierre etait une pierre de scandale qui lui rappelait un peche. C'est pourquoi il frappait rudement de ses pieds nus les dalles des larges chaussees, et il se rejouissait d'y marquer la trace sanglante de ses talons dechires. Laissant a sa gauche les magnifiques portiques du temple de Serapis, il s'engagea dans une voie bordee de riches demeures qui semblaient assoupies parmi les parfums. La les pins, les erables, les terebinthes elevaient leur tete au-dessus des corniches rouges et des acroteres d'or. On voyait, par les portes entr'ouvertes, des statues d'airain dans des vestibules de marbre et des jets d'eau au milieu du feuillage. Aucun bruit ne troublait la paix de ces belles retraites. On entendait seulement le son lointain d'une flute. Le moine s'arreta devant une maison assez petite, mais de nobles proportions et soutenue par des colonnes gracieuses comme des jeunes filles. Elle etait ornee des bustes en bronze des plus illustres philosophes de la Grece.

Il y reconnut Platon, Socrate, Aristote, Epicure et Zenon, et ayant heurte le marteau contre la porte, il attendit en songeant:

--C'est en vain que le metal glorifie ces faux sages, leurs mensonges sont confondus; leurs ames sont plongeées dans l'enfer et le fameux Platon lui-meme, qui remplit la terre du bruit de son eloquence, ne dispute desor mais qu'avec les diables.

Un esclave vint ouvrir la porte et, trouvant un homme pieds nus sur la mosaïque du seuil, il lui dit durement:

--Va mendier ailleurs, moine ridicule, et n'attends pas que je te chasse a coups de baton.

--Mon frere, repondit l'abbe d'Antinoe, je ne te demande rien, sinon que tu me conduises a Nicias, ton maitre.

L'esclave repondit avec plus de colere:

--Mon maitre ne recoit pas des chiens comme toi.

--Mon fils, reprit Paphnuce, fais, s'il te plait, ce que je te demande, et dis a ton maitre que je desire le voir.

--Hors d'ici, vil mendiant! s'ecria le portier furieux.

Et il leva son baton sur le saint homme, qui, mettant ses bras en croix contre sa poitrine, recut sans s'emouvoir le coup en plein visage, puis repeta doucement:

--Fais ce que j'ai demande, mon fils, je te prie.

Alors le portier, tout tremblant, murmura.

--Quel est cet homme qui ne craint point la souffrance?

Et il courut avertir son maitre.

Nicias sortait du bain. De belles esclaves promenaient les strigiles sur son corps. C'etait un homme gracieux et souriant. Une expression de douce ironie etait repandue sur son visage. A la vue du moine, il se leva et s'avanca les bras ouverts:

--C'est toi, s'ecria-t-il, Paphnuce mon condisciple, mon ami, mon frere! Oh! je te reconnais, bien qu'a vrai dire tu te sois rendu plus semblable a une bete qu'a un homme. Embrasse-moi. Te souvient-il du temps ou nous etudiions ensemble la grammaire, la rhetorique et la philosophie? On te trouvait deja l'humeur sombre et sauvage, mais je t'aimais pour ta parfaite sincerite. Nous disions que tu voyais l'univers avec les yeux farouches d'un cheval, et qu'il n'etait pas surprenant que tu fusses ombrageux. Tu manquais un peu d'atticisme, mais ta liberalite n'avait pas de bornes. Tu ne tenais ni a ton argent ni a ta vie. Et il y avait en toi un genie bizarre, un esprit etrange qui m'interessait infiniment. Sois le bienvenu, mon cher Paphnuce, apres dix ans d'absence. Tu as quitte le desert; tu renonces aux superstitions chretiennes, et tu renais a l'ancienne vie. Je marquerai

ce jour d'un caillou blanc.

--Crobyle et Myrtale, ajouta-t-il en se tournant vers les femmes, parfumez les pieds, les mains et la barbe de mon cher hôte.

Déjà elles apportaient en souriant l'aiguière, les fioles et le miroir de métal. Mais Paphnuce, d'un geste impérieux, les arrêta et tint les yeux baissés pour ne les plus voir; car elles étaient nues. Cependant Nicias lui présentait des coussins, lui offrait des mets et des breuvages divers, que Paphnuce refusait avec mépris.

--Nicias, dit-il, je n'ai pas renié ce que tu appelles faussement la superstition chrétienne, et qui est la vérité des vérités. Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

--Cher Paphnuce, répondit Nicias, qui venait de revêtir une tunique parfumée, penses-tu m'étonner en récitant des paroles assemblées sans art et qui ne sont qu'un vain murmure? As-tu oublié que je suis moi-même quelque peu philosophe? Et penses-tu me contenter avec quelques lambeaux arrachés par des hommes ignorants à la pourpre d'Amélius, quand Amélius, Porphyre et Platon, dans toute leur gloire, ne me contentent pas? Les systèmes construits par les sages ne sont que des contes imaginés pour amuser l'éternelle enfance des hommes. Il faut s'en divertir comme des contes de l'Ane, du Cuvier, de la Matrone d'Éphèse ou de toute autre fable milésienne.

Et, prenant son hôte par le bras, il l'entraîna dans une salle où des milliers de papyrus étaient roulés dans des corbeilles.

--Voici ma bibliothèque, dit-il; elle contient une faible partie des systèmes que les philosophes ont construits pour expliquer le monde. Le Serapeum lui-même, dans sa richesse, ne les renferme pas tous. Hélas! ce ne sont que des rêves de malades.

Il força son hôte à prendre place dans une chaise d'ivoire et s'assit lui-même. Paphnuce promena sur les livres de la bibliothèque un regard sombre et dit:

--Il faut les brûler tous.

--O doux hôte, ce serait dommage! répondit Nicias. Car les rêves des malades sont parfois amusants. D'ailleurs, s'il fallait détruire tous les rêves et toutes les visions des hommes, la terre perdrait ses formes et ses couleurs et nous nous endormirions tous dans une morne stupidité.

Paphnuce poursuivait sa pensée:

--Il est certain que les doctrines des païens ne sont que de vains mensonges. Mais Dieu, qui est la vérité, s'est révélé aux hommes par

des miracles. Et il s'est fait chair et il a habite parmi nous.

Nicias repondit:

--Tu parles excellemment, chere tete de Paphnuce, quand tu dis qu'il s'est fait chair. Un Dieu qui pense, qui agit, qui parle, qui se promene dans la nature comme l'antique Ulysse sur la mer glauque, est tout a fait un homme. Comment penses-tu croire a ce nouveau Jupiter, quand les marmots d'Athenes, au temps de Pericles, ne croyaient deja plus a l'ancien? Mais laissons cela. Tu n'es pas venu, je pense, pour disputer sur les trois hypostases. Que puis-je faire pour toi, cher condisciple?

--Une chose tout a fait bonne, repondit l'abbe d'Antinoe. Me preter une tunique parfumee semblable a celle que tu viens de revetir. Ajoute a cette tunique, par grace, des sandales dorees et une fiole d'huile, pour oindre ma barbe et mes cheveux. Il convient aussi que tu me donnes une bourse de mille drachmes. Voila, o Nicias, ce que j'etais venu te demander, pour l'amour de Dieu et en souvenir de notre ancienne amitie.

Nicias fit apporter par Crobyle et Myrtale sa plus riche tunique; elle etait brodee, dans le style asiatique, de fleurs et d'animaux. Les deux femmes la tenaient ouverte et elles en faisaient jouer habilement les vives couleurs, en attendant que Paphnuce retirat le cilice dont il etait couvert jusqu'aux pieds. Mais le moine ayant declare qu'on lui arracherait plutot la chair que ce vetement, elles passerent la tunique par-dessus. Comme ces deux femmes etaient belles, elles ne craignaient pas les hommes, bien qu'elles fussent esclaves. Elles se mirent a rire de la mine etrange qu'avait le moine ainsi pare. Crobyle l'appelait son cher satrape, en lui presentant le miroir, et Myrtale lui tirait la barbe. Mais Paphnuce pria le Seigneur et ne les voyait pas. Ayant chausse les sandales dorees et attache la bourse a sa ceinture il dit a Nicias, qui le regardait d'un oeil egaye:

--O Nicias! il ne faut pas que les choses que tu vois soient un scandale pour tes yeux. Sache bien que je ferai un pieux emploi de cette tunique, de cette bourse et de ces sandales.

--Tres cher, repondit Nicias, je ne soupconne point le mal, car je crois les hommes egalement incapables de mal faire et de bien faire. Le bien et le mal n'existent que dans l'opinion. Le sage n'a, pour raisons d'agir, que la coutume et l'usage. Je me conforme aux prejuges qui regnent a Alexandrie. C'est pourquoi je passe pour un honnete homme. Va, ami, et rejouis-toi.

Mais Paphnuce songea qu'il convenait d'avertir son hote de son dessein.

--Tu connais, lui dit-il, cette Thais qui joue dans les jeux du theatre?

--Elle est belle, repondit Nicias, et il fut un temps ou elle m'etait

chere. J'ai vendu pour elle un moulin et deux champs de ble et j'ai compose a sa louange trois livres d'elegies fidelement imitees de ces chants si doux dans lesquels Cornelius Gallus celebra Lycoris. Helas! Gallus chantait, en un siecle d'or, sous les regards des muses ausoniennes. Et moi, ne dans des temps barbares, j'ai trace avec un roseau du Nil mes hexametres et mes pentametres. Les ouvrages produits en cette epoque et dans cette contree sont voues a l'oubli. Certes, la beaute est ce qu'il y a de plus puissant au monde et, si nous etions faits pour la posseder toujours, nous nous soucierions aussi peu que possible du demiurge, du logos, des eons et de toutes les autres reveries des philosophes. Mais j'admire, bon Paphnuce, que tu viennes du fond de la Thebaide me parler de Thais.

Ayant dit, il soupira doucement. Et Paphnuce le contemplait avec horreur, ne concevant pas qu'un homme put avouer si tranquillement un tel peche. Il s'attendait a voir la terre s'ouvrir et Nicias s'abimer dans les flammes. Mais le sol resta ferme et l'Alexandrin silencieux, le front dans la main, souriait tristement aux images de sa jeunesse envolée. Le moine, s'etant leve, reprit d'une voix grave:

--Sache donc, o Nicias! qu'avec l'aide de Dieu j'arracherai cette Thais aux immondes amours de la terre et la donnerai pour epouse a Jesus-Christ. Si l'Esprit saint ne m'abandonne, Thais quittera aujourd'hui cette ville pour entrer dans un monastere.

--Crains d'offenser Venus, repondit Nicias; c'est une puissante deesse. Elle sera irritee contre toi, si tu lui ravis sa plus illustre servante.

--Dieu me protegera, dit Paphnuce. Puisse-t-il eclairer ton coeur, o Nicias, et te tirer de l'abime ou tu es plonge!

Et il sortit. Mais Nicias l'accompagna sur le seuil, il lui posa la main sur l'epaule et lui repeta dans le creux de l'oreille:

--Crains d'offenser Venus; sa vengeance est terrible.

Paphnuce dedaigneux des paroles legeres sortit sans detourner la tete. Les propos de Nicias ne lui inspiraient que du mepris; mais ce qu'il ne pouvait souffrir, c'est l'idee que son ami d'autrefois avait recu les caresses de Thais. Il lui semblait que pecher avec cette femme, c'etait pecher plus detestablement qu'avec toute autre. Il y trouvait une malice singuliere, et Nicias lui etait desormais en execration. Il avait toujours hai l'impurete, mais certes les images de ce vice ne lui avaient jamais paru a ce point abominables; jamais il n'avait partage d'un tel coeur la colere de Jesus-Christ et la tristesse des anges.

Il n'en eprouvait que plus d'ardeur a tirer Thais du milieu des gentils, et il lui tardait de voir la comedienne afin de la sauver. Toutefois il lui fallait attendre, pour penetrer chez cette femme, que la grande chaleur du jour fut tombee. Or, la matinee s'achevait a peine et Paphnuce allait par les voies populeuses. Il avait resolu de

ne prendre aucune nourriture en cette journée afin d'être moins indigne des grâces qu'il demandait au Seigneur. A la grande tristesse de son âme, il n'osait entrer dans aucune des églises de la ville, parce qu'il les savait profanées par les ariens, qui y avaient renversé la table du Seigneur. En effet, ces hérétiques, soutenus par l'empereur d'Orient, avaient chassé le patriarche Athanase de son siège épiscopal, et ils remplissaient de trouble et de confusion les chrétiens d'Alexandrie.

Il marchait donc à l'aventure, tantôt tenant ses regards fixes à terre par humilité, tantôt levant les yeux vers le ciel, comme en extase. Après avoir erré quelque temps, il se trouva sur un des quais de la ville. Le port artificiel abritait devant lui d'innombrables navires aux sombres carènes, tandis que souriait au large, dans l'azur et l'argent, la mer perfide. Une galère, qui portait une Néréide à sa proue, venait de lever l'ancre. Les rameurs frappaient l'onde en chantant; déjà la blanche fille des eaux, couverte de perles humides, ne laissait plus voir au moins qu'un fuyant profil: elle franchit, conduite par son pilote, l'étroit passage ouvert sur le bassin d'Eunostos et gagna la haute mer, laissant derrière elle un sillage fleuri.

--Et moi aussi, songeait Paphnuce, j'ai désiré jadis m'embarquer en chantant sur l'océan du monde. Mais bientôt j'ai connu ma folie et la Néréide ne m'a point emportée.

En revant de la sorte, il s'assit sur un tas de cordages et s'endormit. Pendant son sommeil, il eut une vision. Il lui sembla entendre le son d'une trompette éclatante et, le ciel étant devenu couleur de sang, il comprit que les temps étaient venus. Comme il priait Dieu avec une grande ferveur, il vit une bête énorme qui venait à lui, portant au front une croix de lumière, et il reconnut le Sphinx de Silsile. La bête le saisit entre les dents sans lui faire de mal et l'emporta pendu à sa bouche comme les chattes ont accoutumé d'emporter leurs petits. Paphnuce parcourut ainsi plusieurs royaumes, traversant les fleuves et franchissant les montagnes, et il parvint en un lieu désolé, couvert de roches affreuses et de cendres chaudes. Le sol, déchiré en plusieurs endroits, laissait passer par ces bouches une haleine embrasée. La bête posa doucement Paphnuce à terre et lui dit:

--Regarde!

Et Paphnuce, se penchant sur le bord de l'abîme, vit un fleuve de feu qui roulait dans l'intérieur de la terre, entre un double escarpement de roches noires. Là, dans une lumière livide, des démons tourmentaient des âmes. Les âmes gardaient l'apparence des corps qui les avaient contenues, et même des lambeaux de vêtements y restaient attachés. Ces âmes semblaient paisibles au milieu des tourments. L'une d'elles, grande, blanche, les yeux clos, une bandelette au front, un sceptre à la main, chantait; sa voix remplissait d'harmonie le stérile rivage; elle disait les dieux et les héros. De petits diables verts lui perçaient les lèvres et la gorge avec des fers rouges. Et l'ombre d'Homère chantait encore. Non loin, le vieil Anaxagore, chauve et

chenu, traçait au compas des figures sur la poussière. Un démon lui versait de l'huile bouillante dans l'oreille sans pouvoir interrompre la méditation du sage. Et le moine découvrit une foule de personnes qui, sur la sombre rive, le long du fleuve ardent, lisaient ou méditaient avec tranquillité, ou conversaient en se promenant, comme des maîtres et des disciples, à l'ombre des platanes de l'Académie. Seul, le vieillard Timocles se tenait à l'écart et secouait la tête comme un homme qui nie. Un ange de l'abîme agitait une torche sous ses yeux et Timocles ne voulait voir ni l'ange ni la torche.

Muet de surprise à ce spectacle, Paphnuce se tourna vers la bête. Elle avait disparu, et le moine vit à la place du Sphinx une femme voilée, qui lui dit:

--Regarde et comprends: Tel est l'entêtement de ces infidèles, qu'ils demeurent dans l'enfer victimes des illusions qui les séduisaient sur la terre. La mort ne les a pas désabusés, car il est bien clair qu'il ne suffit pas de mourir pour voir Dieu. Ceux-là qui ignoraient la vérité parmi les hommes, l'ignoreront toujours. Les démons qui s'acharnent autour de ces âmes, qui sont-ils, sinon les formes de la justice divine? C'est pourquoi ces âmes ne la voient ni ne la sentent. Étrangères à toute vérité, elles ne connaissent point leur propre condamnation, et Dieu même ne peut les contraindre à souffrir.

--Dieu peut tout, dit l'abbé d'Antinoë.

--Il ne peut l'absurde, répondit la femme voilée. Pour les punir, il faudrait les éclairer et s'ils possédaient la vérité ils seraient semblables aux élus.

Cependant Paphnuce, plein d'inquiétude et d'horreur, se penchait de nouveau sur le gouffre. Il venait de voir l'ombre de Nicias qui souriait, le front ceint de fleurs, sous des myrtes en cendre. Près de lui Aspasia de Milet, élégamment serrée dans son manteau de laine, semblait parler tout ensemble d'amour et de philosophie, tant l'expression de son visage était à la fois douce et noble. La pluie de feu qui tombait sur eux leur était une rosée rafraîchissante, et leurs pieds foulaient, comme une herbe fine, le sol embrasé. À cette vue, Paphnuce fut saisi de fureur.

--Frappe, mon Dieu, s'écria-t-il, frappe! c'est Nicias! Qu'il pleure! qu'il gemisse! qu'il grince des dents!... Il a péché avec Thais!...

Et Paphnuce se réveilla dans les bras d'un marin robuste comme Hercule qui le tirait sur le sable en criant:

--Paix! paix! l'ami. Par Protée, vieux pasteur de phoques! tu dors avec agitation. Si je ne t'avais retenu, tu tombais dans l'Eunostos. Aussi vrai que ma mère vendait des poissons sales, je t'ai sauvé la vie.

--J'en remercie Dieu, répondit Paphnuce.

Et, s'étant mis debout, il marcha droit devant lui, méditant sur la vision qui avait traversé son sommeil.

--Cette vision, se dit-il, est manifestement mauvaise; elle offense la bonté divine, en représentant l'enfer comme dénuée de réalité. Sans doute elle vient du diable.

Il raisonnait ainsi parce qu'il savait discerner les songes que Dieu envoie de ceux qui sont produits par les mauvais anges. Un tel discernement est utile au solitaire qui vit sans cesse entouré d'apparitions; car en fuyant les hommes, on est sûr de rencontrer les esprits. Les déserts sont peuplés de fantômes. Quand les pèlerins approchaient du château en ruines où s'était retiré le saint ermite Antoine, ils entendaient des clameurs comme il s'en élève aux carrefours des villes, dans les nuits de fête. Et ces clameurs étaient poussées par les diables qui tentaient ce saint homme.

Paphnuce se rappela ce mémorable exemple. Il se rappela saint Jean d'Égypte que, pendant soixante ans, le diable voulut séduire par des prestiges. Mais Jean déjouait les ruses de l'enfer. Un jour pourtant le démon, ayant pris le visage d'un homme, entra dans la grotte du vénérable Jean et lui dit: "Jean, tu prolongeras ton jeûne jusqu'à demain soir." Et Jean, croyant entendre un ange, obéit à la voix du démon, et jeûna le lendemain, jusqu'à l'heure de vêpres. C'est la seule victoire que le prince des Ténèbres ait jamais remportée sur saint Jean l'Égyptien, et cette victoire est petite. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si Paphnuce reconnut tout de suite la fausseté de la vision qu'il avait eue pendant son sommeil.

Tandis qu'il reprochait doucement à Dieu de l'avoir abandonné au pouvoir des démons, il se sentit poussé et entraîné par une foule d'hommes qui couraient tous dans le même sens. Comme il avait perdu l'habitude de marcher par les villes, il était ballotté d'un passant à un autre, ainsi qu'une masse inerte; et, s'étant embarrassé dans les plis de sa tunique, il pensa tomber plusieurs fois. Désireux de savoir où allaient tous ces hommes, il demanda à l'un d'eux la cause de cet empressement.

--Étranger, ne sais-tu pas, lui répondit celui-ci, que les jeux vont commencer et que Thais paraîtra sur la scène? Tous ces citoyens vont au théâtre, et j'y vais comme eux. Te plairait-il de m'y accompagner?

Découvrant tout à coup qu'il était convenable à son dessein de voir Thais dans les jeux, Paphnuce suivit l'étranger. Déjà le théâtre dressait devant eux son portique orné de masques éclatants, et sa vaste muraille ronde, peuplée d'innombrables statues. En suivant la foule, ils s'engagèrent dans un étroit corridor au bout duquel s'étendait l'amphithéâtre éblouissant de lumière. Ils prirent leur place sur un des rangs de gradins qui descendaient en escalier vers la scène, vide encore d'acteurs, mais décorée magnifiquement. La vue n'en était point cachée par un rideau, et l'on y remarquait un tertre semblable à ceux que les anciens peuples consacraient aux ombres des héros. Ce tertre s'élevait au milieu d'un camp. Des faisceaux de

lances etaient formes devant les tentes et des boucliers d'or pendaient a des mats, parmi des rameaux de laurier et des couronnes de chene. La, tout etait silence et sommeil. Mais un bourdonnement, semblable au bruit que font les abeilles dans la ruche, emplissait l'hemicycle charge de spectateurs. Tous les visages, rougis par le reflet du voile de pourpre qui les couvrait de ses long frissons, se tournaient, avec une expression d'attente curieuse, vers ce grand espace silencieux, rempli par un tombeau et des tentes. Les femmes riaient en mangeant des citrons, et les familiers des jeux s'interpellaient gaiement, d'un gradin a l'autre.

Paphnuce priait au dedans de lui-meme et se gardait des paroles vaines, mais son voisin commença a se plaindre du declin du theatre.

--Autrefois, dit-il, d'habiles acteurs declamaient sous le masque les vers d'Euripide et de Menandre. Maintenant on ne recite plus les drames, on les mime, et des divins spectacles dont Bacchus s'honora dans Athenes nous n'avons garde que ce qu'un barbare, un Scythe meme peut comprendre: l'attitude et le geste. Le masque tragique, dont l'embouchure, armee de lames de metal, enflait le son des voix, le cothurne qui elevait les personnages a la taille des dieux, la majeste tragique et le chant des beaux vers, tout cela s'en est alle. Des mimes, des ballerines, le visage nu, remplacent Paulus et Roscius. Qu'eussent dit les Atheniens de Pericles, s'ils avaient vu une femme se montrer sur la scene? Il est indecent qu'une femme paraisse en public. Nous sommes bien degeneres pour le souffrir.

" Aussi vrai que je me nomme Dorion, la femme est l'ennemie de l'homme et la honte de la terre.

--Tu parles sagement, repondit Paphnuce, la femme est notre pire ennemie. Elle donne le plaisir et c'est en cela qu'elle est redoutable.

--Par les Dieux immobiles, s'ecria Dorion, la femme apporte aux hommes non le plaisir, mais la tristesse, le trouble et les noirs soucis! L'amour est la cause de nos maux les plus cuisants. Ecoute, etranger: Je suis alle dans ma jeunesse, a Trezene, en Argolide, et j'y ai vu un myrte d'une grosseur prodigieuse, dont les feuilles etaient couvertes d'innombrables piqures. Or, voici ce que rapportent les Trezeniens au sujet de ce myrte: La reine Phedre, du temps qu'elle aimait Hippolyte, demeurait tout le jour languissamment couchee sous ce meme arbre qu'on voit encore aujourd'hui. Dans son ennui mortel, ayant tire l'epingle d'or qui retenait ses blonds cheveux, elle en percait les feuilles de l'arbuste aux baies odorantes. Toutes les feuilles furent ainsi criblees de piqures. Apres avoir perdu l'innocent qu'elle poursuivait d'un amour incestueux, Phedre, tu le sais, mourut miserablement. Elle s'enferma dans sa chambre nuptiale et se pendit par sa ceinture d'or a une cheville d'ivoire. Les dieux voulurent que le myrte, temoin d'une si cruelle misere, continuat a porter sur ses feuilles nouvelles des piqures d'aiguilles. J'ai cueilli une de ces feuilles; je l'ai placee au chevet de mon lit, afin d'etre sans cesse averti par sa vue de ne point m'abandonner aux fureurs de l'amour et pour me confirmer dans la

doctrine du divin Epicure, mon maitre, qui enseigne que le desir est redoutable. Mais a proprement parler, l'amour est une maladie de foie et l'on n'est jamais sur de ne pas tomber malade.

Paphnuce demanda:

--Dorion, quels sont tes plaisirs?

Dorion repondit tristement:

--Je n'ai qu'un seul plaisir et je conviens qu'il n'est pas vif; c'est la meditation. Avec un mauvais estomac il n'en faut pas chercher d'autres.

Prenant avantage de ces dernieres paroles, Paphnuce entreprit d'initier l'epicurien aux joies spirituelles que procure la contemplation de Dieu. Il commença:

--Entends la verite, Dorion, et recois la lumiere.

Comme il s'ecriait de la sorte, il vit de toutes parts des tetes et des bras tournes vers lui, qui lui ordonnaient de se taire. Un grand silence s'etait fait dans le theatre et bientot eclaterent les sons d'une musique heroique.

Les jeux commençaient. On voyait des soldats sortir des tentes et se preparer au depart quand, par un prodige effrayant, une nuee couvrit le sommet du tertre funeraire. Puis, cette nuee s'etant dissipee, l'ombre d'Achille apparut, couverte d'une armure d'or. Etendant le bras vers les guerriers, elle semblait leur dire: "Quoi! vous partez, enfants de Danaos; vous retournez dans la patrie que je ne verrai plus et vous laissez mon tombeau sans offrandes?" Deja les principaux chefs des Grecs se pressaient au pied du tertre. Acanas, fils de Thesee, le vieux Nestor, Agamemnon, portant le sceptre et les bandelettes, contemplaient le prodige. Le jeune fils d'Achille, Pyrrhus, etait prosterne dans la poussiere. Ulysse, reconnaissable au bonnet d'ou s'echappait sa chevelure bouclee, montrait par ses gestes qu'il approuvait l'ombre du heros. Il disputait avec Agamemnon et l'on devinait leurs paroles:

--Achille, disait le roi d'Ithaque, est digne d'etre honore parmi nous, lui qui mourut glorieusement pour l'Hellas. Il demande que la fille de Priam, la vierge Polyxene soit immolee sur sa tombe. Danaens, contentez les manes du heros, et que le fils de Pelee se rejouisse dans le Hades.

Mais le roi des rois repondait:

--Epargnons les vierges troiennes que nous avons arrachees aux autels. Assez de maux ont fondu sur la race illustre de Priam.

Il parlait ainsi parce qu'il partageait la couche de la soeur de Polyxene, et le sage Ulysse lui reprochait de preferer le lit de

Cassandra a la lance d'Achille.

Tous les Grecs l'approuverent avec un grand bruit d'armes entre-choquees. La mort de Polyxene fut resolue et l'ombre apaisee d'Achille s'evanouit. La musique, tantot furieuse et tantot plaintive, suivait la pensee des personnages. L'assistance eclata en applaudissements.

Paphnuce, qui rapportait tout a la verite divine, murmura:

--O lumieres et tenebres repandues sur les gentils! De tels sacrifices, parmi les nations, annoncaient et figuraient grossierement le sacrifice salutaire du fils de Dieu.

--Toutes les religions enfantent des crimes, repliqua l'Epicurien. Par bonheur un Grec divinement sage vint affranchir les hommes des vaines terreurs de l'inconnu...

Cependant Hecube, ses blancs cheveux epars, sa robe en lambeaux, sortait de la tente ou elle etait captive. Ce fut un long soupir quand on vit paraitre cette parfaite image du malheur. Hecube, avertie par un songe prophetique, gemissait sur sa fille et sur elle-meme. Ulysse etait deja pres d'elle et lui demandait Polyxene. La vieille mere s'arrachait les cheveux, se déchirait les joues avec les ongles et baisait les mains de cet homme cruel qui, gardant son impitoyable douceur, semblait dire:

--Sois sage, Hecube, et cede a la necessite. Il y a aussi dans nos maisons de vieilles meres qui pleurent leurs enfants endormis a jamais sous les pins de l'Ida.

Et Cassandra, reine autrefois de la florissante Asie, maintenant esclave, souillait de poussiere sa tete infortunee.

Mais voici que, soulevant la toile de la tente, se montre la vierge Polyxene. Un fremissement unanime agita les spectateurs. Ils avaient reconnu Thais. Paphnuce la revit, celle-la qu'il venait chercher. De son bras blanc, elle retenait au-dessus de sa tete la lourde toile. Immobile, semblable a une belle statue, mais promenant autour d'elle le paisible regard de ses yeux de violette, douce et fiere, elle donnait a tous le frisson tragique de la beaute.

Un murmure de louange s'eleva et Paphnuce l'ame agitee, contenant son coeur avec ses mains, soupira:

--Pourquoi donc, o mon Dieu, donnes-tu ce pouvoir a une de tes creatures?

Dorion, plus paisible, disait:

--Certes, les atomes qui s'associent pour composer cette femme presentent une combinaison agreable a l'oeil. Ce n'est qu'un jeu de la nature et ces atomes ne savent ce qu'ils font. Ils se separeront un

jour avec la même indifférence qu'ils se sont unis. Ou sont maintenant les atomes qui formeront Laïs ou Cléopâtre? Je n'en disconviens pas: les femmes sont quelquefois belles, mais elles sont soumises à de fâcheuses disgrâces et à des inconvénients dégoûtants. C'est à quoi songent les esprits méditatifs, tandis que le vulgaire des hommes n'y fait point attention. Et les femmes inspirent l'amour, bien qu'il soit déraisonnable de les aimer.

Ainsi le philosophe et l'ascète contemplaient Thais et suivaient leur pensée. Ils n'avaient vu ni l'un ni l'autre Hécube, tournée vers sa fille, lui dire par ses gestes:

--Essaie de fléchir le cruel Ulysse. Fais parler tes larmes, ta beauté, ta jeunesse!

Thais, ou plutôt Polyxène elle-même, laissa retomber la toile de la tente. Elle fit un pas, et tous les cœurs furent domptés. Et quand, d'une démarche noble et légère, elle s'avança vers Ulysse, le rythme de ses mouvements, qu'accompagnait le son des flûtes, faisait songer à tout un ordre de choses heureuses, et il semblait qu'elle fut le centre divin des harmonies du monde. On ne voyait plus qu'elle, et tout le reste était perdu dans son rayonnement. Pourtant l'action continuait.

Le prudent fils de Laërte détournait la tête et cachait sa main sous son manteau, afin d'éviter les regards, les baisers de la suppliante. La vierge lui fit signe de ne plus craindre. Ses regards tranquilles disaient:

--Ulysse, je te suivrai pour obéir à la nécessité et parce que je veux mourir. Fille de Priam et sœur d'Hector, ma couche, autrefois jugée digne des rois, ne recevra pas un maître étranger. Je renonce librement à la lumière du jour.

Hécube, inerte dans la poussière, se releva soudain et s'attacha à sa fille d'une étreinte désespérée. Polyxène dénoua avec une douceur résolue les vieux bras qui la liaient. On croyait l'entendre:

--Mère, ne t'expose pas aux outrages du maître. N'attends pas que, t'arrachant à moi, il ne te traîne indignement. Plutôt, mère bien aimée, tends-moi cette main ridée et approche tes joues creuses de mes lèvres.

La douleur était belle sur le visage de Thais; la foule se montrait reconnaissante à cette femme de revêtir ainsi d'une grâce surhumaine les formes et les travaux de la vie, et Paphnuce, lui pardonnant sa splendeur présente en vue de son humilité prochaine, se glorifiait par avance de la sainte qu'il allait donner au ciel.

Le spectacle touchait au dénouement. Hécube tomba comme morte et Polyxène, conduite par Ulysse, s'avança vers le tombeau qu'entourait l'élite des guerriers. Elle gravit, au bruit des chants de deuil, le tertre funéraire au sommet duquel le fils d'Achille faisait, dans une

coupe d'or, des libations aux manes du heros. Quand les sacrificateurs leverent les bras pour la saisir, elle fit signe qu'elle voulait mourir libre, comme il convenait a la fille de tant de rois. Puis, déchirant sa tunique, elle montra la place de son coeur. Pyrrhus y plongea son glaive en detournant la tete, et, par un habile artifice, le sang jaillit a flots de la poitrine eblouissante de la vierge qui, la tete renversee et les yeux nageant dans l'horreur de la mort, tomba avec decence.

Cependant que les guerriers voilaient la victime et la couvraient de lis et d'anemones, des cris d'effroi et des sanglots déchiraient l'air, et Paphnuce, souleve sur son banc, prophetisait d'une voix retentissante:

--Gentils, vils adorateurs des demons! Et vous ariens plus infames que les idolatres, instruisez-vous! Ce que vous venez de voir est une image et un symbole. Cette fable renferme un sens mystique et bientôt la femme que vous voyez la sera immolee, hostie bien heureuse, au Dieu ressuscite!

Deja la foule s'ecoulait en flots sombres dans les vomitoires. L'abbe d'Antioe, echappant a Dorion surpris, gagna la sortie en prophetisant encore.

Une heure apres, il frappait a la porte de Thais.

La comedienne alors, dans le riche quartier de Racotis, pres du tombeau d'Alexandre, habitait une maison entouree de jardins ombreux, dans lesquels s'elevaient des rochers artificiels et coulait un ruisseau borde de peupliers. Une vieille esclave noire, chargee d'anneaux, vint lui ouvrir la porte et lui demanda ce qu'il voulait.

--Je veux voir Thais, repondit-il. Dieu m'est temoin que je ne suis venu ici que pour la voir.

Comme il portait une riche tunique et qu'il parlait imperieusement, l'esclave le fit entrer.

--Tu trouveras Thais, dit-elle, dans la grotte des Nymphes.

II

LE PAPYRUS

Thais etait nee de parents libres et pauvres, adonnees a l'idolatrie. Du temps qu'elle etait petite, son pere gouvernait, a Alexandrie, proche la porte de la Lune, un cabaret que frequentaient les matelots. Certains souvenirs vifs et detaches lui restaient de sa premiere enfance. Elle revoyait son pere assis a l'angle du foyer, les jambes croisees, grand, redoutable et tranquille, tel qu'un de ces vieux

Pharaons que celebrent les complaints chantees par les aveugles dans les carrefours. Elle revoyait aussi sa maigre et triste mere, errant comme un chat affame dans la maison, qu'elle emplissait des eclats de sa voix aigre et des lueurs de ses yeux de phosphore. On contait dans le faubourg qu'elle etait magicienne et qu'elle se changeait en chouette, la nuit, pour rejoindre ses amants. On mentait: Thais savait bien, pour l'avoir souvent epiee, que sa mere ne se livrait point aux arts magiques, mais que, devoree d'avarice, elle comptait toute la nuit le gain de la journee. Ce pere inerte et cette mere avide la laissaient chercher sa vie comme les betes de la basse-cour. Aussi etait-elle devenue tres habile a tirer une a une les oboles de la ceinture des matelots ivres, en les amusant par des chansons naives et par des paroles infames dont elle ignorait le sens. Elle passait de genoux en genoux dans la salle impregnee de l'odeur des boissons fermentees et des outres resineuses; puis, les joues poissees de biere et piquees par les barbes rudes, elle s'echappait, serrant les oboles dans sa petite main, et courait acheter des gateaux de miel a une vieille femme accroupie derriere ses paniers sous la porte de la Lune. C'etait tous les jours les memes scenes: les matelots, contant leurs perils, quand l'Euros ebranlait les algues sous-marines, puis jouant aux des ou aux osselets, et demandant, en blasphemant les dieux, la meilleure biere de Cilicie.

Chaque nuit, l'enfant etait reveillee par les rixes des buveurs. Les ecailles d'huitres, volant par-dessus les tables, fendaient les fronts, au milieu des hurlements furieux. Parfois, a la lueur des lampes fumeuses, elle voyait les couteaux briller et le sang jaillir.

Ses jeunes ans ne connaissaient la bonte humaine que par le doux Ahmes, en qui elle etait humiliee. Ahmes, l'esclave de la maison, Nubien plus noir que la marmite qu'il ecumait gravement, etait bon comme une nuit de sommeil. Souvent, il prenait Thais sur ses genoux et il lui contait d'antiques recits ou il y avait des souterrains pleins de tresors, construits pour des rois avares, qui mettaient a mort les macons et les architectes. Il y avait aussi, dans ces contes, d'habiles voleurs qui epousaient des filles de rois et des courtisanes qui elevaient des pyramides. La petite Thais aimait Ahmes comme un pere, comme une mere, comme une nourrice et comme un chien. Elle s'attachait au pagne de l'esclave et le suivait dans le cellier aux amphores et dans la basse-cour, parmi les poulets maigres et herisses, tout en bec, en ongles et en plumes, qui voletaient mieux que des aiglons devant le couteau du cuisinier noir. Souvent, la nuit, sur la paille, au lieu de dormir, il construisait pour Thais des petits moulins a eau et des navires grands comme la main avec tous leurs agres.

Accable de mauvais traitements par ses maitres, il avait une oreille dechiree et le corps laboure de cicatrices. Pourtant son visage gardait un air joyeux et paisible. Et personne aupres de lui ne songeait a se demander d'ou il tirait la consolation de son ame et l'apaisement de son coeur. Il etait aussi simple qu'un enfant.

En accomplissant sa tache grossiere, il chantait d'une voix grele des

cantiques qui faisaient passer dans l'ame de l'enfant des frissons et des rêves. Il murmurait sur un ton grave et joyeux:

--Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu la d'ou tu viens?

--J'ai vu le suaire et les linges, et les anges assis sur le tombeau.

Et j'ai vu la gloire du Ressuscite.

Elle lui demandait:

--Pere, pourquoi chantes-tu les anges assis sur le tombeau?

Et il lui repondait:

--Petite lumiere de mes yeux, je chante les anges, parce que Jesus Notre Seigneur est monte au ciel.

Ahmes etait chretien. Il avait recu le bapteme, et on le nommait Theodore dans les banquets des fideles, ou il se rendait secretement pendant le temps qui lui etait laisse pour son sommeil.

En ces jours-la l'Eglise subissait l'epreuve supreme. Par l'ordre de l'Empereur, les basiliques etaient renversees, les livres saints brules, les vases sacres et les chandeliers fondus. Depouilles de leurs honneurs, les chretiens n'attendaient que la mort. La terreur regnait sur la communaute d'Alexandrie; les prisons regorgeaient de victimes. On contait avec effroi, parmi les fideles, qu'en Syrie, en Arabie, en Mesopotamie, en Cappadoce, par tout l'empire, les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les betes ferocees déchiraient les pontifes et les vierges. Alors Antoine, deja celebre par ses visions et ses solitudes, chef et prophete des croyants d'Egypte, fondit comme l'aigle, du haut de son rocher sauvage, sur la ville d'Alexandrie, et, volant d'eglise en eglise, embrasa de son feu la communaute tout entiere. Invisible aux paiens, il etait present a la fois dans toutes les assemblees des chretiens, soufflant a chacun l'esprit de force et de prudence dont il etait anime. La persecution s'exerçait avec une particuliere rigueur sur les esclaves. Plusieurs d'entre eux, saisis d'epouvante, reniaient leur foi. D'autres, en plus grand nombre, s'enfuyaient au desert, esperant y vivre, soit dans la contemplation, soit dans le brigandage. Cependant Ahmes frequentait comme de coutume les assemblees, visitait les prisonniers, ensevelissait les martyrs et professait avec joie la religion du Christ. Temoin de ce zele veritable, le grand Antoine, avant de retourner au desert, pressa l'esclave noir dans ses bras et lui donna le baiser de paix.

Quand Thais eut sept ans, Ahmes commença a lui parler de Dieu.

--Le bon Seigneur Dieu, lui dit-il, vivait dans le ciel comme un Pharaon sous les tentes de son harem et sous les arbres de ses jardins. Il etait l'ancien des anciens et plus vieux que le monde, et

n'avait qu'un fils, le prince Jesus, qu'il aimait de tout son coeur et qui passait en beaute les vierges et les anges. Et le bon Seigneur Dieu dit au prince Jesus:

" --Quitte mon harem et mon palais, et mes dattiers et mes fontaines vives. Descends sur la terre pour le bien des hommes. La tu seras semblable a un petit enfant et tu vivras pauvre parmi les pauvres. La souffrance sera ton pain de chaque jour et tu pleureras avec tant d'abondance que tes larmes formeront des fleuves ou l'esclave fatigue se baignera delicieusement. Va, mon fils!

" Le prince Jesus obeit au bon Seigneur et il vint sur la terre en un lieu nomme Bethleem de Juda. Et il se promenait dans les pres fleuris d'anemones, disant a ses compagnons:

" --Heureux ceux qui ont faim, car je les menerai a la table de mon pere! Heureux ceux qui ont soif, car ils boiront aux fontaines du ciel! Heureux ceux qui pleurent, car j'essuierai leurs yeux avec des voiles plus fins que ceux des princesses syriennes.

" C'est pourquoi les pauvres l'aimaient et croyaient en lui. Mais les riches le haissaient, redoutant qu'il n'elevat les pauvres au-dessus d'eux. En ce temps-la Cleopatre et Cesar etaient puissants sur la terre. Ils haissaient tous deux Jesus et ils ordonnerent aux juges et aux pretres de le faire mourir. Pour obeir a la reine d'Egypte, les princes de Syrie dresserent une croix sur une haute montagne et ils firent mourir Jesus sur cette croix. Mais des femmes laverent le corps et l'ensevelirent, et le prince Jesus, ayant brise le couvercle de son tombeau, remonta vers le bon Seigneur son pere.

" Et depuis ce temps-la tous ceux qui meurent en lui vont au ciel.

" Le Seigneur Dieu, ouvrant les bras, leur dit:

" --Soyez les bienvenus, puisque vous aimez le prince, mon fils. Prenez un bain, puis mangez.

" Ils prendront leur bain au son d'une belle musique et, tout le long de leur repas, ils verront des danses d'almees et ils entendront des conteurs dont les recits ne finiront point. Le bon Seigneur Dieu les tiendra plus chers que la lumiere de ses yeux, puisqu'ils seront ses hotes, et ils auront dans leur partage les tapis de son caravanseraill et les grenades de ses jardins.

Ahmes parla plusieurs fois de la sorte et c'est ainsi que Thais connut la verite. Elle admirait et disait:

--Je voudrais bien manger les grenades du bon Seigneur.

Ahmes lui repondait:

--Ceux-la seuls qui sont baptises en Jesus, gouteront les fruits du ciel.

Et Thais demandait a etre baptisee. Voyant par la qu'elle esperait en Jesus, l'esclave resolut de l'instruire plus profondement, afin qu'etant baptisee, elle entrat dans l'Eglise. Et il s'attacha etroitement a elle, comme a sa fille en esprit.

L'enfant, sans cesse repoussee par ses parents injustes, n'avait point de lit sous le toit paternel. Elle couchait dans un coin de l'etable parmi les animaux domestiques. C'est la que, chaque nuit, Ahmes allait la rejoindre en secret.

Il s'approchait doucement de la natte ou elle reposait, et puis s'asseyait sur ses talons, les jambes repliees, le buste droit, dans l'attitude hereditaire de toute sa race. Son corps et son visage, vetus de noir, restaient perdus dans les tenebres; seuls ses grands yeux blancs brillaient, et il en sortait une lueur semblable a un rayon de l'aube a travers les fentes d'une porte. Il parlait d'une voie grele et chantante, dont le nasillement leger avait la douceur triste des musiques qu'on entend le soir dans les rues. Parfois, le souffle d'un ane et le doux meuglement d'un boeuf accompagnaient, comme un choeur d'obscurs esprits, la voix de l'esclave qui disait l'Evangile. Ses paroles coulaient paisiblement dans l'ombre qui s'impregnait de zele, de grace et d'esperance; et la neophyte, la main dans la main d'Ahmes, bercee par les sons monotones et voyant de vagues images, s'endormait calme et souriante, parmi les harmonies de la nuit obscure et des saints mysteres, au regard d'une etoile qui clignait entre les solives de la creche.

L'initiation dura toute une annee, jusqu'a l'epoque ou les chretiens celebrent avec allegresse les fetes pascales. Or, une nuit de la semaine glorieuse, Thais, qui sommeillait deja sur sa natte dans la grange, se sentit soulevee par l'esclave dont le regard brillait d'une clarte nouvelle. Il etait vetu, non point, comme de coutume, d'un pagne en lambeaux, mais d'un long manteau blanc sous lequel il serra l'enfant en disant tout bas:

--Viens, mon ame! viens, mes yeux! viens mon petit coeur! viens revetir les aubes du bapteme.

Et il emporta l'enfant pressee sur sa poitrine. Effrayee et curieuse, Thais, la tete hors du manteau, attachait ses bras au cou de son ami qui courait dans la nuit. Ils suivirent des ruelles noires; ils traverserent le quartier des juifs; ils longerent un cimetiere ou l'orfraie poussait son cri sinistre. Ils passerent, dans un carrefour, sous des croix auxquelles pendaient les corps des supplicies et dont les bras etaient charges de corbeaux qui claquaient du bec. Thais cacha sa tete dans la poitrine de l'esclave. Elle n'osa plus rien voir le reste du chemin. Tout a coup il lui sembla qu'on la descendait sous terre. Quand elle rouvrit les yeux, elle se trouva dans un etroit caveau, eclaire par des torches de resine et dont les murs etaient peints de grandes figures droites qui semblaient s'animer sous la fumee des torches. On y voyait des hommes vetus de longues tuniques et portant des palmes, au milieu d'agneaux, de colombes et de pampres.

Thais, parmi ces figures, reconnut Jesus de Nazareth a ce que des anemones fleurissaient a ses pieds. Au milieu de la salle, pres d'une grande cuve de pierre remplie d'eau jusqu'au bord, se tenait un vieillard coiffe d'une mitre basse et vetu d'une dalmatique ecarlate, brodee d'or. De son maigre visage pendait une longue barbe. Il avait l'air humble et doux sous son riche costume. C'etait l'eveque Vivantius qui, prince exile de l'eglise de Cyrene, exercait, pour vivre, le metier de tisserand et fabriquait de grossieres etoffes de poil de chevre. Deux pauvres enfants se tenaient debout a ses cotes. Tout proche, une vieille negresse presentait deployee une petite robe blanche. Ahmes, ayant pose l'enfant a terre, s'agenouilla devant l'eveque et dit:

--Mon pere, voici la petite ame, la fille de mon ame. Je te l'amene afin que, selon ta promesse et s'il plait a ta Serenite, tu lui donnes le bapteme de vie.

A ces mots, l'eveque, ayant ouvert les bras, laissa voir ses mains mutilees. Il avait eu les ongles arraches en confessant la foi aux jours de l'epreuve. Thais eut peur et se jeta dans les bras d'Ahmes. Mais le pretre la rassura par des paroles caressantes:

--Ne crains rien, petite bien-aimee. Tu as ici un pere selon l'esprit, Ahmes, qu'on nomme Theodore parmi les vivants, et une douce mere dans la grace qui t'a prepare de ses mains une robe blanche.

Et se tournant vers la negresse:

--Elle se nomme Nitida, ajouta-t-il; elle est esclave sur cette terre. Mais Jesus l'elevera dans le ciel au rang de ses epouses.

Puis il interrogea l'enfant neophyte:

--Thais, crois-tu en Dieu, le pere tout-puissant, en son fils unique qui mourut pour notre salut et en tout ce qu'ont enseigne les apotres?

--Oui, repondirent ensemble le negre et la negresse, qui se tenaient par la main.

Sur l'ordre de l'eveque, Nitida, agenouillee, depouilla Thais de tous ses vetements. L'enfant etait nue, un amulette au cou. Le pontife la plongea trois fois dans la cuve baptismale. Les acolytes presenterent l'huile avec laquelle Vivantius fit les onctions et le sel dont il posa un grain sur les levres de la catechumene. Puis, ayant essuye ce corps destine, a travers tant d'epreuves, a la vie eternelle, l'esclave Nitida le revetit de la robe blanche qu'elle avait tissue de ses mains.

L'eveque donna a tous le baiser de paix et, la ceremonie terminee, depouilla ses ornements sacerdotaux.

Quand ils furent tous hors de la crypte, Ahmes dit:

--Il faut nous rejouir en ce jour d'avoir donne une ame au bon Seigneur Dieu; allons dans la maison qu'habite ta Serenite, pasteur Vivantius, et livrons-nous a la joie tout le reste de la nuit.

--Tu as bien parle, Theodore, repondit l'eveque.

Et il conduisit la petite troupe dans sa maison qui etait toute proche. Elle se composait d'une seule chambre, meublee de deux metiers de tisserand, d'une table grossiere et d'un tapis tout use. Des qu'ils y furent entres:

--Nitida, cria le Nubien, apporte la poele et la jarre d'huile, et faisons un bon repas.

En parlant ainsi, il tira de dessous son manteau de petits poissons qu'il y tenait caches. Puis, ayant allume un grand feu, il les fit frire. Et tous, l'eveque, l'enfant, les deux jeunes garcons et les deux esclaves, s'etant assis en cercle sur le tapis, mangerent les poissons en benissant le Seigneur. Vivantius parlait du martyre qu'il avait souffert et annoncait le triomphe prochain de l'Eglise. Son langage etait rude, mais plein de jeux de mots et de figures. Il comparait la vie des justes a un tissu de pourpre et, pour expliquer le bapteme, il disait:

--L'Esprit Saint flotta sur les eaux, c'est pourquoi les chretiens recoivent le bapteme de l'eau. Mais les demons habitent aussi les ruisseaux; les fontaines consacrees aux nymphes sont redoutables et l'on voit que certaines eaux apportent diverses maladies de l'ame et du corps.

Parfois il s'exprimait par enigmes et il inspirait ainsi a l'enfant une profonde admiration. A la fin du repas, il offrit un peu de vin a ses hotes dont les langues se delierent et qui se mirent a chanter des complaintes et des cantiques. Ahmes et Nitida, s'etant leves, danserent une danse nubienne qu'ils avaient apprise enfants, et qui se dansait sans doute dans la tribu depuis les premiers ages du monde. C'etait une danse amoureuse; agitant les bras et tout le corps balance en cadence, ils feignaient tour a tour de se fuir et de se chercher. Ils roulaient de gros yeux et montraient dans un sourire des dents etincelantes.

C'est ainsi que Thais recut le saint bapteme. Elle aimait les amusements et, a mesure qu'elle grandissait, de vagues desirs naissaient en elle. Elle dansait et chantait tout le jour des rondes avec les enfants errants dans les rues, et elle regagnait, a la nuit, la maison de son pere, en chantonnant encore:

--Torti tortu, pourquoi gardes-tu la maison?

--Je devide la laine et le fil de Milet.

--Torti tortu, comment ton fils a-t-il peri?

--Du haut des chevaux blancs il tomba dans la mer.

Maintenant elle preferait a la compagnie du doux Ahmes celle des garcons et des filles. Elle ne s'apercevait point que son ami etait moins souvent aupres d'elle. La persecution s'etant ralentie, les assemblees des chretiens devenaient plus regulieres et le Nubien les frequentaient assidument. Son zele s'echauffait; de mysterieuses menaces s'echappaient parfois de ses levres. Il disait que les riches ne garderaient point leurs biens. Il allait dans les places publiques ou les chretiens d'une humble condition avaient coutume de se reunir et la, rassemblant les miserables etendus a l'ombre des vieux murs, il leur annoncait l'affranchissement des esclaves et le jour prochain de la justice.

--Dans le royaume de Dieu, disait-il, les esclaves boiront des vins frais et mangeront des fruits delicieux, tandis que les riches, couches a leurs pieds comme des chiens, devoreront les miettes de leur table.

Ces propos ne resterent point secrets; ils furent publies dans le faubourg et les maitres craignirent qu'Ahmes n'excitait les esclaves a la revolte. Le cabaretier en ressentit une rancune profonde qu'il dissimula soigneusement.

Un jour, une saliere d'argent, reservee a la nappe des dieux, disparut du cabaret. Ahmes fut accuse de l'avoir volee, en haine de son maitre et des dieux de l'empire. L'accusation etait sans preuves et l'esclave la repoussait de toutes ses forces. Il n'en fut pas moins traîne devant le tribunal et, comme il passait pour un mauvais serviteur, le juge le condamna au dernier supplice.

--Tes mains, lui dit-il, dont tu n'as pas su faire un bon usage, seront clouees au poteau.

Ahmes ecouta paisiblement cet arret, salua le juge avec beaucoup de respect et fut conduit a la prison publique. Durant les trois jours qu'il y resta, il ne cessa de precher l'Evangile aux prisonniers et l'on a conte depuis que des criminels et le geolier lui-meme, touches par ses paroles, avaient cru en Jesus crucifie.

On le conduisit a ce carrefour qu'une nuit, moins de deux ans auparavant, il avait traverse avec allegresse, portant dans son manteau blanc la petite Thais, la fille de son ame, sa fleur bien-aimee. Attache sur la croix, les mains clouees, il ne poussa pas une plainte; seulement il soupira a plusieurs reprises: "J'ai soif!"

Son supplice dura trois jours et trois nuits. On n'aurait pas cru la chair humaine capable d'endurer une si longue torture. Plusieurs fois on pensa qu'il etait mort; les mouches devoraient la cire de ses paupieres; mais tout a coup il rouvrait ses yeux sanglants. Le matin du quatrieme jour, il chanta d'une voix plus pure que la voix des enfants:

--Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu la d'ou tu viens?

Puis il sourit, et dit:

--Les voici, les anges du bon Seigneur! Ils m'apportent du vin et des fruits. Qu'il est frais le battement de leurs ailes.

Et il expira.

Son visage conservait dans la mort l'expression de l'extase bienheureuse. Les soldats qui gardaient le gibet furent saisis d'admiration. Vivantius, accompagne de quelques-uns de ses freres chretiens, vint reclamer le corps pour l'ensevelir, parmi les reliques des martyrs, dans la crypte de saint Jean le Baptiste. Et l'Eglise garda la memoire veneree de saint Theodore le Nubien.

Trois ans plus tard, Constantin, vainqueur de Maxence, publia un edit par lequel il assurait la paix aux chretiens, et desormais les fideles ne furent plus persecutes que par les heretiques.

Thais achevait sa onzieme annee, quand son ami mourut dans les tourments. Elle en ressentit une tristesse et une epouvante invincibles. Elle n'avait pas l'ame assez pure pour comprendre que l'esclave Ahmes, par sa vie et sa mort, etait un bienheureux. Cette idee germa dans sa petite ame, qu'il n'est possible d'etre bon en ce monde qu'au prix des plus affreuses souffrances. Et elle craignit d'etre bonne, car sa chair delicate redoutait la douleur.

Elle se donna avant l'age a des jeunes garcons du port et elle suivit les vieillards qui errent le soir dans les faubourg; et avec ce qu'elle recevait d'eux elle achetait des gateaux et des parures.

Comme elle ne rapportait a la maison rien de ce qu'elle avait gagne, sa mere l'accablait de mauvais traitements. Pour eviter les coups, elle courait pieds nus jusqu'aux remparts de la ville et se cachait avec les lezards dans les fentes des pierres. La, elle songeait, pleine d'envie, aux femmes qu'elle voyait passer, richement parees, dans leur litiere entouree d'esclaves.

Un jour que, frappee plus rudement que de coutume, elle se tenait accroupie devant la porte, dans une immobilite farouche, une vieille femme s'arreta devant elle, la considera quelques instants en silence, puis s'ecria:

--O la jolie fleur, la belle enfant! Heureux le pere qui t'engendra et la mere qui te mit au monde!

Thais restait muette et tenait ses regards fixes vers la terre. Ses paupieres etaient rouges et l'on voyait qu'elle avait pleure.

--Ma violette blanche, reprit la vieille, ta mere n'est-elle pas heureuse d'avoir nourri une petite deesse telle que toi, et ton pere,

en te voyant, ne se rejouit-il pas dans le fond de son coeur?

Alors l'enfant, comme se parlant a elle-meme:

--Mon pere est une outre gonflée de vin et ma mere une sangsue avide.

La vieille regarda a droite et a gauche si on ne la voyait pas. Puis d'une voix caressante:

--Douce hyacinthe fleurie, belle buveuse de lumiere, viens avec moi et tu n'auras, pour vivre, qu'a danser et a sourire. Je te nourrirai de gateaux de miel, et mon fils, mon propre fils t'aimera comme ses yeux. Il est beau, mon fils, il est jeune; il n'a au menton qu'une barbe legere; sa peau est douce, et c'est, comme on dit, un petit cochon d'Acharne.

Thais repondit:

--Je veux bien aller avec toi.

Et, s'etant levee, elle suivit la vieille hors de la ville.

Cette femme, nommee Moeroe, conduisait de pays en pays des filles et des jeunes garcons qu'elle instruisait dans la danse et qu'elle louait ensuite aux riches pour paraitre dans les festins.

Devinant que Thais deviendrait bientot la plus belle des femmes, elle lui apprit, a coups de fouet, la musique et la prosodie, et elle flagellait avec des lanieres de cuir ces jambes divines, quand elles ne se levaient pas en mesure au son de la cithare. Son fils, avorton decrepit, sans age et sans sexe, accablait de mauvais traitements cette enfant en qui il poursuivait de sa haine la race entiere des femmes. Rival des ballerines, dont il affectait la grace, il enseignait a Thais l'art de feindre, dans les pantomimes, par l'expression du visage, le geste et l'attitude, tous les sentiments humains et surtout les passions de l'amour. Il lui donnait avec degout les conseils d'un maitre habile; mais, jaloux de son eleve, il lui griffait les joues, lui pincait le bras ou la venait piquer par derriere avec un poincon, a la maniere des filles mechantes, des qu'il s'apercevait trop vivement qu'elle etait nee pour la volupte des hommes. Grace a ses lecons, elle devint en peu de temps musicienne, mime et danseuse excellente. La mechancete de ses maitres ne la surprenait point et il lui semblait naturel d'etre indignement traitee. Elle eprouvait meme quelque respect pour cette vieille femme qui savait la musique et buvait du vin grec. Moeroe, s'etant arretee a Antioche, loua son eleve comme danseuse et comme joueuse de flute aux riches negociants de la ville qui donnaient des festins. Thais dansa et plut. Les plus gros banquiers l'emmenaient, au sortir de table, dans les bosquets de l'Oronte. Elle se donnait a tous, ne sachant pas le prix de l'amour. Mais une nuit qu'elle avait danse devant les jeunes hommes les plus elegants de la ville, le fils du proconsul s'approcha d'elle, tout brillant de jeunesse et de volupte, et lui dit d'une voix qui semblait mouillee de baisers:

--Que ne suis-je, Thais, la couronne qui ceint ta chevelure, la tunique qui presse ton corps charmant, la sandale de ton beau pied! Mais je veux que tu me foules a tes pieds comme une sandale; je veux que mes caresses soient ta tunique et ta couronne. Viens, belle enfant, viens dans ma maison et oublions l'univers.

Elle le regarda tandis qu'il parlait et elle vit qu'il etait beau. Soudain elle sentit la sueur qui lui glaçait le front; elle devint verte comme l'herbe; elle chancela; un nuage descendit sur ses paupieres. Il la pria encore. Mais elle refusa de le suivre. En vain, il lui jeta des regards ardents, des paroles enflammées, et quand il la prit dans ses bras en s'efforcant de l'entraîner, elle le repoussa avec rudesse. Alors il se fit suppliant et lui montra ses larmes. Sous l'empire d'une force nouvelle, inconnue, invincible, elle resista.

--Quelle folie! disaient les convives. Lollius est noble; il est beau, il est riche, et voici qu'une joueuse de flute le dedaigne!

Lollius rentra seul dans sa maison et la nuit l'embrasa tout entier d'amour. Il vint des le matin, pale et les yeux rouges, suspendre des fleurs a la porte de la joueuse de flute. Cependant Thais, saisie de trouble et d'effroi, fuyait Lollius et le voyait sans cesse au dedans d'elle-meme. Elle souffrait et ne connaissait pas son mal. Elle se demandait pourquoi elle etait ainsi changee et d'ou lui venait sa melancolie. Elle repoussait tous ses amants: ils lui faisaient horreur. Elle ne voulait plus voir la lumiere et restait tout le jour couchee sur son lit, sanglotant la tete dans les coussins. Lollius, ayant su forcer la porte de Thais, vint plusieurs fois supplier et maudire cette mechante enfant. Elle restait devant lui craintive comme une vierge et repetait:

--Je ne veux pas! Je ne veux pas!

Puis, au bout de quinze jours, s'etant donnee a lui, elle connut qu'elle l'aimait; elle le suivit dans sa maison et ne le quitta plus. Ce fut une vie delicieuse. Ils passaient tout le jour ensembles, les yeux dans les yeux, se disant l'un a l'autre des paroles qu'on ne dit qu'aux enfants. Le soir, ils se promenaient sur les bords solitaires de l'Oronte et se perdaient dans les bois de lauriers. Parfois ils se levaient des l'aube pour aller cueillir des jacinthes sur les pentes du Silpicus. Ils buvaient dans la meme coupe, et, quand elle portait un grain de raisin a sa bouche, il le lui prenait entre les levres avec ses dents.

Moeroe vint chez Lollius reclamer Thais a grands cris:

--C'est ma fille, disait-elle, ma fille qu'on m'arrache, ma fleur parfume, mes petites entrailles!...

Lollius la renvoya avec une grosse somme d'argent. Mais, comme elle revint demandant encore quelques staters d'or, le jeune homme la fit

mettre en prison, et les magistrats, ayant decouvert plusieurs crimes dont elle s'etait rendue coupable, elle fut condamnee a mort et livree aux betes.

Thais aimait Lollius avec toutes les fureurs de l'imagination et toutes les surprises de l'innocence. Elle lui disait dans toute la verite de son coeur:

--Je n'ai jamais ete qu'a toi.

Lollius lui repondait:

--Tu ne ressembles a aucune autre femme.

Le charme dura six mois et se rompit en un jour. Soudainement Thais se sentit vide et seule. Elle ne reconnaissait plus Lollius; elle songeait:

--Qui me l'a ainsi change en un instant? Comment se fait-il qu'il ressemble desormais a tous les autres hommes et qu'il ne ressemble plus a lui-meme?

Elle le quitta, non sans un secret desir de chercher Lollius en un autre, puisqu'elle ne le retrouvait plus en lui. Elle songeait aussi que vivre avec un homme qu'elle n'aurait jamais aime serait moins triste que de vivre avec un homme qu'elle n'aimait plus. Elle se montra, en compagnie des riches voluptueux, a ces fetes sacrees ou l'on voyait des choeurs de vierges nues dansant dans les temples et des troupes de courtisanes traversant l'Oronte a la nage. Elle prit sa part de tous les plaisirs qu'etait la ville elegante et monstrueuse; surtout elle frequenta assidument les theatres, dans lesquels des mimes habiles, venus de tous les pays, paraissaient aux applaudissements d'une foule avide de spectacles.

Elle observait avec soin les mimes, les danseurs, les comediens et particulierement les femmes qui, dans les tragedies, representaient les deesses amantes des jeunes hommes et les mortelles aimees des dieux. Ayant surpris les secrets par lesquels elles charmaient la foule, elle se dit que, plus belle, elle jouerait mieux encore. Elle alla trouver le chef des mimes et lui demanda d'etre admise dans sa troupe. Grace a sa beaute et aux lecons de la vieille Moeroe, elle fut accueillie et parut sur la scene dans le personnage de Dirce.

Elle plut mediocrement, parce qu'elle manquait d'experience et aussi parce que les spectateurs n'etaient pas excites a l'admiration par un long bruit de louanges. Mais apres quelques mois d'obscurs debuts, la puissance de sa beaute eclata sur la scene avec une telle force, que la ville entiere s'en emut. Tout Antioche s'etouffait au theatre. Les magistrats imperiaux et les premiers citoyens s'y rendaient, pousses par la force de l'opinion. Les portefaix, les balayeurs et les ouvriers du port se privaient d'ail et de pain pour payer leur place. Les poetes composaient des epigrammes en son honneur. Les philosophes barbus declamaient contre elle dans les bains et dans les gymnases;

sur le passage de sa litiere, les pretres des chretiens detournaient la tete. Le seuil de sa maison etait couronne de fleurs et arrose de sang. Elle recevait de ses amants de l'or, non plus compte, mais mesure au medimne, et tous les tresors amasses par les vieillards economies venaient, comme des fleuves, se perdre a ses pieds. C'est pourquoi son ame etait sereine. Elle se rejouissait dans un paisible orgueil de la faveur publique et de la bonte des dieux, et, tant aimee, elle s'aimait elle-meme.

Apres avoir joui pendant plusieurs annees de l'admiration et de l'amour des Antiochiens, elle fut prise du desir de revoir Alexandrie et de montrer sa gloire a la ville dans laquelle, enfant, elle errait sous la misere et la honte, affamee et maigre comme une sauterelle au milieu d'un chemin poudreux. La ville d'or la recut avec joie et la combla de nouvelles richesses. Quand elle parut dans les jeux, ce fut un triomphe. Il lui vint des admirateurs et des amants innombrables. Elle les accueillait indifferemment, car elle desesperait enfin de retrouver Lollius.

Elle recut parmi tant d'autres le philosophe Nicias qui la desirait, bien qu'il fit profession de vivre sans desirs. Malgre sa richesse, il etait intelligent et doux; mais il ne la charma ni par la finesse de son esprit, ni par la grace de ses sentiments. Elle ne l'aimait pas et meme elle s'irritait parfois de ses elegantes ironies. Il la blessait par son doute perpetuel. C'est qu'il ne croyait a rien et qu'elle croyait a tout. Elle croyait a la providence divine, a la toute-puissance des mauvais esprits, aux sorts, aux conjurations, a la justice eternelle. Elle croyait en Jesus-Christ et en la bonne deesse des Syriens; elle croyait encore que les chiennes aboient quand la sombre Hecate passe dans les carrefours et qu'une femme inspire l'amour en versant un philtre dans une coupe qu'enveloppe la toison sanglante d'une brebis. Elle avait soif d'inconnu; elle appelait des etres sans nom et vivait dans une attente perpetuelle. L'avenir lui faisait peur et elle voulait le connaitre. Elle s'entourait de pretres d'Isis, de mages chaldeens, de pharmacopoles et de sorciers, qui la trompaient toujours et ne la lassaient jamais. Elle craignait la mort et la voyait partout. Quand elle cedait a la volupte, il lui semblait tout a coup qu'un doigt glace touchait son epaule nue et, toute pale, elle criait d'epouvante dans les bras qui la pressaient.

Nicias lui disait:

--Que notre destinee soit de descendre en cheveux blancs et les joues creuses dans la nuit eternelle, ou que ce jour meme, qui rit maintenant dans le vaste ciel, soit notre dernier jour, qu'importe, o ma Thais! Goutons la vie. Nous aurons beaucoup vecu si nous avons beaucoup senti. Il n'est pas d'autre intelligence que celle des sens: aimer c'est comprendre. Ce que nous ignorons n'est pas. A quoi bon nous tourmenter pour un neant?

Elle lui repondait avec colere:

--Je meprise ceux qui comme toi n'esperent ni ne craignent rien. Je

veux savoir! Je veux savoir!

Pour connaître le secret de la vie, elle se mit à lire les livres des philosophes, mais elle ne les comprit pas. À mesure que les années de son enfance s'éloignaient d'elle, elle les rappelait dans son esprit plus volontiers. Elle aimait à parcourir, le soir, sous un déguisement, les ruelles, les chemins de ronde, les places publiques où elle avait misérablement grandi. Elle regrettait d'avoir perdu ses parents et surtout de n'avoir pu les aimer. Quand elle rencontrait des prêtres chrétiens, elle songeait à son baptême et se sentait troublée. Une nuit, qu'enveloppée d'un long manteau et ses blonds cheveux cachés sous un capuchon sombre, elle errait dans les faubourgs de la ville, elle se trouva, sans savoir comment elle y était venue, devant la pauvre église de Saint-Jean-le-Baptiste. Elle entendit qu'on chantait dans l'intérieur et vit une lumière éclatante qui glissait par les fentes de la porte. Il n'y avait rien d'étrange, puisque depuis vingt ans les chrétiens, protégés par le vainqueur de Maxence, solennisaient publiquement leurs fêtes. Mais ces chants signifiaient un ardent appel aux âmes. Comme conviée aux mystères, la comédienne, poussant du bras la porte, entra dans la maison. Elle trouva là une nombreuse assemblée, des femmes, des enfants, des vieillards à genoux devant un tombeau adossé à la muraille. Ce tombeau n'était qu'une cuve de pierre grossièrement sculptée de pampres et de grappes de raisins; pourtant il avait reçu de grands honneurs: il était couvert de palmes vertes et de couronnes de roses rouges. Tout autour, d'innombrables lumières étoilées dans l'ombre dans laquelle la fumée des gommes d'Arabie semblait les plis des voiles des anges. Et l'on devinait sur les murs des figures pareilles à des visions du ciel. Des prêtres vêtus de blanc se tenaient prosternés au pied du sarcophage. Les hymnes qu'ils chantaient avec le peuple exprimaient les délices de la souffrance et mêlaient, dans un deuil triomphal, tant d'allégresse à tant de douleur que Thais, en les écoutant, sentait les voluptés de la vie et les affres de la mort couler à la fois dans ses sens renouvelés.

Quand ils eurent fini de chanter, les fidèles se levèrent pour aller baiser à la file la paroi du tombeau. C'était des hommes simples, accoutumés à travailler de leurs mains. Ils s'avançaient d'un pas lourd, l'œil fixe, la bouche pendante, avec un air de candeur. Ils s'agenouillaient, chacun à son tour, devant le sarcophage et y appuyaient leurs lèvres. Les femmes élevaient dans leurs bras les petits enfants et leur posaient doucement la joue contre la pierre.

Thais, surprise et troublée, demanda à un diacre pourquoi ils faisaient ainsi.

--Ne sais-tu pas, femme, lui répondit le diacre, que nous célébrons aujourd'hui la mémoire bienheureuse de saint Théodore le Nubien, qui souffrit pour la foi au temps de Dioclétien empereur? Il vécut chaste et mourut martyr, c'est pourquoi, vêtus de blanc, nous portons des roses rouges à son tombeau glorieux.

En entendant ces paroles, Thais tomba à genoux et fondit en larmes. Le souvenir à demi éteint d'Ahmes se ranimait dans son âme. Sur cette

memoire obscure, douce et douloureuse, l'eclat des cierges, le parfum des roses, les nuees de l'encens, l'harmonie des cantiques, la piete des ames jetaient les charmes de la gloire. Thais songeait dans l'ebloissement:

Il etait humble et voici qu'il est grand et qu'il est beau! Comment s'est-il eleve au-dessus des hommes? Quelle est donc cette chose inconnue qui vaut mieux que la richesse et que la volupte?

Elle se leva lentement, tourna vers la tombe du saint qui l'avait aimee ses yeux de violette ou brillaient des larmes a la clarte des cierges; puis, la tete baissee, humble, lente, la derniere, de ses levres ou tant de desirs s'etaient suspendus, elle baisa la pierre de l'esclave.

Rentree dans sa maison, elle y trouva Nicias qui, la chevelure parfumee et la tunique deliee, l'attendait en lisant un traite de morale. Il s'avanca vers elle les bras ouverts.

--Mechante Thais, lui dit-il d'une voix riante, tandis que tu tardais a venir, sais-tu ce que je voyais dans ce manuscrit dicte par le plus grave des stoiciens? Des preceptes vertueux et de fieres maximes? Non! Sur l'austere papyrus, je voyais danser mille et mille petites Thais. Elles avaient chacune la hauteur d'un doigt, et pourtant leur grace etait infinie et toutes etaient l'unique Thais. Il y en avait qui trainaient des manteaux de pourpre et d'or; d'autres, semblables a une nuee blanche, flottaient dans l'air sous des voiles diaphanes.

D'autres encore, immobiles et divinement nues, pour mieux inspirer la volupte, n'exprimaient aucune pensee. Enfin, il y en avait deux qui se tenaient par la main, deux si pareilles, qu'il etait impossible de les distinguer l'une de l'autre. Elles souriaient toutes deux. La premiere disait: "Je suis l'amour." L'autre: "Je suis la mort."

En parlant ainsi, il pressait Thais dans ses bras, et, ne voyant pas le regard farouche qu'elle fixait a terre, il ajoutait les pensees aux pensees, sans souci qu'elles fussent perdues:

--Oui, quand j'avais sous les yeux la ligne ou il est ecrit: "Rien ne doit te detourner de cultiver ton ame," je lisais: "Les baisers de Thais sont plus ardents que la flamme et plus doux que le miel." Voila comment, par ta faute, mechante enfant, un philosophe comprend aujourd'hui les livres des philosophes. Il est vrai que, tous tant que nous sommes, nous ne decouvrons que notre propre pensee dans la pensee d'autrui, et que tous nous lisons un peu les livres comme je viens de lire celui-ci...

Elle ne l'ecoutait pas, et son ame etait encore devant le tombeau du Nubien. Comme il l'entendit soupirer, il lui mit un baiser sur la nuque et il lui dit:

--Ne sois pas triste, mon enfant. On n'est heureux au monde que quand on oublie le monde. Nous avons des secrets pour cela. Viens; trompons

la vie: elle nous le rendra bien. Viens; aimons-nous.

Mais elle le repoussa:

--Nous aimer! s'écria-t-elle amerement. Mais tu n'as jamais aimé personne, toi! Et je ne t'aime pas! Non! je ne t'aime pas! Je te hais. Va-t'en! Je te hais. J'exécra et je méprise tous les heureux et tous les riches. Va-t'en! va-t'en!... Il n'y a de bonté que chez les malheureux. Quand j'étais enfant, j'ai connu un esclave noir qui est mort sur la croix. Il était bon; il était plein d'amour et il possédait le secret de la vie. Tu ne serais pas digne de lui laver les pieds. Va-t'en! Je ne veux plus te voir.

Elle s'étendit à plat ventre sur le tapis et passa la nuit à sangloter, formant le dessein de vivre désormais, comme saint Théodore, dans la pauvreté et dans la simplicité.

Des le lendemain, elle se jeta dans les plaisirs auxquels elle était vouée. Comme elle savait que sa beauté, encore intacte, ne durerait plus longtemps, elle se hâtait d'en tirer toute joie et toute gloire. Au théâtre, où elle se montrait avec plus d'étude que jamais, elle rendait vivantes les imaginations des sculpteurs, des peintres et des poètes. Reconnaisant dans les formes, dans les mouvements, dans la démarche de la comédienne une idée de la divine harmonie qui règle les mondes, savants et philosophes mettaient une grâce si parfaite au rang des vertus et disaient: "Elle aussi, Thais, est géométrique!" Les ignorants, les pauvres, les humbles, les timides, devant lesquels elle consentait à paraître, l'en bénissaient comme d'une charité céleste. Pourtant, elle était triste au milieu des louanges et, plus que jamais, elle craignait de mourir. Rien ne pouvait la distraire de son inquiétude, pas même sa maison et ses jardins qui étaient célèbres et sur lesquels on faisait des proverbes, dans la ville.

Elle avait fait planter des arbres apportés à grands frais de l'Inde et de la Perse. Une eau vive les arrosait en chantant et des colonnades en ruines, des rochers sauvages, imités par un habile architecte, étaient reflétés dans un lac où se miraient des statues. Au milieu du jardin, s'élevait la grotte des Nymphes, qui devait son nom à trois grandes figures de femmes, en marbre peint avec art, qu'on rencontrait dès le seuil. Ces femmes se dépouillaient de leurs vêtements pour prendre un bain. Inquietes, elles tournaient la tête, craignant d'être vues, et elles semblaient vivantes. La lumière ne parvenait dans cette retraite qu'à travers de minces nappes d'eau qui l'adoucissaient et l'irisaient. Aux parois pendaient de toutes parts, comme dans les grottes sacrées, des couronnes, des guirlandes et des tableaux votifs, dans lesquels la beauté de Thais était célébrée. Il s'y trouvait aussi des masques tragiques et des masques comiques revêtus de vives couleurs, des peintures représentant ou des scènes de théâtre, ou des figures grotesques, ou des animaux fabuleux. Au milieu, se dressait sur une stèle un petit Eros d'ivoire, d'un antique et merveilleux travail. C'était un don de Nicias. Une chèvre de marbre noir se tenait dans une excavation, et l'on voyait briller ses yeux d'agate. Six chevreaux d'albâtre se pressaient autour de ses mamelles;

mais, soulevant ses pieds fourchus et sa tete camuse, elle semblait impatiente de grimper sur les rochers. Le sol etait couvert de tapis de Byzance, d'oreillers brodes par les hommes jaunes de Cathay et de peaux de lions lybiques. Des cassolettes d'or y fumaient imperceptiblement. Ca et la, au-dessus des grands vases d'onyx, s'elancaient des perseas fleuris. Et, tout au fond, dans l'ombre et dans la pourpre, luisaient des clous d'or sur l'ecaille d'une tortue geante de l'Inde, qui renversee servait de lit a la comedienne. C'est la que chaque jour, au murmure des eaux, parmi les parfums et les fleurs, Thais, mollement couchee, attendait l'heure de souper en conversant avec ses amis ou en songeant seule, soit aux artifices du theatre, soit a la fuite des annees.

Or, ce jour-la, elle se reposait apres les jeux dans la grotte des Nymphes. Elle epiait dans son miroir les premiers declins de sa beaute et pensait avec epouvante que le temps viendrait enfin des cheveux blancs et des rides. En vain elle cherchait a se rassurer, en se disant qu'il suffit, pour recouvrer la fraicheur du teint, de bruler certaines herbes en prononcant des formules magiques. Une voix impitoyable lui criait: "Tu vieilliras, Thais, tu vieilliras!" Et la sueur de l'epouvante lui glacait le front. Puis, se regardant de nouveau dans le miroir avec une tendresse infinie, elle se trouvait belle encore et digne d'etre aimee. Se souriant a elle-meme, elle murmurait: "Il n'y a pas dans Alexandrie une seule femme qui puisse lutter avec moi pour la souplesse de la taille, la grace des mouvements et la magnificence des bras, et les bras, o mon miroir, ce sont les vraies chaines de l'amour!"

Comme elle songeait ainsi, elle vit un inconnu debout devant elle, maigre, les yeux ardents, la barbe inculte et vetu d'une robe richement brodee. Laissant tomber son miroir, elle poussa un cri d'effroi.

Paphnuce se tenait immobile et, voyant combien elle etait belle, il faisait du fond du coeur cette priere:

--Fais, o mon Dieu, que le visage de cette femme, loin de me scandaliser, edifie ton serviteur.

Puis, s'efforcant de parler, il dit:

--Thais, j'habite une contree lointaine et le renom de ta beaute m'a conduit jusqu'a toi. On rapporte que tu es la plus habile des comediennes et la plus irresistible des femmes. Ce que l'on conte de tes richesses et de tes amours semble fabuleux et rappelle l'antique Rhodopis, dont; tous les bateliers du Nil savent par coeur l'histoire merveilleuse. C'est pourquoi j'ai ete pris du desir de te connaitre et je vois que la verite passe la renommee. Tu es mille fois plus savante et plus belle qu'on ne le publie. Et maintenant que je te vois, je me dis: "Il est impossible d'approcher d'elle sans chanceler comme un homme ivre."

Ces paroles etaient feintes; mais le moine, anime d'un zele pieux, les

repandait avec une ardeur véritable. Cependant, Thais regardait sans déplaisir cet être étrange qui lui avait fait peur. Par son aspect rude et sauvage, par le feu sombre qui chargeait ses regards, Paphnuce l'étonnait. Elle était curieuse de connaître l'état et la vie d'un homme si différent de tous ceux qu'elle connaissait. Elle lui répondit avec une douce raillerie :

--Tu sembles prompt à l'admiration, étranger. Prends garde que mes regards ne te consomment jusqu'aux os! Prends garde de m'aimer!

Il lui dit :

--Je t'aime, o Thais! Je t'aime plus que ma vie et plus que moi-même. Pour toi, j'ai quitté mon désert regrettable; pour toi, mes lèvres, vouées au silence, ont prononcé des paroles profanes; pour toi, j'ai vu ce que je ne devais pas voir, j'ai entendu ce qu'il m'était interdit d'entendre; pour toi, mon âme s'est troublée, mon cœur s'est ouvert et des pensées en ont jailli, semblables aux sources vives où boivent les colombes; pour toi, j'ai marché jour et nuit à travers des sables peuplés de larves et de vampires; pour toi, j'ai posé mon pied nu sur les vipères et les scorpions! Oui, je t'aime! Je t'aime, non point à l'exemple de ces hommes qui, tout enflammés du désir de la chair, viennent à toi comme des loups dévorants ou des taureaux furieux. Tu es chère à ceux-là comme la gazelle au lion. Leurs amours carnassiers te devorent jusqu'à l'âme, o femme! Moi, je t'aime en esprit et en vérité, je t'aime en Dieu et pour les siècles des siècles; ce que j'ai pour toi dans mon sein se nomme ardeur véritable et divine charité. Je te promets mieux qu'ivresse fleurie et que songes d'une nuit brève. Je te promets de saintes agapes et des noces célestes. La félicité que je t'apporte ne finira jamais; elle est inouïe; elle est ineffable et telle que, si les heureux de ce monde en pouvaient seulement entrevoir une ombre, ils mourraient aussitôt d'étonnement.

Thais, riant d'un air mutin :

--Ami, dit-elle, montre-moi donc un si merveilleux amour. Hate-toi! de trop longs discours offenseraient ma beauté, ne perdons pas un moment. Je suis impatiente de connaître la félicité que tu m'annonces; mais, à vrai dire, je crains de l'ignorer toujours et que tout ce que tu me promets ne s'évanouisse en paroles. Il est plus facile de promettre un grand bonheur que de le donner. Chacun a son talent. Je crois que le tien est de discourir. Tu parles d'un amour inconnu. Depuis si longtemps qu'on se donne des baisers, il serait bien extraordinaire qu'il restât encore des secrets d'amour. Sur ce sujet, les amants en savent plus que les mages.

--Thais, ne raille point. Je t'apporte l'amour inconnu.

--Ami, tu viens tard. Je connais tous les amours.

--L'amour que je t'apporte est plein de gloire, tandis que les amours que tu connais n'enfantent que la honte.

Thais le regarda d'un oeil sombre; un pli dur traversait son petit front:

--Tu es bien hardi, etranger, d'offenser ton hotesse. Regarde-moi et dis si je ressemble a une creature accablee d'opprobre. Non! je n'ai pas honte, et toutes celles qui vivent comme je fais n'ont pas de honte non plus, bien qu'elles soient moins belles et moins riches que moi. J'ai seme la volupte sur tous mes pas, et c'est par la que je suis celebre dans tout l'univers. J'ai plus de puissance que les maitres du monde. Je les ai vus a mes pieds. Regarde-moi, regarde ces petits pieds: des milliers d'hommes paieraient de leur sang le bonheur de les baiser. Je ne suis pas bien grande et ne tiens pas beaucoup de place sur la terre. Pour ceux qui me voient du haut du Serapeum, quand je passe dans la rue, je ressemble a un grain de riz; mais ce grain de riz causa parmi les hommes des deuils, des desespoirs et des haines et des crimes a remplir le Tartare. N'es-tu pas fou de me parler de honte, quand tout crie la gloire autour de moi?

--Ce qui est gloire aux yeux des hommes est infamie devant Dieu. O femme, nous avons ete nourris dans des contrees si differentes qu'il n'est pas surprenant que nous n'ayons ni le meme langage ni la meme pensee. Pourtant, le ciel m'est temoin que je veux m'accorder avec toi et que mon dessein est de ne pas te quitter que nous n'ayons les memes sentiments. Qui m'inspirera des discours embrases pour que tu fondes comme la cire a mon souffle, o femme, et que les doigts de mes desirs puissent te modeler a leur gre? Quelle vertu te livrera a moi, o la plus chere des ames, afin que l'esprit qui m'anime, te creant une seconde fois, t'imprime une beaute nouvelle et que tu t'ecries en pleurant de joie: "C'est seulement d'aujourd'hui que je suis nee!" Qui fera jaillir de mon coeur une fontaine de Siloe, dans laquelle tu retrouves, en te baignant, ta purete premiere? Qui me changera en un Jourdain, dont les ondes, repandues sur toi, te donneront la vie eternelle?

Thais n'etait plus irritee.

--Cet homme, pensait-elle, parle de vie eternelle et tout ce qu'il dit semble ecrit sur un talisman. Nul doute que ce ne soit un mage et qu'il n'ait des secrets contre la vieillesse et la mort.

Et elle resolut de s'offrir a lui. C'est pourquoi, feignant de le craindre, elle s'eloigna de quelques pas et, gagnant le fond de la grotte, elle s'assit au bord du lit, ramena avec art sa tunique sur sa poitrine, puis, immobile, muette, les paupieres baissees, elle attendit. Ses longs cils faisaient une ombre douce sur ses joues. Toute son attitude exprimait la pudeur; ses pieds nus se balancaient mollement et elle ressemblait a une enfant qui songe, assise au bord d'une riviere.

Mais Paphnuce la regardait et ne bougeait pas. Ses genoux tremblants ne le portaient plus, sa langue s'etait subitement dessechee dans sa bouche; un tumulte effrayant s'elevait dans sa tete. Tout a coup son

regard se voila et il ne vit plus devant lui qu'un nuage epais. Il pensa que la main de Jesus s'etait posee sur ses yeux pour lui cacher cette femme. Rassure par un tel secours, raffermi, fortifie, il dit avec une gravite digne d'un ancien du desert:

--Si tu te livres a moi, crois-tu donc etre cachee a Dieu?

Elle secoua la tete.

--Dieu! Qui le force a toujours avoir l'oeil sur la grotte des Nymphes? Qu'il se retire si nous l'offensons! Mais pourquoi l'offenserions-nous? Puisqu'il nous a crees, il ne peut etre ni fache ni surpris de nous voir tels qu'il nous a faits et agissant selon la nature qu'il nous a donnee. On parle beaucoup trop pour lui et on lui prete bien souvent des idees qu'il n'a jamais eues. Toi-meme, etranger, connais-tu bien son veritable caractere? Qui es-tu pour me parler en son nom?

A cette question, le moine, entr'ouvrant sa robe d'emprunt, montra son cilice et dit:

--Je suis Paphnuce, abbe d'Antinoe, et je viens du saint desert. La main qui retira Abraham de Chaldee et Loth de Sodome m'a separe du siecle. Je n'existais deja plus pour les hommes. Mais ton image m'est apparue dans ma Jerusalem des sables et j'ai connu que tu etais pleine de corruption et qu'en toi etait la mort. Et me voici devant toi, femme, comme devant un sepulcre et je te crie: "Thais, leve-toi."

Aux noms de Paphnuce, de moine et d'abbe elle avait pali d'epouvante. Et la voila qui, les cheveux epars, les mains jointes, pleurant et gemissant, se traine aux pieds du saint:

--Ne me fais pas de mal! Pourquoi es-tu venu? que me veux-tu? Ne me fais pas de mal! Je sais que les saints du desert detestent les femmes qui, comme moi, sont faites pour plaire. J'ai peur que tu ne me haisses et que tu ne veuilles me nuire. Va! je ne doute pas de ta puissance. Mais sache, Paphnuce, qu'il ne faut ni me mepriser ni me hair. Je n'ai jamais, comme tant d'hommes que je frequente, raille ta pauvreté volontaire. A ton tour, ne me fais pas un crime de ma richesse. Je suis belle et habile aux jeux. Je n'ai pas plus choisi ma condition que ma nature. J'etais faite pour ce que je fais. Je suis nee pour charmer les hommes. Et, toi-meme, tout a l'heure, tu disais que tu m'aimais. N'use pas de ta science contre moi. Ne prononce pas des paroles magiques qui detruiraient ma beaute ou me changeraient en une statue de sel. Ne me fais pas peur! je ne suis deja que trop effrayee. Ne me fais pas mourir! je crains tant la mort.

Il lui fit signe de se relever et dit:

--Enfant, rassure-toi. Je ne te jetterai pas l'opprobre et le mepris. Je viens a toi de la part de Celui qui, s'etant assis au bord du puits, but a l'urne que lui tendait la Samaritaine et qui, lorsqu'il soupait au logis de Simon, recut les parfums de Marie. Je ne suis pas

sans peche pour te jeter la premiere pierre. J'ai souvent mal employe les graces abondantes que Dieu a repandues sur moi. Ce n'est pas la Colere, c'est la Pitie qui m'a pris par la main pour me conduire ici. J'ai pu sans mentir t'aborder avec des paroles d'amour, car c'est le zele du coeur qui m'amene a toi. Je brule du feu de la charite et, si tes yeux, accoutumes aux spectacles grossiers de la chair, pouvaient voir les choses sous leur aspect mystique, je t'apparaistras comme un rameau detache de ce buisson ardent que le Seigneur montra sur la montagne a l'antique Moise, pour lui faire comprendre le veritable amour, celui qui nous embrase sans nous consumer et qui, loin de laisser apres lui des charbons et de vaines cendres, embaume et parfume pour l'eternite tout ce qu'il penetre.

--Moine, je te crois et je ne crains plus de de toi ni embuche ni malefice. J'ai souvent entendu parler des solitaires de la Thebaide. Ce que l'on m'a conte de la vie d'Antoine et de Paul est merveilleux. Ton nom ne m'etait pas inconnu et l'on m'a dit que, jeune encore, tu egalais en vertu les plus vieux anachorettes. Des que je t'ai vu, sans savoir qui tu etais, j'ai senti que tu n'etais pas un homme ordinaire. Dis-moi, pourras-tu pour moi ce que n'ont pu ni les pretres d'Isis, ni ceux d'Hermes, ni ceux de la Junon Celeste, ni les devins de Chaldee, ni les mages babyloniens? Moine, si tu m'aimes, peux-tu m'empecher de mourir?

--Femme, celui-la vivra qui veut vivre. Fuis les delices abominables ou tu meurs a jamais. Arrache aux demons, qui le bruleraient horriblement, ce corps que Dieu petrit de sa salive et anima de son souffle. Consume de fatigue, viens te rafraichir aux sources benies de la solitude; viens boire a ces fontaines cachees dans le desert, qui jaillissent jusqu'au ciel. Ame anxieuse, viens posseder enfin ce que tu desirais! Coeur avide de joie, viens gouter les joies veritables: la pauvreté, le renoncement, l'oubli de soi-meme, l'abandon de tout l'etre dans le sein de Dieu. Ennemie du Christ et demain sa bien-aimée, viens a lui. Viens! toi qui cherchais, et tu diras: "J'ai trouve l'amour!"

Cependant Thais semblait contempler des choses lointaines:

--Moine, demanda-t-elle, si je renonce a mes plaisirs et si je fais penitence, est-il vrai que je renaitrai au ciel avec mon corps intact et dans toute sa beaute?

--Thais, je t'apporte la vie eternelle. Crois-moi, car ce que j'annonce est la verite.

--Et qui me garantit que c'est la verite?

--David et les prophetes, l'Ecriture et les merveilles dont tu vas etre temoin.

--Moine, je voudrais te croire. Car je t'avoue que je n'ai pas trouve le bonheur en ce monde. Mon sort fut plus beau que celui d'une reine et cependant la vie m'a apporte bien des tristesses et bien des

amertumes, et voici que je suis lasse infiniment. Toutes les femmes envient ma destinee, et il m'arrive parfois d'envier le sort de la vieille edentee qui, du temps que j'etais petite, vendait des gateaux de miel sous une porte de la ville. C'est une idee qui m'est venue bien des fois, que seuls les pauvres sont bons, sont heureux, sont benis, et qu'il y a une grande douceur a vivre humble et petit Moine, tu as remue les ondes de mon ame et fait monter a la surface ce qui dormait au fond. Qui croire, hélas! Et que devenir, et qu'est-ce que la vie?

Tandis qu'elle parlait de la sorte, Paphnuce etait transfigure; une joie celeste inondait son visage:

--Ecoute, dit-il, je ne suis pas entre seul dans ta demeure. Un Autre m'accompagnait, un Autre qui se tient ici debout a mon cote. Celui-la, tu ne peux le voir, parce que tes yeux sont encore indignes de le contempler; mais bientot tu le verras dans sa splendeur charmante et tu diras: "Il est seul aimable!" Tout a l'heure, s'il n'avait pose sa douce main sur mes yeux, o Thais! je serais peut-etre tombe avec toi dans le peche, car je ne suis par moi-meme que faiblesse et que trouble. Mais il nous a sauves tous deux; il est aussi bon qu'il est puissant et son nom est Sauveur. Il a ete promis au monde par David et la Sibylle, adore dans son berceau par les bergers et les mages, crucifie par les Pharisiens, enseveli par les saintes femmes, revele au monde par les apotres, atteste par les martyrs. Et le voici qui, ayant appris que tu crains la mort, o femme! vient dans ta maison pour t'empêcher de mourir! N'est-ce pas, o mon Jesus! que tu m'apparais en ce moment, comme tu apparus aux hommes de Galilee en ces jours merveilleux ou les etoiles, descendues avec toi du ciel, etaient si pres de la terre, que les saints Innocents pouvaient les saisir dans leurs mains, quand ils jouaient aux bras de leurs meres, sur les terrasses de Bethleem? N'est-ce pas, mon Jesus, que nous sommes en ta compagnie et que tu me montres la realite de ton corps precieux? N'est-ce pas que c'est la ton visage et que cette larme qui coule sur ta joue est une larme veritable? Oui, l'ange de la justice eternelle la recueillera, et ce sera la rancon de l'ame de Thais. N'est-ce pas que te voila, mon Jesus? Mon Jesus, tes levres adorables s'entr'ouvrent. Tu peux parler: parle, je t'ecoute. Et toi, Thais, heureuse Thais! entends ce que le Sauveur vient lui-meme te dire: c'est lui qui parle et non moi. Il dit: "Je t'ai cherchee longtemps, o ma brebis egaree! Je te trouve enfin! Ne me fuis plus. Laisse-toi prendre par mes mains, pauvre petite, et je te porterai sur mes epaules jusqu'a la bergerie celeste. Viens, ma Thais, viens, mon elue, viens pleurer avec moi!"

Et Paphnuce tomba a genoux les yeux pleins d'extase. Alors Thais vit sur la face du saint le reflet de Jesus vivant.

--O jours envoles de mon enfance! dit-elle en sanglotant. O mon doux pere Ahmes! bon saint Theodore, que ne suis-je morte dans ton manteau blanc tandis que tu m'emportais aux premieres lueurs du matin, toute fraiche encore des eaux du bapteme!

Paphnuce s'elanca vers elle en s'ecriant:

--Tu es baptisee!... O Sagesse divine! o Providence! o Dieu bon! Je connais maintenant la puissance qui m'attirait vers toi. Je sais ce qui te rendait si chere et si belle a mes yeux. C'est la vertu des eaux baptismales qui m'a fait quitter l'ombre de Dieu ou je vivais pour t'aller chercher dans l'air empoisonne du siecle. Une goutte, une goutte sans doute des eaux qui laverent ton corps a jailli sur mon front. Viens, o ma soeur, et recois de ton frere le baiser de paix.

Et le moine effleura de ses levres le front de la courtisane.

Puis il se tut, laissant parler Dieu, et l'on n'entendait plus, dans la grotte des Nymphes, que les sanglots de Thais meles au chant des eaux vives.

Elle pleurait sans essuyer ses larmes quand deux esclaves noires vinrent chargees d'etoffes, de parfums et de guirlandes.

--Ce n'etait guere a propos de pleurer, dit-elle en essayant de sourire. Les larmes rougissent les yeux et gatent le teint, on doit souper cette nuit chez des amis, et je veux etre belle, car il y aura la des femmes pour epier la fatigue de mon visage. Ces esclaves viennent m'habiller. Retire-toi, mon pere, et laisse-les faire. Elles sont adroites et experimentees; aussi les ai-je payees tres cher. Vois celle-ci, qui a de gros anneaux d'or et qui montre des dents si blanches. Je l'ai enlevee a la femme du proconsul.

Paphnuce eut d'abord la pensee de s'opposer de toutes ses forces a ce que Thais allat a ce souper. Mais, resolu d'agir prudemment, il lui demanda quelles personnes elle y rencontrerait.

Elle repondit qu'elle y verrait l'hote du festin, le vieux Cotta, prefet de la flotte. Nicias et plusieurs autres philosophes avides de disputes, le poete Callicrate, le grand pretre de Serapis, des jeunes hommes riches occupes surtout a dresser des chevaux, enfin des femmes dont on ne saurait rien dire et qui n'avaient que l'avantage de la jeunesse. Alors, par une inspiration surnaturelle:

--Va parmi eux, Thais, dit le moine. Va!

Mais je ne te quitte pas. J'irai avec toi a ce festin et je me tiendrai sans rien dire a ton cote.

Elle eclata de rire. Et tandis que les deux esclaves noires s'empressaient autour d'elle, elle s'ecria:

--Que diront-ils quand ils verront que j'ai pour amant un moine de la Thebaide?

LE BANQUET

Lorsque, suivie de Paphnuce, Thais entra dans la salle du banquet, les

convives etaient deja, pour la plupart, accoudees sur les lits, devant la table en fer a cheval, couverte d'une vaisselle etincelante. Au centre de cette table s'elevait une vasque d'argent que surmontaient quatre satires inclinant des outres d'ou coulait sur des poissons bouillis une saumure dans laquelle ils nageaient. A la venue de Thais les acclamations s'eleverent de toutes parts.

--Salut a la soeur des Charites!

--Salut a la Melpomene silencieuse, dont les regards savent tout exprimer!

--Salut a la bien-aimee des dieux et des hommes!

--A la tant desiree!

--A celle qui donne la souffrance et la guerison!

--A la perle de Racotis!

--A la rose d'Alexandrie!

Elle attendit impatiemment que ce torrent de louanges eut coule; et puis elle dit a Cotta, son hote:

--Lucius, je t'amene un moine du desert, Paphnuce, abbe d'Antioe; c'est un grand saint, dont les paroles brulent comme du feu.

Lucius Aurelius Cotta, prefet de la flotte, s'etant leve:

--Sois le bienvenu, Paphnuce, toi qui professes la foi chretienne. Moi-meme, j'ai quelque respect pour un culte desormais imperial. Le divin Constantin a place tes coreligionnaires au premier rang des amis de l'empire. La sagesse latine devait en effet admettre ton Christ dans notre Pantheon. C'est une maxime de nos peres qu'il y a en tout dieu quelque chose de divin. Mais laissons cela. Buvons et rejouissons-nous tandis qu'il en est temps encore.

Le vieux Cotta parlait ainsi avec serenite. Il venait d'etudier un nouveau modele de galere et d'achever le sixieme livre de son histoire des Carthaginois. Sur de n'avoir pas perdu sa journee, il etait content de lui et des dieux.

--Paphnuce, ajouta-t-il, tu vois ici plusieurs hommes dignes d'etre aimes: Hermodore, grand pretre de Serapis, les philosophes Dorion, Nicias et Zenothemis, le poete Callicrate, le jeune Chereas et le jeune Aristobule, tous deux fils d'un cher compagnon de ma jeunesse; et pres d'eux Philina avec Drose, qu'il faut louer grandement d'etre belles.

Nicias vint embrasser Paphnuce et lui dit a l'oreille:

--Je t'avais bien averti, mon frere, que Venus etait puissante. C'est

elle dont la douce violence t'a amene ici malgre toi. Ecoute, tu es un homme rempli de piete; mais, si tu ne reconnais pas qu'elle est la mere des dieux, ta ruine est certaine. Sache que le vieux mathematicien Melanthe a coutume de dire: "Je ne pourrais pas, sans l'aide de Venus, demontrer les proprietes d'un triangle."

Dorions qui depuis quelques instants considerait le nouveau venu, soudain frappa des mains et poussa des cris d'admiration.

--C'est lui, mes amis! Son regard, sa barbe, sa tunique: c'est lui-meme! Je l'ai rencontre au theatre pendant que notre Thais montrait ses bras ingenieux. Il s'agitait furieusement et je puis attester qu'il parlait avec violence. C'est un honnete homme: il va nous invectiver tous; son eloquence est terrible. Si Marcus est le Platon des chretiens, Paphnuce est leur Demosthene. Epicure, dans son petit jardin, n'entendit jamais rien de pareil.

Cependant Philina et Drose devoraient Thais des yeux. Elle portait dans ses cheveux blonds une couronne de violettes pales dont chaque fleur rappelait, en une teinte affaiblie, la couleur de ses prunelles, si bien que les fleurs semblaient des regards effaces et les yeux des fleurs etincelantes. C'etait le don de cette femme: sur elle tout vivait, tout etait ame et harmonie. Sa robe, couleur de mauve et lamee d'argent, trainait dans ses longs plis une grace presque triste, que n'egayaient ni bracelets ni colliers, et tout l'eclat de sa parure etait dans ses bras nus. Admirant malgre elles la robe et la coiffure de Thais, ses deux amies ne lui en parlerent point.

--Que tu es belle! lui dit Philina. Tu ne pouvais l'etre plus quand tu vins a Alexandrie. Pourtant ma mere qui se souvenait de t'avoir vue alors disait que peu de femmes etaient dignes de t'etre comparees.

--Qui est donc, demanda Drose, ce nouvel amoureux que tu nous amenes? Il a l'air etrange et sauvage. S'il y avait des pasteurs d'elephants, assurement ils seraient faits comme lui. Ou as-tu trouve, Thais, un si sauvage ami? Ne serait-ce pas parmi les troglodytes qui vivent sous la terre et qui sont tout barbouilles des fumees du Hades?

Mais Philina posant un doigt sur la bouche de Drose:

--Tais-toi, les mysteres de l'amour doivent rester secrets et il est defendu de les connaitre. Pour moi, certes, j'aimerais mieux etre baisee par la bouche de l'Etna fumant, que par les levres de cet homme. Mais notre douce Thais, qui est belle et adorable comme les deesses, doit, comme les deesses, exaucer toutes les prieres et non pas seulement a notre guise celles des hommes aimables.

--Prenez garde toutes deux! repondit Thais. C'est un mage et un enchanteur. Il entend les paroles prononcees a voix basse et meme les pensees. Il vous arrachera le coeur pendant votre sommeil; il le remplacera par une eponge, et le lendemain, en buvant de l'eau, vous mourrez etouffees!

Elle les regarda palir, leur tourna le dos et s'assit sur un lit a cote de Paphnuce. La voix de Cotta, imperieuse et bienveillante, domina tout a coup le murmure des propos intimes:

--Amis, que chacun prenne sa place! Esclaves, versez le vin mielle!

Puis, l'hote elevant sa coupe:

--Buvons d'abord au divin Constance et au Genie de l'empire. La patrie doit etre mise au-dessus de tout, et meme des dieux, car elle les contient tous.

Tous les convives porterent a leurs levres leurs coupes pleines. Seul, Paphnuce ne but point, parce que Constance persecutait la foi de Nicee et que la patrie du chretien n'est point de ce monde.

Dorion, ayant bu, murmura:

--Qu'est-ce que la patrie! Un fleuve qui coule. Les rives en sont changeantes et les ondes sans cesse renouvelees.

--Je sais, Dorion, repondit le prefet de la flotte, que tu fais peu de cas des vertus civiques et que tu estimes que le sage doit vivre etranger aux affaires. Je crois, au contraire, qu'un honnete homme ne doit rien tant desirer que de remplir de grandes charges dans l'Etat. C'est une belle chose que l'Etat!

Hermodore, grand pretre de Serapis, prit la parole:

--Dorion vient de demander: "Qu'est-ce que la patrie?" Je lui repondrai: Ce qui fait la patrie ce sont les autels des dieux et les tombeaux des ancetres. On est concitoyen par la communaute des souvenirs et des esperances.

Le jeune Aristobule interrompit Hermodore:

--Par Castor, j'ai vu aujourd'hui un beau cheval. C'est celui de Demophon. Il a la tete seche, peu de ganache et les bras gros. Il porte le col haut et fier, comme un coq.

Mais le jeune Chereas secoua la tete:

--Ce n'est pas un aussi bon cheval que tu dis, Aristobule. Il a l'ongle mince. Les paturons portent a terre et l'animal sera bientot estropie.

Ils continuaient leur dispute quand Drose poussa un cri perçant:

--Hai! j'ai failli avaler une arete plus longue et plus aceree qu'un stylet. Par bonheur, j'ai pu la tirer a temps de mon gosier. Les dieux m'aiment!

--Ne dis-tu pas, ma Drose, que les dieux t'aiment? demanda Nicias en

souriant. C'est donc qu'ils partagent l'infirmité des hommes. L'amour suppose chez celui qui l'éprouve le sentiment d'une intime misère. C'est par lui que se trahit la faiblesse des êtres. L'amour qu'ils ressentent pour Drose est une grande preuve de l'imperfection des dieux.

A ces mots, Drose se mit dans une grande colère:

--Nicias, ce que tu dis là est inepte et ne répond à rien. C'est, d'ailleurs, ton caractère de ne point comprendre ce qu'on dit et de répondre des paroles dépourvues de sens.

Nicias souriait encore:

--Parle, parle, ma Drose. Quoi que tu dises, il faut te rendre grâce chaque fois que tu ouvres la bouche. Tes dents sont si belles!

A ce moment, un grave vieillard, négligemment vêtu, la démarche lente et la tête haute, entra dans la salle et promena sur les convives un regard tranquille. Cotta lui fit signe de prendre place à son côté, sur son propre lit

--Eucrite, lui dit-il, sois le bienvenu! As-tu composé ce mois-ci un nouveau traité de philosophie? Ce serait, si je compte bien, le quatre-vingt-douzième sorti de ce roseau du Nil que tu conduis d'une main attique.

Eucrite répondit, en caressant sa barbe d'argent:

--Le rossignol est fait pour chanter et moi je suis fait pour louer les dieux immortels.

DORION

Saluons respectueusement en Eucrite le dernier des stoïciens. Grave et blanc, il s'élève au milieu de nous comme une image des ancêtres! Il est solitaire dans la foule des hommes et prononce des paroles qui ne sont point entendues.

EUCRITE

Tu te trompes, Dorion. La philosophie de la vertu n'est pas morte en ce monde. J'ai de nombreux disciples dans Alexandrie, dans Rome et dans Constantinople. Plusieurs parmi les esclaves et parmi les neveux des Césars savent encore régner sur eux-mêmes, vivre libres et goûter dans le détachement des choses une félicité sans limites. Plusieurs font revivre en eux Épictète et Marc Aurèle. Mais, s'il était vrai que la vertu fut jamais éteinte sur la terre, en quoi sa perte intéresserait-elle mon bonheur, puisqu'il ne dépendait pas de moi qu'elle durât ou périt? Les fous seuls, Dorion, placent leur félicité hors de leur pouvoir. Je ne désire rien que ne veuillent les dieux et

je desire tout ce qu'ils veulent. Par la, je me rends semblable a eux et je partage leur infaillible contentement. Si la vertu perit, je consens qu'elle perisse et ce consentement me remplit de joie comme le supreme effort de ma raison ou de mon courage. En toutes choses, ma sagesse copiera la sagesse divine, et la copie sera plus precieuse que le modele; elle aura coute plus de soins et de plus grands travaux.

NICIAS

J'entends. Tu t'associes a la Providence celeste. Mais si la vertu consiste seulement dans l'effort, Eucrite, et dans cette tension par laquelle les disciples de Zenon pretendent se rendre semblables aux dieux, la grenouille qui s'enfle pour devenir aussi grosse que le boeuf accomplit le chef-d'oeuvre du stoicisme.

EUCRITE

Nicias, tu railles et, comme a ton ordinaire, tu excelles a te moquer. Mais, si le boeuf dont tu parles est vraiment un dieu, comme Apis et comme ce boeuf souterrain dont je vois ici le grand pretre, et si la grenouille, sagement inspiree, parvient a l'egaler, ne sera-t-elle pas, en effet, plus vertueuse que le boeuf, et pourras-tu te defendre d'admirer une bestiole si genereuse?

Quatre serviteurs poserent sur la table un sanglier couvert encore de ses soies. Des marcassins, faits de pate cuite au four, entourant la bete comme s'ils voulaient teter, indiquaient que c'etait une laie.

Zenothemis, se tournant vers le moine: --Amis, un convive est venu de lui-meme se joindre a nous. L'illustre Paphnuce, qui mene dans la solitude une vie prodigieuse, est notre hote inattendu.

COTTA

Dis mieux, Zenothemis. La premiere place lui est due, puisqu'il est venu sans etre invite.

ZENOTHEMIS

Aussi devons-nous, cher Lucius, l'accueillir avec une particuliere amitie et rechercher ce qui peut lui etre le plus agreable. Or, il est certain qu'un tel homme est moins sensible au fumet des viandes qu'au parfum des belles pensees. Nous lui ferons plaisir, sans doute, en amenant l'entretien sur la doctrine qu'il professe et qui est celle de Jesus crucifie. Pour moi, je m'y preterai d'autant plus volontiers que cette doctrine m'interesse vivement par le nombre et la diversite des allegories qu'elle renferme. Si l'on devine l'esprit sous la lettre, elle est pleine de verites et j'estime que les livres des chretiens abondent en revelations divines. Mais je ne saurais, Paphnuce,

accorder un prix egal aux livres des Juifs. Ceux-la furent inspires, non, comme on l'a dit, par l'esprit de Dieu, mais par un mauvais genie, laveh, qui les dicta, etait un de ces esprits qui peuplent l'air inferieur et causent la plupart des maux dont nous souffrons; mais il les surpassait tous en ignorance et en ferocite. Au contraire, le serpent aux ailes d'or, qui deroulait autour de l'arbre de la science sa spirale d'azur, etait petri de lumiere et d'amour. Aussi, la lutte etait-elle inevitable entre ces deux puissances, celle-ci brillante et l'autre tenebreuse. Elle eclata dans les premiers jours du monde. Dieu venait a peine de rentrer dans son repos, Adam et Eve le premier homme et la premiere femme vivaient heureux et nus au jardin d'Eden, quand laveh forma, pour leur malheur, le dessein de les gouverner, eux et toutes les generations qu'Eve portait deja dans ses flancs magnifiques. Comme il ne possedait ni le compas ni la lyre et qu'il ignorait egalement la science qui commande et l'art qui persuade, il effrayait ces deux pauvres enfants par des apparitions difformes, des menaces capricieuses et des coups de tonnerre. Adam et Eve, sentant son ombre sur eux, se pressaient l'un contre l'autre et leur amour redoublait dans la peur. Le serpent eut pitie d'eux et resolut de les instruire, afin que, possedant la science, ils ne fussent plus abuses par des mensonges. L'entreprise exigeait une rare prudence et la faiblesse du premier couple humain la rendait presque desesperee. Le bienveillant demon la tenta pourtant. A l'insu de laveh, qui pretendait tout voir mais dont la vue en realite n'etait pas bien percante, il s'approcha des deux creatures, charma leurs regards par la splendeur de sa cuirasse et l'eclat de ses ailes. Puis il interessa leur esprit en formant devant eux, avec son corps, des figures exactes, telles que le cercle, l'ellipse et la spirale, dont les proprietes admirables ont ete reconnues depuis par les Grecs. Adam, mieux qu'Eve, meditait sur ces figures. Mais quand le serpent, s'etant mis a parler, enseigna les verites les plus hautes, celles qui ne se demontrent pas, il reconnut qu'Adam, petri de terre rouge, etait d'une nature trop epaisse pour percevoir ces subtiles connaissances et que Eve, au contraire, plus tendre et plus sensible, en etait aisement penetree. Aussi l'entretenait-il seule, en l'absence de son mari, afin de l'initier la premiere...

DORION

Souffre, Zenothemis, que je t'arrete ici. J'ai d'abord reconnu dans le mythe que tu nous exposes, un episode de la lutte de Pallas Athene contre les geants. laveh ressemble beaucoup a Typhon, et Pallas est representee par les Atheniens avec un serpent a son cote. Mais ce que tu viens de dire m'a fait douter tout a coup de l'intelligence ou de la bonne foi du serpent dont tu parles. S'il avait vraiment possede la sagesse, l'aurait-il confiee a une petite tete femelle, incapable de la contenir? Je croirai plutot qu'il etait, comme laveh, ignorant et menteur et qu'il choisit Eve parce qu'elle etait facile a seduire et qu'il supposait a Adam plus d'intelligence et de reflexion.

ZENOTHEMIS

Sache, Dorion, que c'est, non par la reflexion et l'intelligence, mais bien par le sentiment qu'on atteint les verites les plus hautes et les plus pures. Aussi, les femmes qui, d'ordinaire, sont moins reflechies, mais plus sensibles que les hommes, s'elevant-elles plus facilement a la connaissance des choses divines. En elles, est le don de prophetie et ce n'est pas sans raison qu'on represente quelquefois Apollon Citharede, et Jesus de Nazareth, vetus comme des femmes, d'une robe flottante. Le serpent initiateur fut donc sage, quoi que tu dises, Dorion, en preferant au grossier Adam, pour son oeuvre de lumiere, cette Eve plus blanche que le lait et que les etoiles. Elle l'ecouta docilement et se laissa conduire a l'arbre de la science dont les rameaux s'elevaient jusqu'au ciel et que l'esprit divin baignait comme une rosee. Cet arbre etait couvert de feuilles qui parlaient toutes les langues des hommes futurs et dont les voix unies formaient un concert parfait. Ses bruits abondants donnaient aux inities qui s'en nourrissaient la connaissance des metaux, des pierres, des plantes ainsi que des lois physiques et des lois morales; mais ils etaient de flamme, et ceux qui craignaient la souffrance et la mort n'osaient les porter a leurs levres. Or, ayant ecoute docilement les lecons du serpent, Eve s'eleva au-dessus des vaines terreurs et desira gouter aux fruits qui donnent la connaissance de Dieu. Mais pour qu'Adam, qu'elle aimait, ne lui devint pas inferieur, elle le prit par la main et le conduisit a l'arbre merveilleux. La, cueillant une pomme ardente, elle y mordit et la tendit ensuite a son compagnon. Par malheur, laveh, qui se promenait d'aventure dans le jardin, les surprit et, voyant qu'ils devenaient savants, il entra dans une effroyable fureur. C'est surtout dans la jalousie qu'il etait a craindre. Rassemblant ses forces, il produisit un tel tumulte dans l'air inferieur que ces deux etres debiles en furent consternes. Le fruit echappa des mains de l'homme, et la femme, s'attachant au cou du malheureux, lui dit: "Je veux ignorer et souffrir avec toi." laveh triomphant maintint Adam et Eve et toute leur semence dans la stupeur et dans l'epouvante. Son art, qui se reduisait a fabriquer de grossiers meteores, l'emporta sur la science du serpent, musicien et geometre. Il enseigna aux hommes l'injustice, l'ignorance et la cruaute et fit regner le mal sur la terre. Il poursuivit Cain et ses fils, parce qu'ils etaient industriels; il extermina les Philistins parce qu'ils composaient des poemes orphiques et des fables comme celles d'Esope. Il fut l'implacable ennemi de la science et de la beaute, et le genre humain expia pendant de longs siecles, dans le sang et les larmes, la defaite du serpent aile. Heureusement il se trouva parmi les Grecs des hommes subtils, tels que Pythagore et Platon, qui retrouverent, par la puissance du genie, les figures et les idees que l'ennemi de laveh avait tente vainement d'enseigner a la premiere femme. L'esprit du serpent etait en eux; c'est pourquoi le serpent, comme l'a dit Dorion, est honore par les Atheniens. Enfin, dans des jours plus recents, parurent, sous une forme humaine, trois esprits celestes, Jesus de Galilee, Basilide et Valentin, a qui il fut donne de cueillir les fruits les plus eclatants de cet arbre de la science dont les racines traversent la terre et qui porte sa cime au faite des cieux. C'est ce que j'avais a dire pour venger les chretiens a qui l'on impute trop souvent les erreurs des Juifs.

DORION

Si je t'ai bien entendu, Zenothemis, trois hommes admirables, Jesus, Basilide et Valentin, ont decouvert des secrets qui restaient caches a Pythagore, a Platon, a tous les philosophes de la Grece et meme au divin Epicure, qui pourtant affranchit l'homme de toutes les vaines terreurs. Tu nous obligeras en nous disant par quel moyen ces trois mortels acquirent des connaissances qui avaient echappe a la meditation des sages.

ZENOTHEMIS

Faut-il donc te repeter, Dorion, que la science et la meditation ne sont que les premiers degres de la connaissance et que l'extase seule conduit aux verites eternelles?

HERMODORE

Il est vrai, Zenothemis, l'ame se nourrit d'extase comme la cigale de rosee. Mais disons mieux encore: l'esprit seul est capable d'un entier ravissement. Car l'homme est triple, compose d'un corps materiel, d'une ame plus subtile mais egalement materielle, et d'un esprit incorruptible. Quand sortant de son corps comme d'un palais rendu subitement au silence et a la solitude, puis traversant au vol les jardins de son ame, l'esprit se repand en Dieu, il goute les delices d'une mort anticipee ou plutot de la vie future, car mourir, c'est vivre, et dans cet etat, qui participe de la purete divine, il possede a la fois la joie infinie et la science absolue. Il entre dans l'unite qui est tout. Il est parfait.

NICIAS

Cela est admirable. Mais, a vrai dire, Hermodore, je ne vois pas grande difference entre le tout et le rien. Les mots meme me semblent manquer pour faire cette distinction. L'infini ressemble parfaitement au neant: ils sont tous deux inconcevables. A mon avis, la perfection coute tres cher: on la paye de tout son etre, et pour l'obtenir il faut cesser d'exister. C'est la une disgrace a laquelle Dieu lui-meme n'a pas echappe depuis que les philosophes se sont mis en tete de le perfectionner. Apres cela, si nous ne savons pas ce que c'est que de ne pas etre, nous ignorons par la meme ce que c'est que d'etre. Nous ne savons rien. On dit qu'il est impossible aux hommes de s'entendre. Je croirais, en depit du bruit de nos disputes, qu'il leur est au contraire impossible de ne pas tomber finalement d'accord, ensevelis cote a cote sous l'amas des contradictions qu'ils ont entassees, comme Pelion sur Ossa.

COTTA

J'aime beaucoup la philosophie et je l'étudie à mes heures de loisir.
Mais je ne la comprends bien que dans les livres de Ciceron. Esclaves,
versez le vin mielle!

CALLICRATE

Voilà une chose singulière! Quand je suis à jeun, je songe au temps où
les poètes tragiques s'asseyaient aux banquets des bons tyrans et
l'eau m'en vient à la bouche. Mais dès que j'ai goûté le vin opime que
tu nous verses abondamment, généreux Lucius, je ne rêve que luttes
civiles et combats héroïques. Je rougis de vivre en des temps sans
gloire, j'invoque la liberté et je répands mon sang en imagination
avec les derniers Romains dans les champs de Philippes.

COTTA

Au déclin de la république, mes aïeux sont morts avec Brutus pour la
liberté. Mais on peut douter si ce qu'ils appelaient la liberté du
peuple romain n'était pas, en réalité, la faculté de le gouverner
eux-mêmes. Je ne nie pas que la liberté ne soit pour une nation le
premier des biens. Mais plus je vis et plus je me persuade qu'un
gouvernement fort peut seul l'assurer aux citoyens. J'ai exercé
pendant quarante ans les plus hautes charges de l'État et ma longue
expérience m'a enseigné que le peuple est opprimé quand le pouvoir est
faible. Aussi ceux qui, comme la plupart des rhéteurs, s'efforcent
d'affaiblir le gouvernement, commettent-ils un crime détestable. Si la
volonté d'un seul s'exerce parfois d'une façon funeste, le
consentement populaire rend toute résolution impossible. Avant que la
majesté de la paix romaine couvrit le monde, les peuples ne furent
heureux que sous d'intelligents despotes.

HERMODORE

Pour moi, Lucius, je pense qu'il n'y a point de bonne forme de
gouvernement et qu'on n'en saurait découvrir, puisque les Grecs
ingénieux, qui concurent tant de formes heureuses, ont cherché
celle-là sans pouvoir la trouver. À cet égard, tout espoir nous est
désormais interdit. On reconnaît à des signes certains que le monde
est près de s'abîmer dans l'ignorance et dans la barbarie. Il nous
était donné, Lucius, d'assister à l'agonie terrible de la
civilisation. De toutes les satisfactions que procuraient
l'intelligence, la science et la vertu, il ne nous reste plus que la
joie cruelle de nous regarder mourir.

COTTA

Il est certain que la faim du peuple et l'audace des barbares sont des

fleaux redoutables. Mais avec une bonne flotte, une bonne armee et de bonnes finances...

HERMODORE

Que sert de se flatter? L'empire expirant offre aux barbares une proie facile. Les cites qu'edifierent le genie hellenique et la patience latine seront bientot saccagees par des sauvages ivres. Il n'y aura plus sur la terre ni art ni philosophie. Les images des dieux seront renversees dans les temples et dans les ames. Ce sera la nuit de l'esprit et la mort du monde. Comment croire en effet que les Sarmates se livreront jamais aux travaux de l'intelligence, que les Germains cultiveront la musique et la philosophie, que les Quades et les Marcomans adoreront les dieux immortels? Non! Tout penche et s'abime. Cette vieille Egypte qui a ete le berceau du monde en sera l'hypogee; Serapis, dieu de la mort, recevra les supremes adorations des mortels et j'aurai ete le dernier pretre du dernier dieu.

A ce moment une figure etrange souleva la tapisserie, et les convives virent devant eux un petit homme bossu dont le crane chauve s'elevait en pointe. Il etait vetu, a la mode asiatique, d'une tunique d'azur et portait autour des jambes, comme les barbares, des braies rouges, semees d'etoiles d'or. En le voyant, Paphnuce reconnut Marcus l'Arien, et craignant de voir tomber la foudre, il porta ses mains au-dessus de sa tete et palit d'epouvante. Ce que n'avaient pu, dans ce banquet des demons, ni les blasphemes des paiens, ni les erreurs horribles des philosophes, le seule presence de l'heretique etonna son courage. Il voulut fuir, mais son regard ayant rencontre celui de Thais, il se sentit soudain rassure. Il avait lu dans l'ame de la predestinee et compris que celle qui allait devenir une sainte le protegeait deja. Il saisit un pan de la robe qu'elle laissait trainer sur le lit, et pria mentalement le Sauveur Jesus.

Un murmure flatteur avait accueilli la venue du personnage qu'on nommait le Platon des chretiens. Hermodore lui parla le premier:

--Tres illustre Marcus, nous nous rejoyissons tous de te voir parmi nous et l'on peut dire que tu viens a propos. Nous ne connaissons de la doctrine des chretiens que ce qui en est publiquement enseigne. Or, il est certain qu'un philosophe tel que toi ne peut penser ce que pense le vulgaire et nous sommes curieux de savoir ton opinion sur les principaux mysteres de la religion que tu professes. Notre cher Zenothemis qui, tu le sais, est avide de symboles, interrogeait tout a l'heure l'illustre Paphnuce sur les livres des Juifs. Mais Paphnuce ne lui a point fait de reponse et nous ne devons pas en etre surpris, puisque notre hote est voue au silence et que le Dieu a scelle sa langue dans le desert. Mais toi, Marcus, qui as porte la parole dans les synodes des chretiens et jusque dans les conseils du divin Constantin, tu pourras, si tu veux, satisfaire notre curiosite en nous revelant les verites philosophiques qui sont enveloppees dans les fables des chretiens. La premiere de ces verites n'est-elle pas l'existence de ce Dieu unique, auquel, pour ma part, je crois

fermement?

MARCUS

Oui, venerables freres, je crois en un seul Dieu, non engendre, seul
eternel, principe de toutes choses.

NICIAS

Nous savons, Marcus, que ton Dieu a cree le monde. Ce fut, certes, une
grande crise dans son existence. Il existait deja depuis une eternite
avant d'avoir pu s'y resoudre. Mais, pour etre juste, je reconnais que
sa situation etait des plus embarrassantes. Il lui fallait demeurer
inactif pour rester parfait et il devait agir s'il voulait se prouver
a lui-meme sa propre existence. Tu m'assures qu'il s'est decide a
agir. Je veux te croire, bien que ce soit de la part d'un Dieu parfait
une impardonnable imprudence. Mais, dis-nous, Marcus, comment il s'y
est pris pour creer le monde.

MARCUS

Ceux qui, sans etre chretiens, possedent, comme Hermodore et
Zenothemis, les principes de la connaissance, savent que Dieu n'a pas
cree le monde directement et sans intermediaire. Il a donne naissance
a un fils unique, par qui toutes choses ont ete faites.

HERMODEORE

Tu dis vrai, Marcus; et ce fils est indifferemment adore sous les noms
d'Hermes, de Mithra, d'Adonis, d'Apollon et de Jesus.

MARCUS

Je ne serais point chretien si je lui donnais d'autres noms que ceux
de Jesus, de Christ et de Sauveur. Il est le vrai fils de Dieu. Mais
il n'est pas eternel, puisqu'il a eu un commencement; quant a penser
qu'il existait avant d'etre engendre, c'est une absurdite qu'il faut
laisser aux mulets de Nicee et a l'ane retif qui gouverna trop
longtemps l'Eglise d'Alexandrie sous le nom maudit d'Athanase.

A ces mots, Paphnuce, bleme et le front baigne d'une sueur d'agonie,
fit le signe de la croix et persevera dans son silence sublime.

Marcus poursuivit:

--Il est clair que l'inepte symbole de Nicee attente a la majeste du
Dieu unique, en l'obligeant a partager ses indivisibles attributs avec
sa propre emanation, le mediateur par qui toutes choses furent faites.

Renonce a railler le Dieu vrai des chretiens, Nicias; sache, que, pas plus que les lis des champs, il ne travaille ni ne file. L'ouvrier, ce n'est pas lui, c'est son fils unique, c'est Jesus qui, ayant cree le monde, vint ensuite reparer son ouvrage. Car la creation ne pouvait etre parfaite et le mal s'y etait mele necessairement au bien.

NICIAS

Qu'est-ce que le bien et qu'est-ce que le mal?

Il y eut un moment de silence pendant lequel Hermodore, le bras etendu sur la nappe, montra un petit ane, en metal de Corinthe, qui portait deux paniers contenant, l'un des olives blanches, l'autre des olives noires.

--Voyez ces olives, dit-il. Notre regard est agreablement flatte par le contraste de leurs teintes, et nous sommes satisfaits que celles-ci soient claires et celles-la sombres. Mais si elles etaient douees de pensee et de connaissance, les blanches diraient: il est bien qu'une olive soit blanche, il est mal qu'elle soit noire, et le peuple des olives noires detesterait le peuple des olives blanches. Nous en jugeons mieux, car nous sommes autant au-dessus d'elles que les dieux sont au-dessus de nous. Pour l'homme qui ne voit qu'une partie des choses, le mal est un mal; pour Dieu, qui comprend tout, le mal est un bien. Sans doute la laideur est laide et non pas belle; mais si tout etait beau le tout ne serait pas beau. Il est donc bien qu'il y ait du mal, ainsi que l'a demontre le second Platon, plus grand que le premier.

EUCRITE

Parlons plus vertueusement. Le mal est un mal, non pour le monde dont il ne detruit pas l'indestructible harmonie, mais pour le mechant qui le fait et qui pouvait ne pas le faire.

COTTA

Par Jupiter! voila un bon raisonnement!

EUCRITE

Le monde est la tragedie d'un excellent poete. Dieu qui la composa, a designe chacun de nous pour y jouer un role. S'il veut que tu sois mendiant, prince ou boiteux, fais de ton mieux le personnage qui t'a ete assigne.

NICIAS

Assurement il sera bon que le boiteux de la tragedie boite comme Hephaistos; il sera bon que l'insense s'abandonne aux fureurs d'Ajax, que la femme incestueuse renouvelle les crimes de Phedre, que le traître trahisse, que le fourbe mente, que le meurtrier tue, et quand la piece sera jouee, tous les acteurs, rois, justes, tyrans sanguinaires, vierges pieuses, epouses impudiques, citoyens magnanimes et laches assassins recevront du poete une part egale de felicitations.

EUCRITE

Tu denatures ma pensee, Nicias, et changes une belle jeune fille en gorgone hideuse. Je te plains d'ignorer la nature des dieux, la justice et les lois eternelles.

ZENOTHEMIS

Pour moi, mes amis, je crois a la realite du bien et du mal. Mais je suis persuade qu'il n'est pas une seule action humaine, fut-ce le baiser de Judas, qui ne porte en elle un germe de redemption. Le mal concourt au salut final des hommes, et en cela, il procede du bien et participe des merites attaches au bien. C'est ce que les chretiens ont admirablement exprime par le mythe de cet homme au poil roux qui pour trahir son maitre lui donna le baiser de paix, et assura par un tel acte le salut des hommes. Aussi rien n'est-il, a mon sens, plus injuste et plus vain que la haine dont certains disciples de Paul le tapissier poursuivent le plus malheureux des apotres de Jesus, sans songer que le baiser de l'Isariote, annonce par Jesus lui-meme, etait necessaire selon leur propre doctrine a la redemption des hommes et que, si Judas n'avait pas recu la bourse de trente sicles, la sagesse divine etait dementie, la Providence decue, ses desseins renverses et le monde rendu au mal, a l'ignorance, a la mort.

MARCUS

La sagesse divine avait prevu que Judas, libre de ne pas donner le baiser du traître, le donne rait pourtant. C'est ainsi qu'elle a employe le crime de l'Isariote comme une pierre dans l'edifice merveilleux de la redemption.

ZENOTHEMIS

Je t'ai parle tout a l'heure, Marcus, comme si je croyais que la redemption des hommes avait ete accomplie par Jesus crucifie, parce que je sais que telle est la croyance des chretiens et que j'entrais dans leur pensee pour mieux saisir le defaut de ceux qui croient a la damnation eternelle de Judas. Mais en realite Jesus n'est a mes yeux que le precurseur de Basilide et de Valentin. Quant au mystere de la redemption, je vous dirai, chers amis, pour peu que vous soyez curieux

de l'entendre, comment il s'est véritablement accompli sur la terre.

Les convives firent un signe d'assentiment. Semblables aux vierges atheniennes avec les corbeilles sacrees de Ceres, douze jeunes filles, portant sur leur tete des paniers de grenades et de pommes, entrerent dans la salle d'un pas leger dont la cadence etait marquee par une flute invisible. Elles poserent les paniers sur la table, la flute se tut et Zenothemis parla de la sorte:

--Quand Eunoia, la pensee de Dieu, eut cree le monde, elle confia aux anges le gouvernement de la terre. Mais ceux-ci ne garderent point la serenite qui convient aux maitres. Voyant que les filles des hommes etaient belles, ils les surprirent, le soir, au bord des citernes, et ils s'unirent a elles. De ces hymens sortit une race violente qui couvrit la terre d'injustice et de cruautés, et la poussiere des chemins but le sang innocent. A cette vue Eunoia fut prise d'une tristesse infinie:

" --Voila donc ce que j'ai fait! soupira-t-elle, en se penchant vers le monde. Mes enfants sont plonges par ma faute dans la vie amere. Leur souffrance est mon crime et je veux l'expier. Dieu meme, qui ne pense que par serait impuissant a leur rendre la purete premiere. Ce qui est fait est fait, et la creation est a jamais manquee. Du moins, je n'abandonnerai pas mes creatures. Si je ne puis les rendre heureuses comme moi, je peux me rendre malheureuse comme elles. Puisque j'ai commis la faute de leur donner des corps qui les humilient, je prendrai moi-meme un corps semblable aux leurs et j'irai vivre parmi elles.

" Ayant ainsi parle, Eunoia descendit sur la terre et s'incarna dans le sein d'une tyndaride. Elle naquit petite et debile et recut le nom d'Helene. Soumise aux travaux de la vie, elle grandit bientot en grace et en beaute, et devint la plus desiree des femmes, comme elle l'avait resolu, afin d'etre eprouvee dans son corps mortel par les plus illustres souillures. Proie inerte des hommes lascifs et violents, elle se devoua au rapt et a l'adultere en expiation de tous les adulteres, de toutes les violences, de toutes les iniquites, et causa par sa beaute la ruine des peuples, pour que Dieu put pardonner les crimes de l'univers. Et jamais la pensee celeste, jamais Eunoia ne fut si adorable qu'aux jours ou, femme, elle se prostituait aux heros et aux bergers. Les poetes devinaient sa divinite, quand ils la peignaient si paisible, si superbe et si fatale, et lorsqu'ils lui faisaient cette invocation: "Ame sereine comme le calme des mers!"

" C'est ainsi qu'Eunoia fut entrainee par la pitie dans le mal et dans la souffrance. Elle mourut, et les Lacedemoniens montrent son tombeau, car elle devait connaitre la mort apres la volupte et gouter tous les fruits amers qu'elle avait semes. Mais, s'echappant de la chair decomposee d'Helene, elle s'incarna dans une autre forme de femme et s'offrit de nouveau a tous les outrages. Ainsi, passant de corps en corps, et traversant parmi nous les ages mauvais, elle prend sur elle les peches du monde. Son sacrifice ne sera point vain. Attachee a nous par les liens de la chair, aimant et pleurant avec nous, elle operera

sa redemption et la notre, et nous ravira, suspendus a sa blanche poitrine, dans la paix du ciel reconquis.

HERMODORE

Ce mythe ne m'etait point inconnu. Il me souvient qu'on a conte qu'en une de ses metamorphoses, cette divine Helene vivait aupres du magicien Simon, sous Tibere empereur. Je croyais toutefois que sa decheance etait involontaire et que les anges l'avaient entrainee dans leur chute.

ZENOTHEMIS

Hermodore, il est vrai que des hommes mal inities aux mysteres ont pense que la triste Eunoia n'avait pas consenti sa propre decheance. Mais, s'il en etait ainsi qu'ils pretendent, Eunoia ne serait pas la courtisane expiatrice, l'hostie couverte de toutes les macules, le pain imbibe du vin de nos hontes, l'offrande agreable, le sacrifice meritoire, l'holocauste dont la fumee monte vers Dieu. S'ils n'etaient point volontaires ses peches n'auraient point de vertu.

CALLICRATE

Mais veux-tu que je t'apprenne, Zenothemis, dans quel pays, sous quel nom, en quelle forme adorable vit aujourd'hui cette Helene toujours renaissante?

ZENOTHEMIS

Il faut etre tres sage pour decouvrir un tel secret. Et la sagesse, Callicrate, n'est pas donnee aux poetes, qui vivent dans le monde grossier des formes et s'amuseent, comme les enfants, avec des sons et de vaines images.

CALLICRATE

Crains d'offenser les dieux, impie Zenothemis; les poetes leur sont chers. Les premieres lois furent dictees en vers par les immortels eux-memes, et les oracles des dieux sont des poemes. Les hymnes ont pour les oreilles celestes d'agreables sons. Qui ne sait que les poetes sont des devins et que rien ne leur est cache? Etant poete moi-meme et ceint du laurier d'Apollon, je revelerai a tous la derniere incarnation d'Eunoia. L'eternelle Helene est pres de vous: elle nous regarde et nous la regardons. Voyez cette femme accoudee aux coussins de son lit, si belle et toute songeuse, et dont les yeux ont des larmes, les levres des baisers. C'est elle! Charmante comme aux jours de Priam et de l'Asie en fleur, Eunoia se nomme aujourd'hui Thais.

PHILINA

Que dis-tu, Callicrate? Notre chère Thais aurait connu Paris, Ménélas
et les Achéens aux belles cnemides qui combattaient devant Ilium!
Était-il grand, Thais, le cheval de Troie?

ARISTOBULE

Qui parle d'un cheval?

--J'ai bu comme un Thrace! s'écria Chéreas. Et il roula sous la table.
Callicrate, élevant sa coupe:

--Je bois aux Muses heliconiennes, qui m'ont promis une mémoire que
n'obscurcira jamais l'aile sombre de la nuit fatale!

Le vieux Cotta dormait et sa tête chauve se balançait lentement sur
ses larges épaules.

Depuis quelque temps, Dorion s'agitait dans son manteau philosophique.
Il s'approcha en chancelant du lit de Thais:

--Thais, je t'aime, bien qu'il soit indigne de moi d'aimer une femme.

THAIS

Pourquoi ne m'aimais-tu pas tout à l'heure?

DORION

Parce que j'étais à jeun.

THAIS

Mais moi, mon pauvre ami, qui n'ai bu que de l'eau, souffre que je ne
t'aime pas.

Dorion n'en voulut pas entendre davantage et se glissa auprès de Drosé
qui l'appela du regard pour l'enlever à son amie. Zénothémis prenant
la place quittée donna à Thais un baiser sur la bouche.

THAIS

Je te croyais plus vertueux.

ZENOTHEMIS

Je suis parfait, et les parfaits ne sont tenus à aucune loi.

THAIS

Mais ne crains-tu pas de souiller ton âme dans les bras d'une femme?

ZENOTHEMIS

Le corps peut céder au désir, sans que l'âme en soit occupée.

THAIS

Va-t'en! Je veux qu'on m'aime de corps et d'âme. Tous ces philosophes sont des boucs!

Les lampes s'éteignaient une à une. Un jour pâle, qui pénétrait par les fentes des tentures, frappait les visages livides et les yeux gonflés des convives. Aristobule, tombe les poings fermés à côté de Chereas, envoyait en songe ses palefreniers tourner la meule. Zenothemis pressait dans ses bras Philina défaite. Dorion versait sur la gorge nue de Drose des gouttes de vin qui roulaient comme des rubis de la blanche poitrine agitée par le rire et que le philosophe poursuivait avec ses lèvres pour les boire sur la chair glissante. Eucrite se leva; et posant le bras sur l'épaule de Nicias, il l'entraîna au fond de la salle.

--Ami, lui dit-il en souriant, si tu penses encore, à quoi penses-tu?

--Je pense que les amours des femmes sont semblables aux jardins d'Adonis.

--Que veux-tu dire?

--Ne sais-tu pas, Eucrite, que les femmes font chaque année de petits jardins sur leur terrasse, en plantant pour l'amant de Venus des rameaux dans des vases d'argile? Ces rameaux verdoient peu de temps et se fanent.

--Ami, n'ayons donc souci ni de ces amours ni de ces jardins. C'est folie de s'attacher à ce qui passe.

--Si la beauté n'est qu'une ombre le désir n'est qu'un éclair. Quelle folie y a-t-il à désirer la beauté? N'est-il pas raisonnable, au contraire, que ce qui passe aille à ce qui ne dure pas et que l'éclair devore l'ombre glissante?

--Nicias, tu me sembles un enfant qui joue aux osselets. Crois-moi: sois libre. C'est par là qu'on est homme.

--Comment peut-on être libre, Eucrite, quand on a un corps?

--Tu le verras tout à l'heure, mon fils. Tout à l'heure tu diras:
Eucrite était libre.

Le vieillard parlait adossé à une colonne de porphyre, le front éclairé par les premiers rayons de l'aube. Hermodore et Marcus, s'étant approchés, se tenaient devant lui à côté de Nicias, et tous quatre, indifférents aux rires et aux cris des buveurs, s'entretenaient des choses divines. Eucrite s'exprimait avec tant de sagesse que Marcus lui dit:

--Tu es digne de connaître le vrai Dieu.

Eucrite répondit:

--Le vrai Dieu est dans le cœur du sage.

Puis ils parlèrent de la mort.

--Je veux, dit Eucrite, qu'elle me trouve occupé à me corriger moi-même et attentif à tous mes devoirs. Devant elle, je leverai au ciel mes mains pures et je dirai aux dieux:

"Vos images, dieux, que vous avez posées dans le temple de mon âme, je ne les ai point souillées; j'y ai suspendu mes pensées ainsi que des guirlandes, des bandelettes et des couronnes. J'ai vécu en conformité avec votre providence. J'ai assez vécu."

En parlant ainsi, il levait les bras au ciel et son visage resplendissait de lumière.

Il resta pensif un instant. Puis il reprit avec une allégresse profonde:

--Détaîne-toi de la vie, Eucrite, comme l'olive mure qui tombe, en rendant grâce à l'arbre qui l'a portée et en bénissant la terre sa nourrice!

A ces mots, tirant d'un pli de sa robe un poignard nu, il le plongea dans sa poitrine.

Quand ceux qui l'écoutaient saisirent ensemble son bras, la pointe du fer avait pénétré dans le cœur du sage; Eucrite était entre dans le repos. Hermodore et Nicias portèrent le corps pâle et sanglant sur un des lits du festin, au milieu des cris aigus des femmes, des grognements des convives dérangés dans leur assoupissement et des souffles de volupté étouffés dans l'ombre des tapis. Le vieux Cotta, réveillé de son léger sommeil de soldat, était déjà auprès du cadavre, examinant la plaie et criant:

--Qu'on appelle mon médecin Aristée!

Nicias secoua la tete:

--Eucrite n'est plus, dit-il. Il a voulu mourir comme d'autres veulent aimer. Il a, comme nous tous, obei a l'ineffable desir. Et le voila maintenant semblable aux dieux qui ne desirent rien.

Cotta se frappait le front:

--Mourir? vouloir mourir quand on peut encore servir l'Etat, quelle aberration!

Cependant Paphnuce et Thais etaient restes immobiles, muets, cote a cote, l'ame debordant de degout, d'horreur et d'esperance.

Tout a coup le moine saisit par la main la comedienne; enjamba avec elle les ivrognes abattus pres des etres accouples et, les pieds dans le vin et le sang repandus, il l'entraina dehors.

Le jour se levait rose sur la ville. Les longues colonnades s'etendaient des deux cotes de la voie solitaire, dominees au loin par le faite etincelant du tombeau d'Alexandre. Sur les dalles de la chaussee, trainaient ca et la des couronnes effeuillees et des torches eteintes. On sentait dans l'air les souffles frais de la mer. Paphnuce arracha avec degout sa robe somptueuse et en foula les lambeaux sous ses pieds.

--Tu les a entendus, ma Thais! s'ecria-t-il Ils ont crache toutes les folies et toutes les abominations. Ils ont traine le divin Createur de toutes choses aux gemonies des demons de l'enfer, nie impudemment le bien et le mal, blaspheme Jesus et vante Judas. Et le plus infame de tous, le chacal des tenebres, la bete puante, l'arien plein de corruption et de mort, a ouvert la bouche comme un sepulcre. Ma Thais, tu les as vues ramper vers toi, ces limaces immondes et te souiller de leur sueur gluante; tu les as vues, ces brutes endormies sous les talons des esclaves; tu les as vues, ces betes accouplees sur les tapis souilles de leurs vomissements; tu l'as vu, ce vieillard insense, repandre un sang plus vil que le vin repandu dans la debauchee, et se jeter au sortir de l'orgie a la face du Christ inattendu! Louanges a Dieu! Tu as regarde l'erreur et tu as connu qu'elle etait hideuse. Thais, Thais, Thais, rappelle-toi les folies de ces philosophes, et dis si tu veux delirer avec eux. Rappelle-toi les regards, les gestes, les rires de leurs dignes compagnes, ces deux guenons lascives et malicieuses, et dis si tu veux rester semblable a elles!

Thais, le coeur souleve des degouts de cette nuit, et ressentant l'indifference et la brutalite des hommes, la mechancete des femmes, le poids des heures, soupirait:

--Je suis fatiguee a mourir, o mon pere! Ou trouver le repos? Je me sens le front brulant, la tete vide et les bras si las que je n'aurais pas la force de saisir le bonheur, si l'on venait le tendre a portee

de ma main...

Paphnuce la regardait avec bonte:

--Courage, o ma soeur: l'heure du repos se leve pour toi, blanche et pure comme ces vapeurs que tu vois monter des jardins et des eaux.

Ils approchaient de la maison de Thais et voyaient deja, au-dessus du mur, les tetes des platanes et des terebinthes, qui entouraient la grotte des Nymphes, frissonner dans la rosee au souffle du matin. Une place publique etait devant eux, deserte, entouree de steles et de statues votives, et portant a ses extremités des bancs de marbre en hemicycle, et que soutenaient des chimeres. Thais se laissa tomber sur un de ces bancs. Puis, elevant vers le moine un regard anxieux, elle demanda:

--Que faut-il faire?

--Il faut, repondit le moine, suivre Celui qui est venu te chercher. Il te detache du siecle comme le vendangeur cueille la grappe qui pourrirait sur l'arbre et la porte au pressoir pour la changer en vin parfume. Ecoute: il est, a douze heures d'Alexandrie, vers l'Occident, non loin de la mer, un monastere de femmes dont la regle, chef-d'oeuvre de sagesse, meriterait d'etre mise en vers lyriques et chantee aux sons du theorbe et des tambourins. On peut dire justement que les femmes qui y sont soumises, posant les pieds a terre, ont le front dans le ciel. Elles menent en ce monde la vie des anges. Elle veulent etre pauvres afin que Jesus les aime, modestes afin qu'il les regarde, chastes afin qu'il les epouse. Il les visite chaque jour en habit de jardinier, les pieds nus, ses belles mains ouvertes, et tel enfin qu'il se montra a Marie sur la voie du Tombeau. Or, je te conduirai aujourd'hui meme dans ce monastere, ma Thais, et bientot unie a ces saintes filles, tu partageras leurs celestes entretiens. Elles t'attendent comme une soeur. Au seuil du couvent, leur mere, la pieuse Albine, te donnera le baiser de paix et dira: "Ma fille, sois la bienvenue!"

La courtisane poussa un cri d'admiration:

--Albine! une fille des Cesars! La petite niece de l'empereur Carus!

--Elle-meme! Albine qui, nee dans la pourpre, revetit la bure et, fille des maitres du monde, s'eleva au rang de servante de Jesus-Christ. Elle sera ta mere.

Thais se leva et dit:

--Mene-moi donc a la maison d'Albine.

Et Paphnuce, achevant sa victoire:

--Certes je t'y conduirai et la, je t'enfermerai dans une cellule ou tu pleureras tes peches. Car il ne convient pas que tu te meles aux

filles d'Albine avant d'être lavée de toutes tes souillures. Je scellerai ta porte, et, bienheureuse prisonnière, tu attendras dans les larmes que Jésus lui-même vienne, en signe de pardon, rompre le sceau que j'aurai mis. N'en doute pas, il viendra, Thais; et quel tressaillement agitera la chair de ton âme quand tu sentiras des doigts de lumière se poser sur tes yeux pour en essuyer les pleurs!

Thais dit pour la seconde fois:

--Mène-moi, mon père, à la maison d'Albine.

Le cœur inondé de joie, Paphnuce promena ses regards autour de lui et goûta presque sans crainte le plaisir de contempler les choses créées; ses yeux buvaient délicieusement la lumière de Dieu, et des souffles inconnus passaient sur son front. Tout à coup, reconnaissant, à l'un des angles de la place publique, la petite porte par laquelle on entrait dans la maison de Thais, et songeant que les beaux arbres dont il admirait les cimes ombrageaient les jardins de la courtisane, il vit en pensée les impuretés qui y avaient souillé l'air, aujourd'hui si léger et si pur, et son âme en fut soudain si désolée qu'une rosée amère jaillit de ses yeux.

--Thais, dit-il, nous allons fuir sans tourner la tête. Mais nous ne laisserons pas derrière nous les instruments, les témoins, les complices de tes crimes passés, ces tentures épaisses, ces lits, ces tapis, ces urnes de parfums, ces lampes qui crieraient ton infamie? Veux-tu qu'animes par des démons, emportés par l'esprit maudit qui est en eux, ces meubles criminels courent après toi jusque dans le désert? Il n'est que trop vrai qu'on voit des tables de scandale, des sièges infâmes servir d'organes aux diables, agir, parler, frapper le sol et traverser les airs. Perisse tout ce qui vit ta honte! Hate-toi, Thais! et, tandis que la ville est encore endormie, ordonne à tes esclaves de dresser au milieu de cette place un bucher sur lequel nous brûlerons tout ce que ta demeure contient de richesses abominables.

Thais y consentit.

--Fais ce que tu veux, mon père, dit-elle. Je sais que les objets inanimés servent parfois de séjour aux esprits. La nuit, certains meubles parlent, soit en frappant des coups à intervalles réguliers, soit en jetant des petites lueurs semblables à des signaux. Mais cela n'est rien encore. N'as-tu pas remarqué, mon père, en entrant dans la grotte des Nymphes, à droite, une statue de femme nue et prête à se baigner? Un jour, j'ai vu de mes yeux cette statue tourner la tête comme une personne vivante et reprendre aussitôt son attitude ordinaire. J'en ai été glacée d'épouvante. Nicias, à qui j'ai conté ce prodige, s'est moqué de moi; pourtant il y a quelque magie en cette statue, car elle inspira de violents desirs à un certain Dalmate que ma beauté laissait insensible. Il est certain que j'ai vécu parmi des choses enchantées et que j'étais exposée aux plus grands périls, car on a vu des hommes étouffés par l'embrassement d'une statue d'airain. Pourtant, il est regrettable de détruire des ouvrages précieux faits avec une rare industrie, et si l'on brûle mes tapis et mes tentures,

ce sera une grande perte. Il y en a dont la beauté des couleurs est vraiment admirable et qui ont coûté très cher à ceux qui me les ont données. Je possède également des coupes, des statues et des tableaux dont le prix est grand. Je ne crois pas qu'il faille les faire périr. Mais toi qui sais ce qui est nécessaire, fais ce que tu veux, mon père.

En parlant ainsi, elle suivit le moine jusqu'à la petite porte où tant de guirlandes et de couronnes avaient été suspendues et, l'ayant fait ouvrir, elle dit au portier d'appeler tous les esclaves de la maison. Quatre Indiens, gouverneurs des cuisines, parurent les premiers. Ils avaient tous quatre la peau jaune et tous quatre étaient borgnes. C'avait été pour Thais un grand travail et un grand amusement de réunir ces quatre esclaves de même race et atteints de la même infirmité. Quand ils servaient à table, ils excitaient la curiosité des convives, et Thais les forçait à conter leur histoire. Ils attendirent en silence. Leurs aides les suivaient. Puis vinrent les valets d'écurie, les veneurs, les porteurs de litière et les courriers aux jarrets de bronze, deux jardiniers velus comme des Priapes, six nègres d'un aspect féroce, trois esclaves grecs, l'un grammairien, l'autre poète et le troisième chanteur. Ils s'étaient tous rangés en ordre sur la place publique, quand accoururent les négresses curieuses, inquiètes, roulant de gros yeux ronds, la bouche fendue jusqu'aux anneaux de leurs oreilles. Enfin, rajustant leurs voiles et traînant languissamment leurs pieds, qu'entraînaient de minces chaînettes d'or, parurent, l'air maussade, six belles esclaves blanches. Quand ils furent tous réunis, Thais leur dit en montrant Paphnuce:

--Faites ce que cet homme va vous ordonner, car l'esprit de Dieu est en lui et, si vous lui désobéissiez, vous tomberiez morts.

Elle croyait en effet, pour l'avoir entendu dire, que les saints du désert avaient le pouvoir de plonger dans la terre entrouverte et fumante les impies qu'ils frappaient de leur bâton.

Paphnuce renvoya les femmes et avec elles les esclaves grecs qui leur ressemblaient et dit aux autres:

--Apportez du bois au milieu de la place, faites un grand feu et jetez-y péle-mêle tout ce que contient la maison et la grotte.

Surpris, ils demeuraient immobiles et consultaient leur maîtresse du regard. Et comme elle restait inerte et silencieuse, ils se pressaient les uns contre les autres, en tas, coude à coude, doutant si ce n'était pas une plaisanterie.

--Obezissez, dit le moine.

Plusieurs étaient chrétiens. Comprenant l'ordre qui leur était donné, ils allèrent chercher dans la maison du bois et des torches. Les autres les imitèrent sans déplaisir, car, étant pauvres, ils détestaient les richesses et avaient, d'instinct, le goût de la

destruction. Comme déjà ils élevaient le bucher, Paphnuce dit à Thais:

--J'ai songé un instant à appeler le trésorier de quelque église d'Alexandrie (si tant est qu'il en reste une seule digne encore du nom d'église et non souillée par les bêtes ariennes), et à lui donner tes biens, femme, pour les distribuer aux veuves et changer ainsi le gain du crime en trésor de justice. Mais cette pensée ne venait pas de Dieu, et je l'ai repoussée, et certes, ce serait trop grièvement offenser les bien-aimées de Jésus-Christ que de leur offrir les dépouilles de la luxure. Thais, tout ce que tu as touché doit être dévoré par le feu jusqu'à l'âme. Grâce au ciel, ces tuniques, ces voiles, qui virent des baisers plus innombrables que les rides de la mer, ne sentiront plus que les lèvres et les langues des flammes. Esclaves, hâtez-vous! Encore du bois! Encore des flambeaux et des torches! Et toi, femme, rentre dans ta maison, dépouille tes infames parures et va demander à la plus humble de tes esclaves, comme une faveur insigne, la tunique qu'elle revêt pour nettoyer les planchers.

Thais obéit. Tandis que les Indiens agenouillés soufflaient sur les tisons, les nègres jetaient dans le bucher des coffres d'ivoire ou d'ébène ou de cèdre qui, s'entr'ouvrant, laissaient couler des couronnes, des guirlandes et des colliers. La fumée montait en colonne sombre comme dans les holocaustes agréables de l'ancienne loi. Puis le feu qui couvait, éclatant tout à coup, fit entendre un ronflement de bête monstrueuse, et des flammes presque invisibles commencèrent à dévorer leurs précieux aliments. Alors les serviteurs s'enhardirent à l'ouvrage; ils traînaient allègrement les riches tapis, les voiles brodées d'argent, les tentures fleuries. Ils bondissaient sous le poids des tables, des fauteuils, des coussins épais, des lits aux chevilles d'or. Trois robustes Éthiopiens accoururent tenant embrassées ces statues colorées des Nymphes dont l'une avait été aimée comme une mortelle; et l'on eut dit des grands singes ravisseurs de femmes. Et quand, tombant des bras de ces monstres, les belles formes nues se brisèrent sur les dalles, on entendit un gémissement.

À ce moment, Thais parut, ses cheveux dénoués coulant à longs flots, nu-pieds et vêtue d'une tunique informe et grossière qui, pour avoir seulement touché son corps, s'impregnait d'une volupté divine. Derrière elle, s'en venait un jardinier portant noyé, dans sa barbe flottante, un Éros d'ivoire.

Elle fit signe à l'homme de s'arrêter et s'approchant de Paphnuce, elle lui montra le petit dieu:

--Mon père, demanda-t-elle, faut-il aussi le jeter dans les flammes? Il est d'un travail antique et merveilleux et il vaut cent fois son poids d'or. Sa perte serait irréparable, car il n'y aura plus jamais au monde un artiste capable de faire un si bel Éros. Considère aussi, mon père, que ce petit enfant est l'Amour et qu'il ne faut pas le traiter cruellement. Crois-moi: l'amour est une vertu et, si j'ai péché, ce n'est pas par lui, mon père, c'est contre lui. Jamais je ne regretterai ce qu'il m'a fait faire et je pleure seulement ce que j'ai fait malgré sa défense. Il ne permet pas aux femmes de se donner à

ceux qui ne viennent point en son nom. C'est pour cela qu'on doit l'honorer. Vois, Paphnuce, comme ce petit Eros est joli! Comme il se cache avec grace dans la barbe de ce jardinier! Un jour, Nicias, qui m'aimait alors, me l'apporta en me disant: "Il te parlera de moi." Mais l'espiegel me parla d'un jeune homme que j'avais connu a Antioche et ne me parla pas de Nicias. Assez de richesses ont peri sur ce bucher, mon pere! Conserve cet Eros et place-le dans quelque monastere. Ceux qui le verront tourneront leur coeur vers Dieu, car l'Amour sait naturellement s'elever aux celestes pensees.

Le jardinier, croyant deja le petit Eros sauve, lui souriait comme a un enfant, quand Paphnuce, arrachant le dieu des bras qui le tenaient, le lanca dans les flammes en s'ecriant:

--Il suffit que Nicias l'ait touche pour qu'il repande tous les poisons.

Puis, saisissant lui-meme a pleines mains les robes etincelantes, les manteaux de pourpre, les sandales d'or, les peignes, les strigiles, les miroirs, les lampes, les theorbes et les lyres, il les jetait dans ce brasier plus somptueux que le bucher de Sardanapale, pendant que, ivres de la joie de detruire, les esclaves dansaient en poussant des hurlements sous une pluie de cendres et d'etincelles.

Un a un, les voisins, reveilles par le bruit, ouvraient leurs fenetres et cherchaient, en se frottant les yeux, d'ou venait tant de fumees. Puis ils descendaient a demi vetus sur la place et s'approchaient du bucher:

--Qu'est cela? pensaient-ils.

Il y avait parmi eux des marchands auxquels Thais avait coutume d'acheter des parfums ou des etoffes, et ceux-la, tout inquiets, allongeant leur tete jaune et seche, cherchaient a comprendre. Des jeunes debauches qui, revenant de souper, passaient par la, precedes de leurs esclaves, s'arretaient, le front couronne de fleurs, la tunique flottante, et poussaient de grands cris. Cette foule de curieux, sans cesse accrue, sut bientot que Thais, sous l'inspiration de l'abbe d'Antioche, brulait ses richesses avant de se retirer dans un monastere.

Les marchands songeaient:

--Thais quitte cette ville; nous ne lui vendrons plus rien; c'est une chose affreuse a penser. Que deviendrons-nous sans elle? Ce moine lui a fait perdre la raison. Il nous ruine. Pourquoi le laisse-t-on faire? A quoi servent les lois? Il n'y a donc plus de magistrats a Alexandrie? Cette Thais n'a souci ni de nous ni de nos femmes ni de nos pauvres enfants. Sa conduite est un scandale public. Il faut la contraindre a rester malgre elle dans cette ville.

Les jeunes gens songeaient de leur cote:

--Si Thais renonce aux jeux et a l'amour, c'en est fait de nos plus chers amusements. Elle etait la gloire delicieuse, le doux honneur du theatre. Elle faisait la joie de ceux memes qui ne la possedaient pas. Les femmes qu'on aimait, on les aimait en elle; il ne se donnait pas de baisers dont elle fut tout a fait absente, car elle etait la volupte des voluptes, et la seule pensee qu'elle respirait parmi nous nous excitait au plaisir.

Ainsi pensaient les jeunes hommes, et l'un d'eux, nomme Cerons, qui l'avait tenue dans ses bras, criait au rapt et blasphemait le dieu Christ. Dans tous les groupes, la conduite de Thais etait severement jugee:

--C'est une fuite honteuse!

--Un lache abandon!

--Elle nous retire le pain de la bouche.

--Elle emporte la dot de nos filles.

--Il faudra bien au moins qu'elle paie les couronnes que je lui ai vendues.

--Et les soixante robes qu'elle m'a commandees.

--Elle doit a tout le monde.

--Qui representera apres elle Iphigenie, Electre et Polyxene? Le beau Polybe lui-meme n'y reussira pas comme elle.

--Il sera triste de vivre quand sa porte sera close.

--Elle etait la claire etoile, la douce lune du ciel alexandrin.

Les mendiants les plus celebres de la ville, aveugles, culs-de-jatte et paralytiques, etaient maintenant rassembles sur la place; et, se trainant dans l'ombre des riches, ils gemissaient:

--Comment vivrons-nous quand Thais ne sera plus la pour nous nourrir? Les miettes de sa table rassasiaient tous les jours deux cents malheureux, et ses amants, qui la quittaient satisfaits, nous jetaient en passant des poignees de pieces d'argent.

Des voleurs, repandus dans la foule, poussaient des clameurs assourdissantes et bouscullaient leurs voisins afin d'augmenter le desordre et d'en profiter pour dérober quelque objet precieux.

Seul, le vieux Taddee qui vendait la laine de Millet et le lin de Tarente, et a qui Thais devait une grosse somme d'argent, restait calme et silencieux au milieu du tumulte. L'oreille tendue et le regard oblique, il caressait sa barbe de bouc, et semblait pensif. Enfin, s'etant approche du jeune Cerons, il le tira par la manche et

lui dit tout bas:

--Toi, le préféré de Thais, beau seigneur, montre-toi et ne souffre pas qu'un moine te l'enlève.

--Par Pollux et sa sœur, il ne le fera pas! s'écria Cerons. Je vais parler à Thais et sans me flatter, je pense qu'elle m'écouterait un peu mieux que ce Lapithe barbouille de suie. Place! Place, canaille!

Et, frappant du poing les hommes, renversant les vieilles femmes, foulant aux pieds les petits enfants, il parvint jusqu'à Thais et la tirant à part:

--Belle fille, lui dit-il, regarde-moi, souviens-toi, et dis si vraiment tu renonces à l'amour.

Mais Paphnuce se jetant entre Thais et Cerons:

--Impie, s'écria-t-il, crains de mourir si tu touches à celle-ci: elle est sacrée, elle est la part de Dieu.

--Va-t'en, cynocéphale! répliqua le jeune homme furieux; laisse-moi parler à mon amie, sinon je trainerai par la barbe ta carcasse obscène jusque dans ce feu où je te grillerai comme une andouille.

Et il étendit la main sur Thais. Mais repoussé par le moine avec une raideur inattendue, il chancela et alla tomber à quatre pas en arrière, au pied du bucher dans les tisons écroulés.

Cependant le vieux Tadée allait de l'un à l'autre, tirant l'oreille aux esclaves et baisant la main aux maîtres, excitant chacun contre Paphnuce, et déjà il avait formé une petite troupe qui marchait résolument sur le moine ravisseur. Cerons se releva, le visage noir, les cheveux brûlés, suffoqué de fumée et de rage. Il blasphéma les dieux et se jeta parmi les assaillants, derrière lesquels les mendiants rampaient en agitant leurs béquilles. Paphnuce fut bientôt enfermé dans un cercle de poings tendus, de bâtons levés et de cris de mort.

--Au gibet! le moine, au gibet!

--Non, jetez-le dans le feu. Grillez-le tout vif!

Ayant saisi sa belle proie, Paphnuce la serrait sur son cœur.

--Impies, criait-il d'une voix tonnante, n'essayez pas d'arracher la colombe à l'aigle du Seigneur. Mais plutôt imitez cette femme et, comme elle, changez votre fange en or. Renoncez, sur son exemple, aux faux biens que vous croyez posséder et qui vous possèdent. Hâtez-vous: les jours sont proches et la patience divine commence à se lasser. Repentez-vous, confessez votre honte, pleurez et priez. Marchez sur les pas de Thais. Detestez vos crimes qui sont aussi grands que les siens. Qui de vous, pauvres ou riches, marchands, soldats, esclaves,

illustres citoyens, oserait se dire, devant Dieu, meilleur qu'une prostituée? Vous n'êtes tous que de vivantes immondices et c'est par un miracle de la bonte celeste que vous ne vous repandez pas soudain en ruisseaux de boue.

Tandis qu'il parlait, des flammes jaillissaient de ses prunelles; il semblait que des charbons ardents sortissent de ses levres, et ceux qui l'entouraient l'ecoutaient malgre eux.

Mais le vieux Taddee ne restait point oisif. Il ramassait des pierres et des ecailles d'huitres, qu'il cachait dans un pan de sa tunique et, n'osant les jeter lui-meme, il les glissait dans la main des mendiants. Bientot les cailloux volerent et une coquille, adroitement lancee, fendit le front de Paphnuce. Le sang, qui coulait sur cette sombre face de martyr, degouttait, pour un nouveau bapteme, sur la tete de la penitente, et Thais, oppressee par l'etreinte du moine, sa chair delicate froissee contre le rude cilice, sentait courir en elle les frissons de l'horreur et de la volupte.

A ce moment, un homme elegamment vetu, le front couronne d'ache, s'ouvrant un chemin au milieu des furieux, s'ecria:

--Arretez! arretez! Ce moine est mon frere!

C'etait Nicias qui, venant de fermer les yeux au philosophe Eucrite, et qui, passant sur cette place pour regagner sa maison, avait vu sans trop de surprise (car il ne s'etonnait de rien) le bucher fumant, Thais vetue de bure et Paphnuce lapide.

Il repetait:

--Arretez, vous dis-je; epargnez mon vieux condisciple; respectez la chere tete de Paphnuce.

Mais, habitue aux subtils entretiens des sages, il n'avait point l'imperieuse energie qui soumet les esprits populaires. On ne l'ecouta point. Une grele de cailloux et d'ecailles tombait sur le moine qui, couvrant Thais de son corps, louait le Seigneur dont la bonte lui changeait les blessures en caresses. Desesperant de se faire entendre et trop assure de ne pouvoir sauver son ami, soit par la force, soit par la persuasion, Nicias se resignait deja a laisser faire aux dieux, en qui il avait peu de confiance, quand il lui vint en tete d'user d'un stratageme que son mepris des hommes lui avait tout a coup suggere. Il detacha de sa ceinture sa bourse qui se trouvait gonflee d'or et d'argent, etant celle d'un homme voluptueux et charitable; puis il courut a tous ceux qui jetaient des pierres et fit sonner les pieces a leurs oreilles. Ils n'y prirent point garde d'abord, tant leur fureur etait vive; mais peu a peu leurs regards se tournerent vers l'or qui tintait et bientot leurs bras amollis ne menacerent plus leur victime. Voyant qu'il avait attire leurs yeux et leurs ames, Nicias ouvrit la bourse et se mit a jeter dans la foule quelques pieces d'or et d'argent. Les plus avides se baisserent pour les ramasser. Le philosophe, heureux de ce premier succes, lanca

adroitement ca et la les deniers et les drachmes. Au son des pieces de metal qui rebondissaient sur le pave, la troupe des persecuteurs se rua a terre. Mendiants, esclaves et marchands se vautraient a l'envi, tandis que, groupes autour de Cerons, les patriciens regardaient ce spectacle en eclatant de rire. Cerons lui-meme y perdit sa colere. Ses amis encourageaient les rivaux prosternes, choisissaient des champions et faisaient des paris, et, quand naissaient des disputes, ils excitaient ces miserables comme on fait des chiens qui se battent. Un cul-de-jatte ayant reussi a saisir un drachme, des acclamations s'elevèrent jusqu'aux nues. Les jeunes hommes se mirent eux-memes a jeter des pieces de monnaie, et l'on ne vit plus sur toute la place qu'une infinite de dos qui, sous une pluie d'airain, s'entre-choquaient comme les lames d'une mer demontee. Paphnuce etait oublie.

Nicias courut a lui, le couvrit de son manteau et l'entraina avec Thais dans des ruelles ou ils ne furent pas poursuivis. Ils coururent quelque temps en silence, puis, se jugeant hors d'atteinte, ils ralentirent le pas et Nicias dit d'un ton de raillerie un peu triste:

--C'est donc fait! Pluton ravit Proserpine, et Thais veut suivre loin de nous mon farouche ami.

--Il est vrai, Nicias, repondit Thais, je suis fatiguee de vivre avec des hommes comme toi, souriants, parfumes, bienveillants, egoistes. Je suis lasse de tout ce que je connais, et je vais chercher l'inconnu. J'ai eprouve que la joie n'etait pas la joie et voici que cet homme m'enseigne qu'en la douleur est la veritable joie. Je le crois, car il possede la verite.

--Et moi, ame amie, reprit Nicias, en souriant, je possede les verites. Il n'en a qu'une; je les ai toutes. Je suis plus riche que lui, et n'en suis, a vrai dire, ni plus fier ni plus heureux.

Et voyant que le moine lui jetait des regards flamboyants:

--Cher Paphnuce, ne crois pas que je te trouve extremement ridicule, ni meme tout a fait deraisnable. Et si je compare ma vie a la tienne, je ne saurais dire laquelle est preferable en soi. Je vais tout a l'heure prendre le bain que Crobyle et Myrtale m'auront prepare, je mangerai l'aile d'un faisan du Phase, puis je lirai, pour la centieme fois, quelque fable milesienne ou quelque traite de Metrodore. Toi, tu regagneras ta cellule ou, t'agenouillant comme un chameau docile, tu rumineras je ne sais quelles formules d'incantation depuis longtemps machees et remachees, et le soir, tu avaleras des raves sans huile. Eh bien! tres cher, en accomplissant ces actes, dissemblables quant aux apparences, nous obeirons tous deux au meme sentiment, seul mobile de toutes les actions humaines; nous rechercherons tous deux notre volupte et nous nous proposerons une fin commune: le bonheur, l'impossible bonheur! J'aurais donc mauvaise grace a te donner tort, chere tete, si je me donne raison.

" Et toi, ma Thais, va et rejouis-toi, sois plus heureuse encore, s'il est possible, dans l'abstinence et dans l'austerite que tu ne l'as ete

dans la richesse et dans le plaisir. A tout prendre, je te proclame digne d'envie. Car si dans toute notre existence, obeissant a notre nature, nous n'avons, Paphnuce et moi, poursuivi qu'une seule espece de satisfaction, tu auras gouté dans la vie, chere Thais, des voluptes contraires qu'il est rarement donne a la meme personne de connaitre. En verite, je voudrais etre pour une heure un saint de l'espece de notre cher Paphnuce. Mais cela ne m'est point permis. Adieu donc, Thais! Va ou te conduisent les puissances secretes de ta nature et de ta destinee. Va, et emporte au loin les voeux de Nicias. J'en sais l'inanite; mais puis-je te donner mieux que des regrets steriles et de vains souhaits pour prix des illusions delicieuses qui m'enveloppaient jadis dans tes bras et dont il me reste l'ombre? Adieu, ma bienfaitrice! adieu, bonte qui s'ignore, vertu mysterieuse, volupte des hommes! adieu, la plus adorable des images que la nature ait jamais jetees, pour une fin inconnue, sur la face de ce monde decevant.

Tandis qu'il parlait, une sombre colere couvait dans le coeur du moine; elle eclata en imprecations.

--Va-t'en, maudit! Je te meprise et te hais! Va-t'en, fils de l'enfer, mille fois plus mechant que ces pauvres egares qui, tout a l'heure, me jetaient des pierres avec des injures. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient et la grace de Dieu, que j'implore pour eux, peut un jour descendre dans leurs coeurs. Mais toi, detestable Nicias, tu n'es que venin perfide et poison acerbe. Le souffle de ta bouche exhale le desespero et la mort. Un seul de tes sourires contient plus de blasphemes qu'il n'en sort en tout un siecle des levres fumantes de Satan. Arriere, reprouve!

Nicias le regardait avec tendresse.

--Adieu, mon frere, lui dit-il, et puisses-tu conserver jusqu'a l'evanouissement final les tresors de ta foi, de ta haine et de ton amour! Adieu! Thais: en vain tu m'oublieras, puisque je garde ton souvenir.

Et, les quittant, il s'en alla pensif par les rues tortueuses qui avoisinent la grande necropole d'Alexandrie et qu'habitent les potiers funebres. Leurs boutiques etaient pleines de ces figurines d'argile, peintes de couleurs claires, qui representent des dieux et des deesses, des mimes, des femmes, de petits genies ailes, et qu'on a coutume d'ensevelir avec les morts. Il songea que peut-etre quelques-uns de ces legers simulacres, qu'il voyait la de ses yeux, seraient les compagnons de son sommeil eternel; et il lui sembla qu'un petit Eros, sa tunique retrousee, riait d'un rire moqueur. L'idee de ses funerailles, qu'il voyait par avance, lui etait penible. Pour remedier a sa tristesse, il essaya de la philosophie et construisit un raisonnement:

--Certes, se dit-il, le temps n'a point de realite. C'est une pure illusion de notre esprit. Or, comment, s'il n'existe pas, pourrait-il m'apporter ma mort?... Est-ce a dire que je vivrai eternellement? Non,

mais j'en conclus que ma mort est, et fut toujours autant qu'elle sera jamais. Je ne la sens pas encore, pourtant elle est, et je ne dois pas la craindre, car ce serait folie de redouter la venue de ce qui est arrive. Elle existe comme la dernière page d'un livre que je lis et que je n'ai pas fini.

Ce raisonnement l'occupa sans l'égayer tout le long de sa route; il avait l'âme noire quand, arrive au seuil de sa maison, il entendit les rires clairs de Crobyle et de Myrtale, qui jouaient à la paume en l'attendant.

Paphnuce et Thais sortirent de la ville par la porte de la Lune et suivirent le rivage de la mer.

--Femme, disait le moine, toute cette grande mer bleue ne pourrait laver tes souillures.

Il lui parlait avec colère et mépris:

--Plus immonde que les lices et les laies, tu as prostitué aux païens et aux infidèles un corps que l'Éternel avait formé pour s'en faire un tabernacle, et tes impuretés sont telles que, maintenant que tu sais la vérité, tu ne peux plus unir tes lèvres ou joindre les mains sans que le dégoût de toi-même ne te soulève le cœur.

Elle le suivait docilement, par d'après chemins, sous l'ardent soleil. La fatigue rompait ses genoux et la soif enflammait son haleine. Mais, loin d'éprouver cette fausse pitié qui amollit les cœurs profanes, Paphnuce se jouissait des souffrances expiatrices de cette chair qui avait péché. Dans le transport d'un saint zèle, il aurait voulu déchirer de verges ce corps qui gardait sa beauté comme un témoignage éclatant de son infamie. Ses méditations entretenaient sa pieuse fureur et, se rappelant que Thais avait reçu Nicias dans son lit, il en forma une idée si abominable que tout son sang reflua vers son cœur et que sa poitrine fut près de se rompre. Ses anathèmes, étouffés dans sa gorge, firent place à des grincements de dents. Il bondit, se dressa devant elle, pâle, terrible, plein de Dieu, la regarda jusqu'à l'âme, et lui cracha au visage.

Tranquille, elle s'essuya la face sans cesser de marcher. Maintenant il la suivait, attachant sur elle sa vue comme sur un abîme. Il allait, saintement irrité. Il méditait de venger le Christ afin que le Christ ne se vengeât pas, quand il vit une goutte de sang qui du pied de Thais coula sur le sable. Alors, il sentit la fraîcheur d'un souffle inconnu entrer dans son cœur ouvert, des sanglots lui monterent abondamment aux lèvres, il pleura, il courut se prosterner devant elle, il l'appela sa sœur, il baisa ces pieds qui saignaient. Il murmura cent fois:

--Ma sœur, ma sœur, ma mère, ô très sainte!

Il pria:

--Ange du ciel, recueillez précieusement cette goutte de sang et portez-la devant le trône du Seigneur. Et qu'une anémone miraculeuse fleurisse sur le sable arrosé par le sang de Thais, afin que tous ceux qui verront cette fleur recouvrent la pureté du cœur et des sens! O sainte, sainte, très sainte Thais!

Comme il priait et prophétisait ainsi, un jeune garçon vint à passer sur un âne. Paphnuce lui ordonna de descendre, fit asseoir Thais sur l'âne, prit la bride et suivit le chemin commencé. Vers le soir, ayant rencontré un canal ombragé de beaux arbres, il attacha l'âne au tronc d'un dattier et, s'asseyant sur une pierre moussue, il rompit avec Thais un pain qu'ils mangèrent assaisonné de sel et d'hysopé. Ils buvaient l'eau fraîche dans le creux de leur main et s'entretenaient de choses éternelles. Elle disait:

--Je n'ai jamais bu d'une eau si pure ni respiré un air si léger, et je sens que Dieu flotte dans les souffles qui passent.

Paphnuce répondait:

--Vois, c'est le soir, o ma sœur. Les ombres bleues de la nuit couvrent les collines. Mais bientôt tu verras briller dans l'aurore les tabernacles de vie; bientôt tu verras s'allumer les roses de l'éternel matin.

Ils marchèrent toute la nuit, et tandis que le croissant de la lune effleurait la cime argentée des flots, ils chantaient des psaumes et des cantiques. Quand le soleil se leva, le désert s'étendait devant eux comme une immense peau de lion sur la terre libyque. À la lisière du sable, des cellules blanches s'élevaient près des palmiers dans l'aurore.

--Mon père, demanda Thais, sont-ce là les tabernacles de vie?

--Tu l'as dit, ma fille et ma sœur. C'est la maison du salut ou je t'enfermerai de mes mains.

Bientôt ils découvrirent de toutes parts des femmes qui s'empressaient près des demeures ascétiques comme des abeilles autour des ruches. Il y en avait qui cuisaient le pain ou qui apprêtaient les légumes; plusieurs filaient la laine, et la lumière du ciel descendait sur elles ainsi qu'un sourire de Dieu. D'autres méditaient à l'ombre des tamaris; leurs mains blanches pendaient à leur côté, car, étant pleines d'amour, elles avaient choisi la part de Madeleine, et elles n'accomplissaient pas d'autres œuvres que la prière, la contemplation et l'extase. C'est pourquoi on les nommait les Maries et elles étaient vêtues de blanc. Et celles qui travaillaient de leurs mains étaient appelées les Marthes et portaient des robes bleues. Toutes étaient voilées, mais les plus jeunes laissaient glisser sur leur front des boucles de cheveux; et il faut croire que c'était malgré elles, car la règle ne le permettait pas. Une dame très vieille, grande, blanche, allait de cellule en cellule, appuyée sur un sceptre de bois dur. Paphnuce s'approcha d'elle avec respect, lui baisa le bord de son

voile, et dit:

--La paix du Seigneur soit avec toi, venerable Albine! J'apporte a la ruche dont tu es la reine une abeille que j'ai trouvee perdue sur un chemin sans fleurs. Je l'ai prise dans le creux de ma main et rechauffee de mon souffle. Je te la donne.

Et il lui designa du doigt la comedienne, qui s'agenouilla devant la fille des Cesars.

Albine arreta un moment sur Thais son regard perçant, lui ordonna de se relever, la baisa au front, puis, se tournant vers le moine:

--Nous la placerons, dit-elle, parmi les Maries.

Paphnuce lui conta alors par quelles voies Thais avait ete conduite a la maison du salut et il demanda qu'elle fut d'abord enfermee dans une cellule. L'abbesse y consentit, elle conduisit la penitente dans une cabane restee vide depuis la mort de la vierge Laeta qui l'avait sanctifiee. Il n'y avait dans l'etrote chambre qu'un lit, une table et une cruche, et Thais, quand elle posa le pied sur le seuil, fut penetree d'une joie infinie.

--Je veux moi-meme clore la porte, dit Paphnuce, et poser le sceau que Jesus viendra rompre de ses mains.

Il alla prendre au bord de la fontaine une poignee d'argile humide, y mit un de ses cheveux avec un peu de salive et l'appliqua sur une des fentes de l'huis. Puis, s'etant approche de la fenetre pres de laquelle Thais se tenait paisible et contente, il tomba a genoux, loua par trois fois le Seigneur et s'ecria:

--Qu'elle est aimable celle qui marche dans les sentiers de vie! Que ses pieds sont beaux et que son visage est resplendissant!

Il se leva, baissa sa cucule sur ses yeux et s'eloigna lentement.

Albine appela une de ses vierges.

--Ma fille, lui dit-elle, va porter a Thais ce qui lui est necessaire: du pain, de l'eau et une flute a trois trous.

III

L'EUPHORBE

Paphnuce etait de retour au saint desert. Il avait pris, vers Athribis, le bateau qui remontait le Nil pour porter des vivres au monastere de l'abbe Serapion. Quand il débarqua, ses disciples s'avancerent au-devant, de lui avec de grandes demonstrations de joie.

Les uns levaient les bras au ciel; les autres, prosternes a terre, baisaient les sandales de l'abbe. Car ils savaient deja ce que le saint avait accompli dans Alexandrie. C'est ainsi que les moines recevaient ordinairement, par des voies inconnues et rapides, les avis interessant la surete et la gloire de l'Eglise. Les nouvelles couraient dans le desert avec la rapidite du simoun.

Et tandis que Paphnuce s'enfoncait dans les sables, ses disciples le suivaient en louant le Seigneur. Flavien, qui etait l'ancien de ses freres, saisi tout a coup d'un pieux delire, se mit a chanter un cantique inspire:

--Jour beni! Voici que notre pere nous est rendu!

" Il nous revient, charge de nouveaux merites dont le prix nous sera compte!

" Car les vertus du pere sont la richesse des enfants et la saintete de l'abbe embaume toutes les cellules.

" Paphnuce, notre pere, vient de donner a Jesus-Christ une nouvelle epouse.

" Il a change par son art merveilleux une brebis noire en brebis blanche.

" Et voici qu'il nous revient charge de nouveaux merites.

" Semblable a l'abeille de l'Arsinoitide, qu'alourdit le nectar des fleurs.

" Comparable au belier de Nubie, qui peut a peine supporter le poids de sa laine abondante.

" Celebrons ce jour en assaisonnant nos mets avec de l'huile!

Parvenus au seuil de la cellule abbatiale, ils se mirent tous a genoux et dirent:

--Que notre pere nous benisse et qu'il nous donne a chacun une mesure d'huile pour feter son retour!

Seul, Paul le Simple, reste debout, demandait: "Quel est cet homme?" et ne reconnaissait point Paphnuce. Mais personne ne prenait garde a ce qu'il disait, parce qu'on le savait depourvu d'intelligence, bien que rempli de piete.

L'abbe d'Antinoe, renferme dans sa cellule, songea:

--J'ai donc enfin regagne l'asile de mon repos et de ma felicite. Je suis donc rentre dans la citadelle de mon contentement. D'ou vient que ce cher toit de roseaux ne m'accueille point en ami, et que les murs ne me disent pas: Sois le bienvenu! Rien, depuis mon depart, n'est

change dans cette demeure d'élection. Voici ma table et mon lit. Voici la tête de momie qui m'inspira tant de fois des pensées salutaires, et voici le livre où j'ai si souvent cherché les images de Dieu. Et pourtant je ne retrouve rien de ce que j'ai laissé. Les choses m'apparaissent tristement dépouillées de leurs grâces coutumières, et il me semble que je les vois aujourd'hui pour la première fois. En regardant cette table et cette couche, que j'ai jadis taillées de mes mains, cette tête noire et desséchée, ces rouleaux de papyrus remplis des dictées de Dieu, je crois voir les meubles d'un mort. Après les avoir tant connus, je ne les reconnais pas. Hélas! puisqu'en réalité rien n'est changé autour de moi, c'est moi qui ne suis plus celui que j'étais. Je suis un autre. Le mort, c'était moi! Qu'est-il devenu, mon Dieu? Qu'a-t-il emporté? Que m'a-t-il laissé? Et qui suis-je?

Et il s'inquiétait surtout de trouver malgré lui que sa cellule était petite, tandis qu'en la considérant par les yeux de la foi, on devait l'estimer immense, puisque l'infini de Dieu y commençait.

S'étant mis à prier, le front contre terre, il recouvra un peu de joie. Il y avait à peine une heure qu'il était en oraison, quand l'image de Thais passa devant ses yeux. Il en rendit grâce à Dieu:

--Jesus! c'est toi qui me l'envoies. Je reconnais la ton immense bonté: tu veux que je me plaise, m'assure et me rassérène à la vue de celle que je t'ai donnée. Tu présentes à mes yeux son sourire maintenant désarmé, sa grâce désormais innocente, sa beauté dont j'ai arraché l'aiguillon. Pour me flatter, mon Dieu, tu me la montres telle que je l'ai ornée et purifiée à ton intention, comme un ami rappelle en souriant à son ami le présent agréable qu'il en a reçu. C'est pourquoi je vois cette femme avec plaisir, assure que sa vision vient de toi, Tu veux bien ne pas oublier que je te l'ai donnée, mon Jesus. Garde-la puisqu'elle te plaît et ne souffre pas surtout que ses charmes brillent pour d'autres que pour toi.

Pendant toute la nuit il ne put dormir et il vit Thais plus distinctement qu'il ne l'avait vue dans la grotte des Nymphes. Il se rendit témoignage, disant:

--Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour la gloire de Dieu.

Pourtant, à sa grande surprise, il ne goûtait pas la paix du cœur. Il soupirait:

--Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu?

Et son âme demeurait inquiète. Il resta trente jours dans cet état de tristesse qui presage au solitaire de redoutables épreuves. L'image de Thais ne le quittait ni le jour ni la nuit. Il ne la chassait point parce qu'il pensait encore qu'elle venait de Dieu et que c'était l'image d'une sainte. Mais, un matin, elle le visita en rêve, les cheveux ceints de violettes, et si redoutable dans sa douceur, qu'il en cria d'épouvante et se réveilla couvert d'une sueur glacée. Les yeux encore cillés par le sommeil, il sentit un souffle humide et

chaud lui passer sur le visage: un petit chacal, les deux pattes posees au chevet du lit, lui soufflait au nez son haleine puante et riait du fond de sa gorge.

Paphnuce en eprouva un immense etonnement et il lui sembla qu'une tour s'abimait sous ses pieds. Et, en effet, il tombait du haut de sa confiance ecroulee. Il fut quelque temps incapable de penser; puis, ayant recouvre ses esprits, sa meditation ne fit qu'accroitre son inquietude.

--De deux choses l'une, se dit-il, ou bien cette vision, comme les precedentes, vient de Dieu; elle etait bonne et c'est ma perversite naturelle qui l'a gatee, comme le vin s'aigrit dans une tasse impure. J'ai, par mon indignite, change l'edification en scandale, ce dont le chacal diabolique a immediatement tire un grand avantage. Ou bien cette vision vient, non pas de Dieu, mais, au contraire, du diable, et elle etait empestee. Et dans ce cas, je doute a present si les precedentes avaient, comme je l'ai cru, une celeste origine. Je suis donc incapable d'une sorte de discernement, qui est necessaire a l'ascete. Dans les deux cas, Dieu me marque un eloignement dont je sens l'effet sans m'en expliquer la cause.

Il raisonnait de la sorte et demandait avec angoisse:

--Dieu juste, a quelles epreuves reserves-tu tes serviteurs, si les apparitions de tes saintes sont un danger pour eux? Fais-moi connaitre, par un signe intelligible, ce qui vient de toi et ce qui vient de l'Autre!

Et comme Dieu, dont les desseins sont impenetrables, ne jugea pas convenable d'eclairer son serviteur, Paphnuce, plonge dans le doute, resolut de ne plus songer a Thais. Mais sa resolution demeura sterile. L'absente etait sur lui. Elle le regardait tandis qu'il lisait, qu'il meditait, qu'il priait ou qu'il contemplait. Son approche ideale etait precedee par un bruit leger, tel que celui d'une etoffe qu'une femme froisse en marchant, et ces visions avaient une exactitude que n'offrent point les realites, lesquelles sont par elles-memes mouvantes et confuses, tandis que les fantomes, qui procedent de la solitude, en portent les profonds caracteres et presentent une fixite puissante. Elle venait a lui sous diverses apparences; tantot pensive, le front ceint de sa derniere couronne perissable, vetue comme au banquet d'Alexandrie, d'une robe couleur de mauve, semee de fleurs d'argent; tantot voluptueuse dans le nuage de ses voiles legers et baignee encore des ombres tieides de la grotte des Nymphes; tantot pieuse et rayonnant, sous la bure, d'une joie celeste; tantot tragique, les yeux nageant dans l'horreur de la mort et montrant sa poitrine nue, paree du sang de son coeur ouvert. Ce qui l'inquietait le plus dans ces visions, c'etait que les couronnes, les tuniques, les voiles, qu'il avait brules de ses propres mains pussent ainsi revenir; il lui devenait evident que ces choses avaient une ame imperissable et il s'ecriait:

--Voici que les ames innombrables des peches de Thais viennent a moi!

Quand il detournait la tête, il sentait Thais derrière lui et il n'en éprouvait que plus d'inquiétude. Ses misères étaient cruelles. Mais comme son âme et son corps restaient purs au milieu des tentations, il espérait en Dieu et lui faisait de tendres reproches.

--Mon Dieu, si je suis allé la chercher si loin parmi les gentils, c'était pour toi, non pour moi. Il ne serait pas juste que je patisse de ce que j'ai fait dans ton intérêt. Protège-moi, mon doux Jésus! mon Sauveur, sauve-moi! Ne permets pas que le fantôme accomplisse ce que n'a point accompli le corps. Quand j'ai triomphé de la chair, ne souffre pas que l'ombre me terrasse. Je connais que je suis exposé présentement à des dangers plus grands que ceux que je courus jamais. J'éprouve et je sais que le rêve a plus de puissance que la réalité. Et comment en pourrait-il être autrement, puisqu'il est lui-même une réalité supérieure? Il est l'âme des choses. Platon lui-même, bien qu'il ne fut qu'un idolâtre, a reconnu l'existence propre des idées. Dans ce banquet des démons où tu m'as accompagné, Seigneur, j'ai entendu des hommes, il est vrai, souillés de crimes, mais non point, certes, dénués d'intelligence, s'accorder à reconnaître que nous percevons dans la solitude, dans la méditation et dans l'extase des objets véritables; et ton Écriture, mon Dieu, atteste maintes fois la vertu des songes et la force des visions formées, soit par toi, Dieu splendide, soit par ton adversaire.

Un homme nouveau était en lui et maintenant il raisonnait avec Dieu, et Dieu ne se hâtait point de l'éclairer. Ses nuits n'étaient plus qu'un long rêve et ses jours ne se distinguaient point des nuits. Un matin, il se réveilla en poussant des soupirs tels qu'il en sort, à la clarté de la lune, des tombeaux qui recouvrent les victimes des crimes. Thais était venue, montrant ses pieds sanglants, et tandis qu'il pleurait, elle s'était glissée dans sa couche. Il ne lui restait plus de doutes: l'image de Thais était une image impure.

Le cœur soulevé de dégoût, il s'arracha de sa couche souillée et se cacha la face dans les mains, pour ne plus voir le jour. Les heures coulaient sans emporter sa honte. Tout se taisait dans la cellule. Pour la première fois depuis de longs jours, Paphnuce était seul. Le fantôme l'avait enfin quitté et son absence même était épouvantable. Rien, rien pour le distraire du souvenir du songe. Il pensait, plein d'horreur:

--Comment ne l'ai-je point repoussée? Comment ne me suis-je pas arraché de ses bras froids et de ses genoux brûlants?

Il n'osait plus prononcer le nom de Dieu près de cette couche abominable et il craignait que, sa cellule étant profanée, les démons n'y pénétrassent librement à toute heure. Ses craintes ne le trompaient point. Les sept petits chacals, retenus naguère sur le seuil, entrèrent à la file et s'allèrent blottir sous le lit. À l'heure de vêpres, il en vint un huitième dont l'odeur était infecte. Le lendemain, un neuvième se joignit aux autres et bientôt il y en eut trente, puis soixante, puis quatre-vingts. Ils se faisaient plus

petits a mesure qu'ils se multipliaient et, n'etant pas plus gros que des rats, ils couvraient l'aire, la couche et l'escabeau. Un d'eux, ayant saute sur la tablette de bois placee au chevet du lit, se tenait les quatre pattes reunies sur la tete de mort et regardait le moine avec des yeux ardents. Et il venait chaque jour de nouveaux chacals.

Pour expier l'abomination de son reve et fuir les pensees impures, Paphnuce resolut de quitter sa cellule, desormais immonde, et de se livrer au fond du desert a des austerites inouies, a des travaux singuliers, a des oeuvres tres neuves. Mais avant d'accomplir son dessein, il se rendit aupres du vieillard Palemon, afin de lui demander conseil.

Il le trouva qui, dans son jardin, arrosait ses laitues. C'etait au declin du jour. Le Nil etait bleu et coulait au pied des collines violettes. Le saint homme marchait doucement pour ne pas effrayer une colombe qui s'etait posee sur son epaule.

--Le Seigneur, dit-il, soit avec toi, frere Paphnuce! Admire sa bonte: il m'envoie les betes qu'il a creees pour que je m'entretienne avec elles de ses oeuvres et afin que je le glorifie dans les oiseaux du ciel. Vois cette colombe, remarque les nuances changeantes de son cou, et dis si ce n'est pas un bel ouvrage de Dieu. Mais n'as-tu pas, mon frere, a m'entretenir de quelque pieux sujet? S'il en est ainsi, je poserai la mon arrosoir et je t'ecouterai.

Paphnuce conta au vieillard son voyage, son retour, les visions de ses jours, les reves de ses nuits, sans omettre le songe criminel et la foule des chacals.

--Ne penses-tu pas, mon pere, ajouta-t-il, que je dois m'enfoncer dans le desert, afin d'y accomplir des travaux extraordinaires et d'etonner le diable par mes austerites?

--Je ne suis qu'un pauvre pecheur, repondit Palemon, et je connais mal les hommes, ayant passe toute ma vie dans ce jardin, avec des gazelles, de petits lievres et des pigeons. Mais il me semble, mon frere, que ton mal vient surtout de ce que tu as passe sans menagement des agitations du siecle au calme de la solitude. Ces brusques passages ne peuvent que nuire a la sante de l'ame. Il en est de toi, mon frere, comme d'un homme qui s'expose presque dans le meme temps a une grande chaleur et a un grand froid. La toux l'agite et la fièvre le tourmente. A ta place, frere Paphnuce, loin de me retirer tout de suite dans quelque desert affreux, je prendrais les distractions qui conviennent a un moine et a un saint abbe. Je visiterais les monasteres du voisinage. Il y en a d'admirables, a ce que l'on rapporte. Celui de l'abbe Serapion contient, m'a-t-on dit, mille quatre cent trente-deux cellules, et les moines y sont divises en autant de legions qu'il y a de lettres dans l'alphabet grec. On assure meme que certains rapports sont observes entre le caractere des moines et la figure des lettres qui les designent et que, par exemple, ceux qui sont places sous le Z ont le caractere tortueux, tandis que les legionnaires ranges sous l'I ont l'esprit parfaitement droit. Si

j'étais de toi, mon frere, j'irais m'en assurer de mes yeux, et je n'aurais point de repos que je n'aie contemple une chose si merveilleuse. Je ne manquerais pas d'étudier les constitutions des diverses communautés qui sont semées sur les bords du Nil, afin de pouvoir les comparer entre elles. Ce sont là des soins convenables à un religieux tel que toi. Tu n'es pas sans avoir oui dire que l'abbé Ephrem a rédigé des règles spirituelles d'une grande beauté. Avec sa permission, tu pourrais en prendre copie, toi qui es un scribe habile. Moi, je ne saurais; et mes mains, accoutumées à manier la bêche, n'auraient pas la souplesse qu'il faut pour conduire sur le papyrus le mince roseau de l'écrivain. Mais toi, mon frere, tu possèdes la connaissance des lettres et il faut en remercier Dieu, car on ne saurait trop admirer une belle écriture. Le travail de copiste et de lecteur offre de grandes ressources contre les mauvaises pensées. Frere Paphnuce, que ne mets-tu par écrit les enseignements de Paul et d'Antoine, nos peres? Peu à peu tu retrouveras dans ces pieux travaux la paix de l'ame et des sens; la solitude redeviendra aimable à ton coeur et bientôt tu seras en état de reprendre les travaux ascétiques que tu pratiquais autrefois et que ton voyage a interrompus. Mais il ne faut pas attendre un grand bien d'une pénitence excessive. Du temps qu'il était parmi nous, notre pere Antoine avait coutume de dire: "L'excès du jeûne produit la faiblesse et la faiblesse engendre l'inertie. Il est des moines qui ruinent leur corps par des abstinences indiscretement prolongées. On peut dire de ceux-ci qu'ils se plongent le poignard dans le sein et qu'ils se livrent inanimés au pouvoir du démon." Ainsi parlait le saint homme Antoine; je ne suis qu'un ignorant, mais avec la grace de Dieu, j'ai retenu les propos de notre pere.

Paphnuce rendit grâces à Palemon et promit de méditer ses conseils. Ayant franchi la barrière de roseaux qui fermait le petit jardin, il se retourna et vit le bon jardinier qui arrosait ses salades, tandis que la colombe se balançait sur son dos arrondi. À cette vue il fut pris de l'envie de pleurer.

En rentrant dans sa cellule, il y trouva un étrange fourmillement. On eût dit des grains de sable agités par un vent furieux, et il reconnut que c'était des myriades de petits chacals. Cette nuit-là, il vit en songe une haute colonne de pierre, surmontée d'une figure humaine et il entendit une voix qui disait:

--Monte sur cette colonne!

À son réveil, persuadé que ce songe lui était envoyé du ciel, il rassembla ses disciples et leur parla de la sorte:

--Mes fils bien-aimés, je vous quitte pour aller où Dieu m'envoie. Pendant mon absence, obéissez à Flavien comme à moi-même et prenez soin de notre frere Paul. Soyez bénis. Adieu.

Tandis qu'il s'éloignait, ils demeuraient prosternés à terre et, quand ils relevèrent la tête, ils virent sa grande forme noire à l'horizon des sables.

Il marcha jour et nuit, jusqu'à ce qu'il eut atteint les ruines de ce temple bâti jadis par les idolâtres et dans lequel il avait dormi parmi les scorpions et les sirènes lors de son voyage merveilleux. Les murs couverts de signes magiques étaient debout. Trente fûts gigantesques qui se terminaient en têtes humaines ou en fleurs de lotus soutenaient encore d'énormes poutres de pierre. Seule à l'extrémité du temple, une de ces colonnes avait secoué son faix antique et se dressait libre. Elle avait pour chapiteau la tête d'une femme aux yeux longs, aux joues rondes, qui souriait, portant au front des cornes de vache.

Paphnuce en la voyant reconnut la colonne qui lui avait été montrée dans son rêve et il l'estima haute de trente-deux coudées. S'étant rendu dans le village voisin, il fit faire une échelle de cette hauteur et, quand l'échelle fut appliquée à la colonne, il y monta, s'agenouilla sur le chapiteau et dit au Seigneur:

--Voici donc, mon Dieu, la demeure que tu m'as choisie. Puisse-je y rester en ta grâce jusqu'à l'heure de ma mort.

Il n'avait point pris de vivres, s'en remettant à la Providence divine et comptant que des paysans charitables lui donneraient de quoi subsister. Et en effet, le lendemain, vers l'heure de none, des femmes vinrent avec leurs enfants, portant des pains, des dattes et de l'eau fraîche, que les jeunes garçons monterent jusqu'au faite de la colonne.

Le chapiteau n'était pas assez large pour que le moine put s'y étendre tout de son long, en sorte qu'il dormait les jambes croisées et la tête contre la poitrine, et le sommeil était pour lui une fatigue plus cruelle que la veille. À l'aurore, les éperviers l'effleuraient de leurs ailes, et il se réveillait plein d'angoisse et d'épouvante.

Il se trouva que le charpentier, qui avait fait l'échelle, craignait Dieu. Ému à la pensée que le saint était exposé au soleil et à la pluie, et redoutant qu'il ne vint à choir pendant son sommeil, cet homme pieux établit sur la colonne un toit et une balustrade.

Cependant le renom d'une si merveilleuse existence se répandait de village en village et les laboureurs de la vallée venaient, le dimanche, avec leurs femmes et leurs enfants contempler le stylite. Les disciples de Paphnuce ayant appris avec admiration le lieu de sa retraite sublime, se rendirent auprès de lui et obtinrent la faveur de se bâtir des cabanes au pied de la colonne. Chaque matin, ils venaient se ranger en cercle autour du maître qui leur faisait entendre des paroles d'édification:

--Mes fils, leur disait-il, demeurez semblables à ces petits enfants que Jésus aimait. La est le salut. Le péché de la chair est la source et le principe de tous les péchés: ils sortent de lui comme d'un père. L'orgueil, l'avarice, la paresse, la colère et l'envie sont sa postérité bien-aimée. Voici ce que j'ai vu dans Alexandrie: j'ai vu

les riches emportées par le vice de luxure qui, semblable à un fleuve à la barbe limoneuse, les poussait dans le gouffre amer.

Les abbés Ephrem et Serapion, instruits d'une telle nouveauté, voulurent la voir de leurs yeux. Découvrant au loin sur le fleuve la voile en triangle qui les amenait vers lui, Paphnuce ne put se défendre de penser que Dieu l'avait érigé en exemple aux solitaires. À sa vue, les deux saints abbés ne dissimulèrent point leur surprise; s'étant consultés, ils tombèrent d'accord pour blâmer une pénitence si extraordinaire, et ils exhortèrent Paphnuce à descendre.

--Un tel genre de vie est contraire à l'usage, disaient-ils; il est singulier et hors de toute règle.

Mais Paphnuce leur répondit:

--Qu'est-ce donc que la vie monacale sinon une vie prodigieuse? Et les travaux du moine ne doivent-ils pas être singuliers comme lui-même? C'est par un signe de Dieu que je suis monté ici; c'est un signe de Dieu qui m'en fera descendre.

Tous les jours des religieux venaient par troupe se joindre aux disciples de Paphnuce et se battaient des abris autour de l'ermitage aérien. Plusieurs d'entre eux, pour imiter le saint, se hisserent sur les décombres du temple; mais blâmés de leurs frères et vaincus par la fatigue, ils renoncèrent bientôt à ces pratiques.

Les pèlerins affluaient. Il y en avait qui venaient de très loin et ceux-là avaient faim et soif. Une pauvre veuve eut l'idée de leur vendre de l'eau fraîche et des pastèques. Adossée à la colonne, derrière ses bouteilles de terre rouge, ses tasses et ses fruits, sous une toile à rayures bleues et blanches, elle criait: Qui veut boire? À l'exemple de cette veuve, un boulanger apporta des briques et construisit un four tout à côté, dans l'espoir de vendre des pains et des gâteaux aux étrangers. Comme la foule des visiteurs grossissait sans cesse et que les habitants des grandes villes de l'Égypte commençaient à venir, un homme avide de gain éleva un caravansérail pour loger les maîtres avec leurs serviteurs, leurs chameaux et leurs mulets. Il y eut bientôt devant la colonne un marché où les pêcheurs du Nil apportaient leurs poissons et les jardiniers leurs légumes. Un barbier, qui rasait les gens en plein air, égayait la foule par ses joyeux propos. Le vieux temple, si longtemps enveloppé de silence et de paix, se remplit des mouvements et des rumeurs innombrables de la vie. Les cabaretiers transformèrent en caves les salles souterraines et clouèrent aux antiques piliers des enseignes surmontées de l'image du saint homme Paphnuce, et portant cette inscription en grec et en égyptien: _On vend ici du vin de grenades, du vin de figues et de la vraie bière de Cilicie._ Sur les murs, sculptés de figures antiques, les marchands suspendaient des guirlandes d'oignons et des poissons fumés, des lievres morts et des moutons écorchés. Le soir, les vieux hôtes des ruines, les rats, s'enfuyaient en longue file vers le fleuve, tandis que les ibis, inquiets, allongeant le cou, posaient une patte incertaine sur les hautes corniches vers lesquelles montaient la

fumée des cuisines, les appels des buveurs et les cris des servantes. Tout alentour, des arpenteurs traçaient des rues, des maçons bâtissaient des couvents, des chapelles, des églises. Au bout de six mois, une ville était fondée, avec un corps de garde, un tribunal, une prison et une école tenue par un vieux scribe aveugle.

Les pèlerins succédaient sans cesse aux pèlerins. Les évêques et les choroévêques accouraient, pleins d'admiration. Le patriarche d'Antioche, qui se trouvait alors en Égypte, vint avec tout son clergé. Il approuva hautement la conduite si extraordinaire du stylite et les chefs des Églises de Lybie suivirent, en l'absence d'Athanase, le sentiment du patriarche. Ce qu'ayant appris, les abbés Ephrem et Serapion vinrent s'excuser aux pieds de Paphnuce de leurs premières défiances. Paphnuce leur répondit:

--Sachez, mes frères, que la pénitence que j'endure est à peine égale aux tentations qui me sont envoyées et dont le nombre et la force m'étonnent. Un homme, à le voir du dehors, est petit, et, du haut du socle où Dieu m'a porté, je vois les êtres humains s'agiter comme des fourmis. Mais à le considérer en dedans, l'homme est immense: il est grand comme le monde, car il le contient. Tout ce qui s'étend devant moi, ces monastères, ces hôtelleries, ces barques sur le fleuve, ces villages, et ce que je découvre au loin de champs, de canaux, de sables et de montagnes, tout cela n'est rien au regard de ce qui est en moi. Je porte dans mon cœur des villes innombrables et des déserts illimités. Et le mal, le mal et la mort, étendus sur cette immensité, la couvrent comme la nuit couvre la terre. Je suis à moi seul un univers de pensées mauvaises.

Il parlait ainsi parce que le désir de la femme était en lui.

Le septième mois, il vint d'Alexandrie, de Bubaste et de Sais des femmes, qui longtemps stériles, espéraient obtenir des enfants par l'intercession du saint homme et la vertu de la stèle. Elles frottaient contre la pierre leurs ventres inféconds. Puis ce furent, à perte de vue, des chariots, des litières, des brancards qui s'arrêtaient, se pressaient, se poussaient sous l'homme de Dieu. Il en sortait des malades effrayants à voir. Des mères présentaient à Paphnuce leurs jeunes garçons dont les membres étaient retournés, les yeux revulsés, la bouche écumeuse et la voix rauque. Il imposait sur eux les mains. Des aveugles s'approchaient, les bras allongés, et levaient vers lui, au hasard, leur face percée de deux trous sanglants. Des paralytiques lui montraient l'immobilité pesante, la maigreur mortelle et le raccourcissement hideux de leurs membres; des boiteux lui présentaient leur pied-bot; des cancéreuses prenant leur poitrine à deux mains, découvraient devant lui leur sein dévoré par l'invisible vautour. Des femmes hydropiques se faisaient déposer à terre, et il semblait qu'on déchargeât des outres. Il les bénissait. Des Nubiens, atteints de la lèpre élephantine, avançaient d'un pas lourd et le regardaient avec des yeux en larmes sur un visage inanimé. Il faisait sur eux le signe de la croix. On lui porta sur une civière une jeune fille d'Aphroditopolis qui, après avoir vomie du sang, dormait depuis trois jours. Elle semblait une image de cire et ses

parents, qui la croyaient morte, avaient pose une palme sur sa poitrine. Paphnuce, ayant prie Dieu, la jeune fille souleva la tete et ouvrit les yeux.

Comme le peuple publiait partout les miracles operes par le saint, les malheureux atteints du mal que les Grecs nomment le mal divin, accouraient de toutes les parties d'Egypte en legions innombrables. Des qu'ils apercevaient la stele, ils etaient saisis de convulsions, se roulaient a terre, se cabraient, se mettaient en boule. Et, chose a peine croyable! les assistants, agites a leur tour par un violent delire, imitaient les contorsions des epileptiques. Moines et pelerins, hommes, femmes, se vautreient, se debattaient pele-mele, les membres tordus, la bouche ecumeuse, avalant de la terre a poignee et prophetisant. Et Paphnuce, du haut de sa colonne, sentait un frisson lui secouer les membres et criait vers Dieu:

--Je suis le bouc emissaire et je prends en moi toutes les impuretes de ce peuple, et c'est pourquoi, Seigneur, mon corps est rempli de mauvais esprits.

Chaque fois qu'un malade s'en allait gueri, les assistants l'acclamaient, le portaient en triomphe et ne cessaient de repeter:

--Nous venons de voir une autre fontaine de Siloe.

Deja des centaines de bequilles pendaient a la colonne miraculeuse; des femmes reconnaissantes y suspendaient des couronnes et des images votives. Des Grecs y traçaient des distiques ingenieux, et comme chaque pelerin venait y graver son nom, la pierre fut bientot couverte a hauteur d'homme d'une infinite de caracteres latins, grecs, coptes, puniques, hebreux, syriaques et magiques.

Quand vinrent les fetes de Paques, il y eut dans cette cite du miracle une telle affluence de peuple que les vieillards se crurent revenus au temps des mysteres antiques. On voyait se meler, se confondre sur une vaste etendue la robe bariolee des Egyptiens, le burnous des Arabes, le pagne blanc des Nubiens; le manteau court des Grecs, la toge aux longs plis des Romains, les sayons et les braies ecarlates des Barbares et les tuniques lamees d'or des courtisanes. Des femmes voilees passaient sur leur ane, precedees d'eunuques noirs qui leur frayaient un chemin a coups de baton. Des acrobates, ayant etendu un tapis a terre, faisaient des tours d'adresse et jonglaient avec elegance devant un cercle de spectateurs silencieux. Des charmeurs de serpents, les bras allonges, deroulaient leurs ceintures vivantes. Toute cette foule brillait, scintillait, poudroyait, tintait, clamait, grondait. Les imprecations des chameliers qui frappaient leurs betes, les cris des marchands qui vendaient des amulettes contre la lepre et le mauvais oeil, la psalmodie des moines qui chantaient des versets de l'Ecriture, les miaulements des femmes tombees en crise prophetique, les glapissements des mendiants qui repetaient d'antiques chansons de harem, le belement des moutons, le braiement des anes, les appels des marins aux passagers attardes, tous ces bruits confondus faisaient un vacarme assourdissant, que dominait encore la voix stridente des

petits negrillons nus, courant partout, pour offrir des dattes fraîches.

Et tous ces etres divers s'etouffaient sous le ciel blanc, dans un air epais, charge du parfum des femmes, de l'odeur des negres, de la fumees des fritures et des vapeurs des gommages que les devotes achetaient a des bergers pour les bruler devant le saint.

La nuit venue, de toutes parts s'allumaient des feux, des torches, des lanternes, et ce n'etaient plus qu'ombres rouges et formes noires. Debout au milieu d'un cercle d'auditeurs accroupis, un vieillard, le visage eclaire par un lampion fumeux, contait comme jadis Bitiou enchantait son coeur, se l'arracha de la poitrine, le mit dans un acacia et puis se changea lui-meme en arbre. Il faisait de grands gestes, que son ombre repetait avec des deformations risibles, et l'auditoire émerveille poussait des cris d'admiration. Dans les cabarets, les buveurs, couches sur des divans, demandaient de la biere et du vin. Des danseuses, les yeux peints et le ventre nu, representaient devant eux des scenes religieuses et lascives. A l'ecart, des jeunes hommes jouaient aux des ou a la mourre et des vieillards suivaient dans l'ombre les prostituees. Seule, au-dessus de ces formes agitees, s'elevait l'immuable colonne; la tete aux cornes de vache regardait dans l'ombre et au-dessus d'elle Paphnuce veillait, entre le ciel et la terre. Tout a coup la lune se leve sur le Nil, semblable a l'epaule nue d'une deesse. Les collines ruissellent de lumiere et d'azur, et Paphnuce croit voir la chair de Thais etinceler dans les lueurs des eaux, parmi les saphirs de la nuit.

Les jours s'ecoulaient et le saint demeurait sur son pilier. Quand vint la saison des pluies, l'eau du ciel, passant a travers les fentes de la toiture, inonda son corps; ses membres engourdis devinrent incapables de mouvement. Brulee par le soleil, rougie par la rosee, sa peau se fendait; de larges ulceres devoraient ses bras et ses jambes. Mais le desir de Thais le consumait interieurement et il criait:

--Ce n'est pas assez, Dieu puissant! Encore des tentations! Encore des pensees immondes! Encore de monstrueux desirs! Seigneur, fais passer en moi toute la luxure des hommes, afin que je l'expie toute! S'il est faux que la chienne de Sparte ait pris sur elle les peches du monde, comme je l'ai entendu dire a certain forgeron d'impostures, cette fable contient pourtant un sens cache dont je reconnais aujourd'hui l'exactitude. Car il est vrai que les immondices des peuples entrent dans l'ame des saints pour s'y perdre comme dans un puits. Aussi les ames des justes sont-elles souillees de plus de fange que n'en contiennent jamais l'ame d'un pecheur. Et c'est pourquoi je te glorifie, mon Dieu, d'avoir fait de moi l'egout de l'univers.

Mais voici qu'une grande rumeur s'eleva un jour dans la ville sainte et monta jusqu'aux oreilles de l'ascete: un tres grand personnage, un homme des plus illustres, le prefet de la flotte d'Alexandrie, Lucius Aurelius Cotta va venir, il vient, il approche!

La nouvelle etait vraie. Le vieux Cotta, parti pour inspecter les

canaux et la navigation du Nil, avait temoigne a plusieurs reprises le desir de voir le stylite et la nouvelle ville, a laquelle on donnait le nom de Stylopolis. Un matin les Stylopolitains virent le fleuve tout couvert de voiles. A bord d'une galere doree et tendue de pourpre, Cotta apparut suivi de sa flottille. Il mit pied a terre et s'avanca accompagne d'un secretaire, qui portait ses tablettes, et d'Aristee, son medecin, avec qui il aimait a converser.

Une suite nombreuse marchait derriere lui et la berge se remplissait de laticlaves et de costumes militaires. A quelques pas de la colonne, il s'arreta et se mit a examiner le stylite en s'epongeant le front avec un pan de sa toge. D'un esprit naturellement curieux, il avait beaucoup observe dans ses longs voyages. Il aimait a se souvenir et meditait d'ecrire, apres l'histoire punique, un livre des choses singulieres qu'il avait vues. Il semblait s'interesser beaucoup au spectacle qui s'offrait a lui.

--Voila qui est etrange! disait-il tout suant et soufflant. Et, circonstance digne d'etre rapportee, cet homme est mon hote. Oui, ce moine vint souper chez moi l'an passe; apres quoi il enleva une comedienne.

Et, se tournant vers son secretaire:

--Note cela, enfant, sur mes tablettes; ainsi que les dimensions de la colonne, sans oublier la forme du chapiteau.

Puis, s'epongeant le front de nouveau:

--Des personnes dignes de foi m'ont assure, que depuis un an qu'il est monte sur cette colonne, notre moine ne l'a pas quittee un moment. Aristee, cela est-il possible?

--Cela est possible a un fou et a un malade, repondit Aristee, et ce serait impossible a un homme sain de corps et d'esprit. Ne sais-tu pas, Lucius, que parfois les maladies de l'ame et du corps communiquent a ceux qui en sont affliges des pouvoirs que ne possedent pas les hommes bien portants. Et, a vrai dire, il n'y a reellement ni bonne ni mauvaise sante. Il y a seulement des etats differents des organes. A force d'etudier ce qu'on nomme les maladies, j'en suis arrive a les considerer comme les formes necessaires de la vie. Je prends plus de plaisir a les etudier qu'a les combattre. Il y en a qu'on ne peut observer sans admiration et qui cachent, sous un desordre apparent, des harmonies profondes, et c'est certes une belle chose qu'une fièvre quarte! Parfois certaines affections du corps determinent une exaltation subite des facultes de l'esprit. Tu connais Creon. Enfant, il etait begue et stupide. Mais s'etant fendu le crane en tombant du haut d'un escalier, il devint l'habile avocat que tu sais. Il faut que ce moine soit atteint dans quelque organe cache. D'ailleurs, son genre d'existence n'est pas aussi singulier qu'il te semble, Lucius. Rappelle-toi les gymnosophistes de l'Inde, qui peuvent garder une entiere immobilite, non point seulement le long d'une annee, mais durant vingt, trente et quarante ans.

--Par Jupiter! s'ecria Cotta, voila une grande aberration! Car l'homme est ne pour agir et l'inertie est un crime impardonnable, puisqu'il est commis au prejudice de l'Etat. Je ne sais trop a quelle croyance rapporter une pratique si funeste. Il est vraisemblable qu'on doit la rattacher a certains cultes asiatiques. Du temps que j'etais gouverneur de Syrie, j'ai vu des phallus eriges sur les propylees de la ville d'Hera. Un homme y monte deux fois l'an et y demeure pendant sept jours. Le peuple est persuade que cet homme, conversant avec les dieux, obtient de leur providence la prosperite de la Syrie. Cette coutume me parut denuee de raison; toutefois, je ne fis rien pour la detruire. Car j'estime qu'un bon administrateur doit, non point abolir les usages des peuples, mais au contraire en assurer l'observation. Il n'appartient pas au gouvernement d'imposer des croyances; son devoir est de donner satisfaction a celles qui existent et qui, bonnes ou mauvaises, ont ete determinees par le genie des temps, des lieux et des races. S'il entreprend de les combattre, il se montre revolutionnaire par l'esprit, tyrannique dans ses actes, et il est justement deteste. D'ailleurs, comment s'elever au-dessus des superstitions du vulgaire, sinon en les comprenant et en les tolerant? Aristee, je suis d'avis qu'on laisse ce nephelococcygien en paix dans les airs, expose seulement aux offenses des oiseaux. Ce n'est point en le violentant que je prendrai avantage sur lui, mais bien en me rendant compte de ses pensees et de ses croyances.

Il souffla, toussa, posa la main sur l'epaule de son secretaire:

--Enfant, note que dans certaines sectes chretiennes, il est recommandable d'enlever des courtisanes et de vivre sur des colonnes. Tu peux ajouter que ces usages supposent le culte des divinites genesiques. Mais, a cet egard, nous devons l'interroger lui-meme.

Puis, levant la tete et portant sa main sur ses yeux pour n'etre point aveugle par le soleil, il enfla sa voix:

--Hola! Paphnuce. S'il te souvient que tu fus mon hote, reponds-moi. Que fais-tu la-haut? Pourquoi y es-tu monte et pourquoi y demeures-tu? Cette colonne a-t-elle dans ton esprit une signification phallique?

Paphnuce, considerant que Cotta etait idolatre, ne daigna pas lui faire de reponse. Mais Flavien, son disciple, s'approcha et dit:

--Illustrissime Seigneur, ce saint homme prend les peches du monde et guerit les maladies.

--Par Jupiter! tu l'entends, Aristee, s'ecria Cotta. Le nephelococcygien exerce, comme toi, la medecine! Que dis-tu d'un confrere si eleve?

Aristee secoua la tete:

--Il est possible qu'il guerisse mieux que je ne fais moi-meme certaines maladies, telles, par exemple, que l'epilepsie, nommee

vulgairement mal divin, bien que toutes les maladies soient également divines, car elles viennent toutes des dieux. Mais la cause de ce mal est en partie dans l'imagination et tu reconnaitras, Lucius, que ce moine ainsi juche sur cette tête de déesse frappe l'imagination des malades plus fortement que je ne saurais le faire, courbe dans mon officine sur mes mortiers et sur mes fioles. Il y a des forces, Lucius, infiniment plus puissantes que la raison et que la science.

--Lesquelles? demanda Cotta.

--L'ignorance et la folie, répondit Aristée.

--J'ai rarement vu quelque chose de plus curieux que ce que je vois en ce moment, reprit Cotta, et je souhaite qu'un jour un écrivain habile raconte la fondation de Stylopolis. Mais les spectacles les plus rares ne doivent pas retenir plus longtemps qu'il ne convient un homme grave et laborieux. Allons inspecter les canaux. Adieu, bon Paphnuce! ou plutôt, au revoir! Si jamais, redescendu sur la terre, tu retournes à Alexandrie, ne manque pas, je t'en prie, de venir souper chez moi.

Ces paroles, entendues par les assistants, passerent de bouche en bouche et, publiées par les fidèles, ajoutèrent une incomparable splendeur à la gloire de Paphnuce. De pieuses imaginations les ornerent et les transformèrent, et l'on conta que le saint, du haut de sa stèle, avait converti le préfet de la flotte à la foi des apôtres et des pères de Nicée. Les croyants donnaient aux dernières paroles de Lucius Aurelius Cotta un sens figure; dans leur bouche le souper auquel ce personnage avait convié l'ascète devenait une sainte communion, des agapes spirituelles, un banquet céleste. On enrichissait le récit de cette rencontre de circonstances merveilleuses, auxquelles ceux qui les imaginaient ajoutaient foi les premiers. On disait qu'au moment où Cotta, après une longue dispute, avait confessé la vérité, un ange était venu du ciel essuyer la sueur de son front. On ajoutait que le médecin et le secrétaire du préfet de la flotte l'avaient suivi dans sa conversion. Et, le miracle étant notoire, les évêques des principales églises de Lybie en rédigèrent les actes authentiques. On peut dire sans exagération que, des lors, le monde entier fut saisi du désir de voir Paphnuce, et qu'en Occident comme en Orient, tous les chrétiens tournaient vers lui leurs regards éblouis. Les plus illustres cités d'Italie lui envoyèrent des ambassadeurs, et le César de Rome, le divin Constant, qui soutenait l'orthodoxie chrétienne, lui écrivit une lettre que des légats lui remirent avec un grand cérémonial. Or, une nuit, tandis que la ville éclosée à ses pieds dormait dans la rosée, il entendit une voix qui disait:

--Paphnuce, tu es illustre par tes œuvres et puissant par la parole. Dieu t'a suscité pour sa gloire. Il t'a choisi pour opérer des miracles, guérir les malades, convertir les païens, éclairer les pécheurs, confondre les ariens et rétablir la paix de l'Église.

Paphnuce répondit:

--Que la volonte de Dieu soit faite!

La voix reprit:

--Leve-toi, Paphnuce, et va trouver dans son palais l'impie Constance, qui, loin d'imiter la sagesse de son frere Constant, favorise l'erreur d'Arius et de Marcus. Va! Les portes d'airain s'ouvriront devant toi et tes sandales resonneront sur le pave d'or des basiliques, devant le trone des Cesars, et ta voix redoutable changera le coeur du fils de Constantin. Tu regneras sur l'Eglise pacifiee et puissante; et, de meme que l'ame conduit le corps, l'Eglise gouvernera l'empire. Tu seras place au-dessus des senateurs, des comtes et des patrices. Tu feras taire la faim du peuple et l'audace des barbares. Le vieux Cotta, sachant que tu es le premier dans le gouvernement, recherchera l'honneur de te laver les pieds. A ta mort, on portera ton cilice au patriarche d'Alexandrie, et le grand Athanase, blanchi dans la gloire, le baisera comme la relique d'un saint. Va!

Paphnuce repondit:

--Que la volonte de Dieu soit accomplie!

Et, faisant effort pour se mettre debout, il se preparait a descendre. Mais la voix, devinant sa pensee, lui dit:

--Surtout, ne descends point par cette echelle. Ce serait agir comme un homme ordinaire et meconnaître les dons qui sont en toi. Mesure mieux ta puissance, angelique Paphnuce. Un aussi grand saint que tu es doit voler dans les airs. Saute; les anges sont la pour te soutenir. Saute donc!

Paphnuce repondit:

--Que la volonte de Dieu regne sur la terre et dans les cieux!

Balancant ses longs bras etendus comme les ailes depenaillees d'un grand oiseau malade, il allait s'elancer, quand tout a coup un ricanement hideux resonna a son oreille. Epouvante, il demanda:

--Qui donc rit ainsi?

--Ah! ah! glapit la voix, nous ne sommes encore qu'au debut de notre amitie; tu feras un jour plus intime connaissance avec moi. Tres cher, c'est moi qui t'ai fait monter ici et je dois te temoigner toute ma satisfaction de la docilite avec laquelle tu accomplis mes desirs. Paphnuce, je suis content de toi!

Paphnuce murmura d'une voix etranglee par la peur:

--Arriere, arriere! Je te reconnais: tu es celui qui porta Jesus sur le pinacle du temple et lui montra tous les royaumes de ce monde.

Il retomba consterne sur la pierre.

--Comment ne l'ai-je pas reconnu plus tot? songeait-il. Plus miserable que ces aveugles, ces sourds, ces paralytiques qui esperent en moi, j'ai perdu le sens des choses surnaturelles, et plus deprave que les maniaques qui mangent de la terre et s'approchent des cadavres, je ne distingue plus les clameurs de l'enfer des voix du ciel. J'ai perdu jusqu'au discernement du nouveau-ne qui pleure quand on le tire du sein de sa nourrice, du chien qui flaire la trace de son maitre, de la plante qui se tourne vers le soleil. Je suis le jouet des diables. Ainsi, c'est Satan qui m'a conduit ici. Quand il me hissait sur ce faite, la luxure et l'orgueil y montaient a mon cote. Ce n'est pas la grandeur de mes tentations qui me consterne: Antoine sur sa montagne en subit de pareilles; et je veux bien que leurs epees transpercent ma chair sous le regard des anges. J'en suis arrive meme a cherir mes tortures, mais Dieu se tait et son silence m'etonne. Il me quitte, moi qui n'avais que lui; il me laisse seul, dans l'horreur de son absence. Il me fuit. Je veux courir apres lui. Cette pierre me brule les pieds. Vite, partons, rattrapons Dieu.

Aussitot il saisit l'echelle qui demeurait appuyee a la colonne, y posa les pieds et, ayant franchi un echelon, il se trouva face a face avec la tete de la bete: elle souriait etrangement. Il lui fut certain alors que ce qu'il avait pris pour le siege de son repos et de sa gloire n'etait que l'instrument diabolique de son trouble et de sa damnation. Il descendit a la hate tous les degres et toucha le sol. Ses pieds avaient oublie la terre; ils chancelaient. Mais sentant sur lui l'ombre de la colonne maudite, il les forcait a courir. Tout dormait. Il traversa sans etre vu la grande place entouree de cabarets, d'hotelleries et de caravanserais et se jeta dans une ruelle qui montait vers les collines libyques. Un chien, qui le poursuivait en aboyant, ne s'arreta qu'aux premiers sables du desert. Et Paphnuce s'en alla par la contree ou il n'y a de route que la piste des betes sauvages. Laissant derriere lui les cabanes abandonnees par les faux monnayeurs, il poursuivit toute la nuit et tout le jour sa fuite desolee.

Enfin, pres d'expirer de faim, de soif et de fatigue, et ne sachant pas encore si Dieu etait loin, il decouvrit une ville muette qui s'etendait a droite et a gauche et s'allait perdre dans la pourpre de l'horizon. Les demeures, largement isolees et pareilles les unes aux autres, ressemblaient a des pyramides coupees a la moitie de leur hauteur. C'etaient des tombeaux. Les portes en etaient brisees et l'on voyait dans l'ombre des salles luire les yeux des hyenes et des loups qui nourrissaient leurs petits, tandis que les morts gisaient sur le seuil, depouilles par les brigands et ronges par les betes. Ayant traverse cette ville funebre, Paphnuce tomba extenu devant un tombeau qui s'elevait a l'ecart pres d'une source couronnee de palmiers. Ce tombeau etait tres orne et, comme il n'avait plus de porte, on apercevait du dehors une chambre peinte dans laquelle nichaient des serpents.

--Voila, soupira-t-il, ma demeure d'election, le tabernacle de mon repentir et de ma penitence.

Il s'y traîna, chassa du pied les reptiles et demeura prosterne sur la dalle pendant dix-huit heures, au bout desquelles il alla à la fontaine boire dans le creux de sa main. Puis il cueillit des dattes et quelques tiges de lotus dont il mangea les graines. Pensant que ce genre de vie était bon, il en fit la règle de son existence. Depuis le matin jusqu'au soir, il ne levait pas son front de dessus la pierre.

Or, un jour qu'il était ainsi prosterne, il entendit une voix qui disait:

--Regarde ces images afin de t'instruire.

Alors, levant la tête, il vit sur les parois de la chambre des peintures qui représentaient des scènes riantes et familières. C'était un ouvrage très ancien et d'une merveilleuse exactitude. On y remarquait des cuisiniers qui soufflaient le feu, en sorte que leurs joues étaient toutes gonflées; d'autres plumaient des oies ou faisaient cuire des quartiers de mouton dans des marmites. Plus loin un chasseur rapportait sur ses épaules une gazelle percée de flèches. Là, des paysans s'occupaient aux semailles, à la moisson, à la récolte. Ailleurs, des femmes dansaient au son des violes, des flutes et de la harpe. Une jeune fille jouait du cinnor. La fleur du lotus brillait dans ses cheveux noirs, finement nattés. Sa robe transparente laissait voir les formes pures de son corps. Son sein, sa bouche étaient en fleur. Son bel œil regardait de face sur un visage tourné de profil. Et cette figure était exquise. Paphnuce l'ayant considérée baissa les yeux et répondit à la voix:

--Pourquoi m'ordonnes-tu de regarder ces images? Sans doute elles représentent les journées terrestres de l'idolâtre dont le corps repose ici sous mes pieds, au fond d'un puits, dans un cercueil de basalte noir. Elles rappellent la vie d'un mort et sont, malgré leurs vives couleurs, les ombres d'une ombre. La vie d'un mort! O vanité!...

--Il est mort, mais il a vécu, reprit la voix, et toi, tu mourras, et tu n'auras pas vécu.

A compter de ce jour, Paphnuce n'eut plus un moment de repos. La voix lui parlait sans cesse. La joueuse de cinnor, de son œil aux longues paupières, le regardait fixement. À son tour elle parla:

--Vois: je suis mystérieuse et belle. Aime-moi; épuise dans mes bras l'amour qui te tourmente. Que te sert de me craindre? Tu ne peux m'échapper: je suis la beauté de la femme. Ou penses-tu me fuir, insensé? Tu retrouveras mon image dans l'éclat des fleurs et dans la grâce des palmiers, dans le vol des colombes, dans les bonds des gazelles, dans la fuite onduleuse des ruisseaux, dans les molles clartés de la lune, et, si tu fermes les yeux, tu la trouveras en toi-même. Il y a mille ans que l'homme qui dort ici, entouré de bandelettes dans un lit de pierre noire, m'a pressée sur son cœur. Il y a mille ans qu'il a reçu le dernier baiser de ma bouche, et son sommeil en est encore parfumé. Tu me connais bien, Paphnuce. Comment

ne m'as-tu pas reconnue? Je suis une des innombrables incarnations de Thais. Tu es un moine instruit et tres avance dans la connaissance des choses. Tu as voyage, et c'est en voyage qu'on apprend le plus. Souvent une journee qu'on passe dehors apporte plus de nouveautes que dix annees pendant lesquelles on reste chez soi. Or, tu n'es pas sans avoir entendu dire que Thais a vecu jadis dans Sparte sous le nom d'Helene. Elle eut dans Thebes Hecatompyle une autre existence. Et Thais de Thebes, c'etait moi. Comment ne l'as-tu pas devine? J'ai pris, vivante, ma large part des peches du monde, et maintenant reduite ici a l'etat d'ombre, je suis encore tres capable de prendre tes peches, moine bien-aime. D'ou vient ta surprise? Il etait pourtant certain que partout ou tu irais, tu retrouverais Thais.

Il se frappait le front contre la dalle et criait d'epouvante. Et chaque nuit la joueuse de cinnor quittait la muraille, s'approchait et parlait d'une voix claire, melee de souffles frais. Et, comme le saint homme resistait aux tentations qu'elle lui donnait, elle lui dit ceci:

--Aime-moi; cede, ami. Tant que tu me resisteras, je te tourmenterai. Tu ne sais pas ce que c'est que la patience d'une morte. J'attendrai, s'il le faut, que tu sois mort. Etant magicienne, je saurai faire entrer dans ton corps sans vie un esprit qui l'animerait de nouveau et qui ne me refusera pas ce que je t'aurai demande en vain. Et songe, Paphnuce, a l'etrangete de ta situation, quand ton ame bienheureuse verra du haut du ciel son propre corps se livrer au peche. Dieu, qui a promis de te rendre ce corps apres le jugement dernier et la consommation des siecles, sera lui-meme fort embarrasse! Comment pourra-t-il installer dans la gloire celeste une forme humaine habitee par un diable et gardee par une sorciere? Tu n'as pas songe a cette difficulte. Dieu non plus, peut-etre. Entre nous, il n'est pas bien subtil. La plus simple magicienne le trompe aisement, et s'il n'avait ni son tonnerre, ni les cataractes du ciel, les marmots de village lui tireraient la barbe. Certes il n'a pas autant d'esprit que le vieux serpent, son adversaire. Celui-la est un merveilleux artiste. Je ne suis si belle que parce qu'il a travaille a ma parure. C'est lui qui m'a enseigne a natter mes cheveux et a me faire des doigts de rose et des ongles d'agate. Tu l'as trop meconnu. Quand tu es venu te loger dans ce tombeau, tu as chasse du pied les serpents qui y habitaient, sans t'inquieter de savoir s'ils etaient de sa famille, et tu as ecrase leurs oeufs. Je crains, mon pauvre ami, que tu ne te sois mis une mechante affaire sur les bras. On t'avait pourtant averti qu'il etait musicien et amoureux. Qu'as-tu fait? Te voila brouille avec la science et la beaute; tu es tout a fait miserable, et l'aveh ne vient point a ton secours. Il n'est pas probable qu'il vienne. Etant aussi grand que tout, il ne peut pas bouger, faute d'espace, et si, par impossible, il faisait le moindre mouvement, toute la creation serait bousculee. Mon bel ermite, donne-moi un baiser.

Paphnuce n'ignorait pas les prodiges operes par les arts magiques. Il songeait dans sa grande inquietude:

--Peut-etre le mort enseveli a mes pieds sait-il les paroles ecrites dans ce livre mysterieux, qui demeure cache non loin d'ici au fond

d'une tombe royale. Par la vertu de ces paroles les morts, reprenant la forme qu'ils avaient sur la terre, voient la lumière du soleil et le sourire des femmes.

Sa peur était que la joueuse de cinnor et le mort pussent se joindre, comme de leur vivant, et qu'il les vit s'unir. Parfois, il croyait entendre le souffle léger des baisers.

Tout lui était trouble et maintenant, en l'absence de Dieu, il craignait de penser autant que de sentir. Certain soir, comme il se tenait prosterné selon sa coutume, une voix inconnue lui dit:

--Paphnuce, il y a sur la terre plus de peuples que tu ne crois et, si je te montrais ce que j'ai vu, tu mourrais d'épouvante. Il y a des hommes qui portent au milieu du front un œil unique. Il y a des hommes qui n'ont qu'une jambe et marchent en sautant. Il y a des hommes qui changent de sexe, et de femelles deviennent mâles. Il y a des hommes arbres qui poussent des racines en terre. Et il y a des hommes sans tête, avec deux yeux, un nez, une bouche sur la poitrine. De bonne foi, crois-tu que Jésus-Christ soit mort pour le salut de ces hommes?

Une autre fois il eut une vision. Il vit dans une grande lumière une large chaussée, des ruisseaux et des jardins. Sur la chaussée, Aristobule et Chereas passaient au galop de leurs chevaux syriens et l'ardeur joyeuse de la course empourprait la joue des deux jeunes hommes. Sous un portique Callicrate declamait des vers; l'orgueil satisfait tremblait dans sa voix et brillait dans ses yeux. Dans le jardin, Zenothemis cueillait des pommes d'or et caressait un serpent aux ailes d'azur. Vêtu de blanc et coiffé d'une mitre étincelante, Hermodore méditait sous un persea sacré, qui portait, en guise de fleurs, de petites têtes au pur profil, coiffées, comme les déesses des Égyptiens, de vautours, d'éperviers ou du disque brillant de la lune; tandis qu'à l'écart au bord d'une fontaine, Nicias étudiait sur une sphère armillaire le mouvement harmonieux des astres.

Puis une femme voilée s'approcha du moine tenant à la main un rameau de myrte. Et elle lui dit:

--Regarde. Les uns cherchent la beauté éternelle et ils mettent l'infini dans leur vie éphémère. Les autres vivent sans grande pensée. Mais par cela seul qu'ils cèdent à la belle nature, ils sont heureux et beaux et seulement en se laissant vivre, ils rendent gloire à l'artiste souverain des choses; car l'homme est un bel hymne de Dieu. Ils pensent tous que le bonheur est innocent et que la joie est permise. Paphnuce, si pourtant ils avaient raison, quelle dupe tu serais!

Et la vision s'évanouit.

C'est ainsi que Paphnuce était tenté sans trêve dans son corps et dans son esprit. Satan ne lui laissait pas un moment de repos. La solitude de ce tombeau était plus peuplée qu'un carrefour de grande ville. Les

demons y poussaient de grands eclats de rire, et des millions de larves, d'empuses, de lemures y accomplissaient le simulacre de tous les travaux de la vie. Le soir, quand il allait a la fontaine, des satyres meles a des faunesses dansaient autour de lui et l'entrainaient dans leurs rondes lascives. Les demons ne le craignaient plus, ils l'accablaient de railleries, d'injures obscenes et de coups. Un jour un diable, qui n'etait pas plus haut que le bras, lui vola la corde dont il se ceignait les reins.

Il songeait:

--Pensee, ou m'as-tu conduit?

Et il resolut de travailler de ses mains afin de procurer a son esprit le repos dont il avait besoin. Pres de la fontaine, des bananiers aux larges feuilles croissaient dans l'ombre des palmes. Il en coupa des tiges qu'il porta dans le tombeau. La, il les broya sous une pierre et les reduisit en minces filaments, comme il l'avait vu faire aux cordiers. Car il se proposait de fabriquer une corde en place de celle qu'un diable lui avait volee. Les demons en eprouverent quelque contrariete: ils cesserent leur vacarme et la joueuse de cinnor elle-meme, renoncant a la magie, resta tranquille sur la paroi peinte. Paphnuce, tout en ecrasant les tiges des bananiers, rassurait son courage et sa foi.

--Avec le secours du ciel, se disait-il, je dompterai la chair. Quant a l'ame, elle a garde l'esperance. En vain les diables, en vain cette damnee voudraient m'inspirer des doutes sur la nature de Dieu. Je leur repondrai par la bouche de l'apotre Jean: "Au commencement etait le Verbe et le Verbe etait Dieu." C'est ce que je crois fermement, et si ce que je crois est absurde, je le crois plus fermement encore; et, pour mieux dire, il faut que ce soit absurde. Sans cela, je ne le croirais pas, je le saurais. Or, ce que l'on sait ne donne point la vie, et c'est la foi seule qui sauve.

Il exposait au soleil et a la rosee les fibres detachees, et chaque matin, il prenait soin de les retourner pour les empecher de pourrir, et il se rejouissait de sentir renaître en lui la simplicité de l'enfance. Quand il eut tisse sa corde, il coupa des roseaux pour en faire des nattes et des corbeilles. La chambre sepulcrale ressemblait a l'atelier d'un vannier et Paphnuce y passait aisement du travail a la priere. Pourtant Dieu ne lui etait pas favorable, car une nuit il fut reveille par une voix qui le glaca d'horreur; il avait devine que c'etait celle du mort.

La voix faisait entendre un appel rapide, un chuchotement leger:

--Helene! Helene! viens te baigner avec moi! viens vite! Une femme, dont la bouche effleurait l'oreille du moine, repondit:

--Ami, je ne puis me lever: un homme est couche sur moi.

Tout a coup, Paphnuce s'apercut que sa joue reposait sur le sein d'une

femme. Il reconnut la joueuse de cinnor qui, degagee a demi, soulevait sa poitrine. Alors il etreignit desesperement cette fleur de chair tiede et parfumees et, consume du desir de la damnation, il cria:

--Reste, reste, mon ciel!

Mais elle etait deja debout, sur le seuil. Elle riait, et les rayons de la lune argentaient son sourire.

--A quoi bon rester? disait-elle. L'ombre d'une ombre suffit a un amoureux doue d'une si vive imagination. D'ailleurs, tu as peche. Que te faut-il de plus? Adieu! mon amant m'appelle.

Paphnuce pleura dans la nuit et, quand vint l'aube, il exhala une priere plus douce qu'une plainte:

--Jesus, mon Jesus, pourquoi m'abandonnes-tu? Tu vois le danger ou je suis. Viens me secourir, doux Sauveur. Puisque ton pere ne m'aime plus, puisqu'il ne m'ecoute pas, songe que je n'ai que toi. De lui a moi, rien n'est possible; je ne puis le comprendre, et il ne peut me plaindre. Mais toi, tu es ne d'une femme et c'est pourquoi j'espere en toi. Souviens-toi que tu as ete homme. Je t'implore, non parce que tu es Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, Dieu vrai du Dieu vrai, mais parce que tu vecus pauvre et faible, sur cette terre ou je souffre, parce que Satan voulut tenter ta chair, parce que la sueur de l'agonie glaca ton front. C'est ton humanite que je prie, mon Jesus, mon frere Jesus!

Apres qu'il eut prie ainsi, en se tordant les mains, un formidable eclat de rire ebranla les murs du tombeau, et la voix qui avait resonne sur la faite de la colonne dit en ricanant:

--Voila une oraison digne du breviaire de Marcus l'heretique. Paphnuce est arien! Paphnuce est arien!

Comme frappe de la foudre le moine tomba inanime.

.....

Quand il rouvrit les yeux, il vit autour de lui des religieux revetus de cucules noires, qui lui versaient de l'eau sur les tempes et recitaient des exorcismes. Plusieurs se tenaient dehors, portant des palmes.

--Comme nous traversions le desert, dit l'un d'eux, nous avons entendu des cris dans ce tombeau et, etant entres, nous t'avons vu gisant inerte sur la dalle. Sans doute des demons t'avaient terrasse et ils se sont enfuis a notre approche.

Paphnuce, soulevant la tete, demanda d'une voix faible:

--Mes freres, qui etes-vous? Et pourquoi tenez-vous des palmes dans vos mains? N'est-point en vue de ma sepulture?

Il lui fut repondu:

--Frere, ne sais-tu pas que notre pere Antoine, age de cent cinq ans, et averti de sa fin prochaine, descend du mont Colzin ou il s'etait retire et vient benir les innombrables enfants de son ame. Nous nous rendons avec des palmes au-devant de notre pere spirituel. Mais toi, frere, comment ignores-tu un si grand evenement? Est-il possible qu'un ange ne soit pas venu t'en avertir dans ce tombeau.

--Helas! repondit Paphnuce, je ne merite pas une telle grace, et les seuls hotes de cette demeure sont des demons et des vampires. Priez pour moi! Je suis Paphnuce, abbe d'Antinoe, le plus miserable des serviteurs de Dieu.

Au nom de Paphnuce, tous, agitant leurs palmes, murmuraient des louanges. Celui qui avait deja pris la parole s'ecria avec admiration:

--Se peut-il que tu sois ce saint Paphnuce, celebre par de tels travaux qu'on doute s'il n'egalera pas un jour le grand Antoine lui-meme. Tres venerable, c'est toi qui as converti a Dieu la courtisane Thais et qui, eleve sur une haute colonne, as ete ravi par les Seraphins. Ceux qui veillaient la nuit, au pied de la stele, virent ta bienheureuse assumption. Les ailes des anges t'entouraient d'une blanche nuee, et ta droite etendue benissait les demeures des hommes. Le lendemain, quand le peuple ne te vit plus, un long gemitement monta vers la stele decouronnee. Mais Flavien, ton disciple, publia le miracle et prit a ta place le gouvernement des moines. Seul un homme simple, du nom de Paul, voulut contredire le sentiment unanime. Il assurait qu'il t'avait vu en reve emporte par des diables; la foule voulait le lapider et c'est merveille qu'il ait pu echapper la mort. Je suis Zozime, abbe de ces solitaires que tu vois prosternes a tes pieds. Comme eux, je m'agenouille devant toi, afin que tu benisses le pere avec les enfants. Puis, tu nous conteras les merveilles que Dieu a daigne accomplir par ton entremise.

--Loin de m'avoir favorise comme tu crois, repondit Paphnuce, le Seigneur m'a eprouve par d'effroyables tentations. Je n'ai point ete ravi par les anges. Mais une muraille d'ombre s'est elevee a mes yeux et elle a marche devant moi. J'ai vecu dans un songe. Hors de Dieu tout est reve. Quand je fis le voyage d'Alexandrie, j'entendis en peu d'heures beaucoup de discours, et je connus que l'armee de l'erreur etait innombrable. Elle me poursuit et je suis environne d'epees.

Zozime repondit:

--Venerable pere, il faut considerer que les saints et specialement les saints solitaires subissent de terribles epreuves. Si tu n'as pas ete porte au ciel dans les bras des seraphins, il est certain que le Seigneur a accorde cette grace a ton image, puisque Flavien, les moines et le peuple ont ete temoins de ton ravissement.

Cependant Paphnuce resolut d'aller recevoir la benediction d'Antoine.

--Frere Zozime, dit-il, donne-moi une de ces palmes et allons au-devant de notre pere.

--Allons! repliqua Zozime; l'ordre militaire convient aux moines qui sont les soldats par excellence. Toi et moi, etant abbes, nous marcherons devant. Et ceux-ci nous suivront en chantant des psaumes.

Ils se mirent en marche et Paphnuce disait:

--Dieu est l'unite, car il est la verite qui est une. Le monde est divers parce qu'il est l'erreur. Il faut se detourner de tous les spectacles de la nature, meme des plus innocents en apparence. Leur diversite qui les rend agreables est le signe qu'ils sont mauvais. C'est pourquoi je ne puis voir un bouquet de papyrus sur les eaux dormantes sans que mon ame se voile de melancolie. Tout ce que percoivent les sens est detestable. Le moindre grain de sable apporte un danger. Chaque chose nous tente. La femme n'est que le compose de toutes les tentations eparses dans l'air leger, sur la terre fleurie, dans les eaux claires. Heureux celui dont l'ame est un vase scelle! Heureux qui sut se rendre muet, aveugle et sourd et qui ne comprend rien du monde afin de comprendre Dieu!

Zozime, ayant medite ces paroles, y repondit de la sorte:

--Pere venerable, il convient que je t'avoue mes peches, puisque tu m'as montre ton ame. Ainsi nous nous confesserons l'un a l'autre, selon l'usage apostolique. Avant que d'etre moine, j'ai mene dans le siecle une vie abominable. A Madaura, ville celebre par ses courtisanes, je recherchais toutes sortes d'amours. Chaque nuit, je soupais en compagnie de jeunes debauches et de joueuses de flute, et je ramenais chez moi celle qui m'avait plu davantage. Un saint tel que toi n'imaginerait jamais jusqu'ou m'emportait la fureur de mes desirs. Il me suffira de te dire qu'elle n'epargnait ni les matrones ni les religieuses et se repandait en adulteres et en sacrileges. J'excitais par le vin l'ardeur de mes sens, et l'on me citait avec raison pour le plus grand buveur de Madaura. Pourtant j'etais chretien et je gardais, dans mes egarements, ma foi en Jesus crucifie. Ayant devore mes biens en debauches, je ressentais deja les premieres atteintes de la pauvrete, quand je vis le plus robuste de mes compagnons de plaisir deperir rapidement aux atteintes d'un mal terrible. Ses genoux ne le soutenaient plus; ses mains inquietes refusaient de le servir; ses yeux obscurcis se fermaient. Il ne tirait plus de sa gorge que d'affreux mugissements. Son esprit, plus pesant que son corps, sommeillait. Car pour le chatier d'avoir vecu comme les betes, Dieu l'avait change en bete. La perte de mes biens m'avait deja inspire des reflexions salutaires; mais l'exemple de mon ami fut plus precieux encore; il fit une telle impression sur mon coeur que je quittai le monde et me retirai dans le desert. J'y goute depuis vingt ans une paix que rien n'a troublee. J'exerce avec mes moines les professions de tisserand, d'architecte, de charpentier et meme de scribe, quoique,

a vrai dire, j'aie peu de gout pour l'écriture, ayant toujours a la pensee prefere l'action. Mes jours sont pleins de joie et mes nuits sont sans reves, et j'estime que la grace du Seigneur est en moi parce qu'au milieu des peches les plus horribles j'ai toujours garde l'esperance.

En entendant ces paroles, Paphnuce leva les yeux au ciel et murmura:

--Seigneur, cet homme souille de tant de crimes, cet adultere, ce sacrilege, tu le regardes avec douceur, et tu te detournes de moi, qui ai toujours observe tes commandements! Que ta justice est obscure, o mon Dieu! et que tes voies sont impenetrables!

Zozime etendit les bras:

--Regarde, pere venerable: on dirait des deux cotes de l'horizon, des files noires de fourmis emigrantes. Ce sont nos freres qui vont, comme nous, au-devant d'Antoine.

Quand ils parvinrent au lieu du rendez-vous ils decouvrirent un spectacle magnifique. L'armee des religieux s'etendait sur trois rangs en un demi-cercle immense. Au premier rang se tenaient les anciens du desert, la crosse a la main, et leurs barbes pendaient jusqu'a terre. Les moines, gouvernes par les abbes Ephrem et Serapion, ainsi que tous les cenobites du Nil, formaient la seconde ligne. Derriere eux apparaissaient les ascetes venus des rochers lointains. Les uns portaient sur leurs corps noircis et desseches d'informes lambeaux, d'autres n'avaient pour vetements que des roseaux lies en botte avec des viornes. Plusieurs etaient nus, mais Dieu les avait couverts d'un poil epais comme la toison des brebis. Ils tenaient tous a la main une palme verte; l'on eut dit un arc-en-ciel d'emerlude et ils etaient comparables aux choeurs des elus, aux murailles vivantes de la cite de Dieu.

Il regnait dans l'assemblee un ordre si parfait que Paphnuce trouva sans peine les moines de son obeissance. Il se placa pres d'eux, apres avoir pris soin de cacher son visage sous sa cucule, pour demeurer inconnu et ne point troubler leur pieuse attente. Tout a coup s'eleva une immense clameur:

--Le saint! criait-on de toutes parts. Le saint! voila le grand saint! voila celui contre lequel l'enfer n'a point prevalu, le bien-aime de Dieu! Notre pere Antoine!

Puis un grand silence se fit et tous les fronts se prosternerent dans le sable.

Du faite d'une colline, dans l'immensite deserte, Antoine s'avancait soutenu par ses disciplines bien-aimes, Macaire et Amathas. Il marchait a pas lents, mais sa taille etait droite encore et l'on sentait en lui les restes d'une force surhumaine. Sa barbe blanche s'etalait sur sa large poitrine, son crane poli jetait des rayons de lumiere comme le front de Moise. Ses yeux avaient le regard de

l'aigle; le sourire de l'enfant brillait sur ses joues rondes. Il leva, pour benir son peuple, ses bras fatigués par un siècle de travaux inouïs, et sa voix jeta ses derniers éclats dans cette parole d'amour:

--Que tes pavillons sont beaux, o Jacob! Que tes tentes sont aimables, o Israël!

Aussitôt, d'un bout à l'autre de la muraille animée, retentit comme un grondement harmonieux de tonnerre le psaume: _Heureux l'homme qui craint le Seigneur_.

Cependant, accompagné de Macaire et d'Amathas, Antoine parcourait les rangs des anciens, des anachorètes et des cenobites. Ce voyant, qui avait vu le ciel et l'enfer, ce solitaire qui, du creux d'un rocher, avait gouverné l'Eglise chrétienne, ce saint qui avait soutenu la foi des martyrs aux jours de l'épreuve suprême, ce docteur dont l'éloquence avait foudroyé l'hérésie, parlait tendrement à chacun de ses fils et leur faisait des adieux familiers, à la veille de sa mort bienheureuse, que Dieu, qui l'aimait, lui avait enfin promise.

Il disait aux abbés Ephrem et Serapion:

--Vous commandez de nombreuses armées et vous êtes tous deux d'illustres stratèges. Aussi serez-vous revêtus dans le ciel d'une armure d'or et l'archange Michel vous donnera le titre de Kiliarques de ses milices.

Apercevant le vieillard Palemon, il l'embrassa et dit:

--Voici le plus doux et le meilleur de mes enfants. Son âme répand un parfum aussi suave que la fleur des fèves qu'il sème chaque année.

A l'abbé Zozime il parla de la sorte:

--Tu n'as pas désespéré de la bonté divine, c'est pourquoi la paix du Seigneur est en toi. Le lis de tes vertus a fleuri sur le fumier de ta corruption.

Il tenait à tous des propos d'une infaillible sagesse. Aux anciens il disait:

--L'apôtre a vu autour du trône de Dieu vingt-quatre vieillards assis, vêtus de robes blanches et la tête couronnée.

Aux jeunes hommes:

--Soyez joyeux; laissez la tristesse aux heureux de ce monde.

C'est ainsi que, parcourant le front de son armée filiale, il semait les exhortations. Paphnuce, le voyant approcher, tomba à genoux, déchiré entre la crainte et l'espérance.

--Mon pere, mon pere, cria-t-il dans son angoisse, mon pere! viens a mon secours, car je peris. J'ai donne a Dieu l'ame de Thais, j'ai habite le faite d'une colonne et la chambre d'un sepulcre. Mon front, sans cesse prosterne, est devenu calleux comme le genou d'un chameau. Et pourtant Dieu s'est retire de moi. Benis-moi, mon pere, et je serai sauve; secoue l'hysope et je serai lave et je brillerai comme la neige.

Antoine ne repondait point. Il promenait sur ceux d'Antinoe ce regard dont nul ne pouvait soutenir l'eclat. Ayant arrete sa vue sur Paul, qu'on nommait le Simple, il le considera longtemps puis il lui fit signe d'approcher. Comme ils s'etonnaient tous que le saint s'adressat a un homme prive de sens, Antoine dit:

--Dieu a accorde a celui-ci plus de graces qu'a aucun de vous. Leve les yeux, mon fils Paul, et dis ce que tu vois dans le ciel.

Paul le Simple leva les yeux; son visage resplendit et sa langue se delia.

--Je vois dans le ciel, dit-il, un lit orne de tentures de pourpre et d'or. Autour, trois vierges font une garde vigilante afin qu'aucune ame n'en approche, sinon l'elue a qui le lit est destine.

Croyant que ce lit etait le symbole de sa glorification, Paphnuce rendait deja graces a Dieu. Mais Antoine lui fit signe de se taire et d'ecouter le Simple qui murmurait dans l'extase:

--Les trois vierges me parlent; elles me disent: "Une sainte est pres de quitter la terre; Thais d'Alexandrie va mourir. Et nous avons dresse le lit de sa gloire, car nous sommes ses vertus: la Foi, la Crainte et l'Amour."

Antoine demanda:

--Doux enfant, que vois-tu encore?

Paul promena vainement ses regards du zenith au nadir, du couchant au levant, quand tout a coup ses yeux rencontrerent l'abbe d'Antinoe. Une sainte epouvante palit son visage, et ses prunelles refleterent des flammes invisibles.

--Je vois, murmura-t-il, trois demons qui, pleins de joie, s'appretent a saisir cet homme. Ils sont a la semblance d'une tour, d'une femme et d'un mage. Tous trois portent leur nom marque au fer rouge; le premier sur le front, le second sur le ventre, le troisieme sur la poitrine, et ces noms sont: Orgueil, Luxure et Doute. J'ai vu.

Ayant ainsi parle, Paul, les yeux hagards, la bouche pendante, rentra dans sa simplicite.

Et comme les moines d'Antinoe regardaient Antoine avec inquietude, le saint prononca ces seuls mots:

--Dieu a fait connaître son jugement équitable. Nous devons l'adorer et nous taire.

Il passa. Il allait benissant. Le soleil, descendu à l'horizon, l'enveloppait d'une gloire, et son ombre, demesurement grandie par une faveur du ciel, se déroulait derrière lui comme un tapis sans fin, en signe du long souvenir que ce grand saint devait laisser parmi les hommes.

Debout mais foudroyé, Paphnuce ne voyait, n'entendait plus rien. Cette parole unique emplissait ses oreilles: "Thais va mourir!" Une telle pensée ne lui était jamais venue. Vingt ans, il avait contemplé une tête de momie et voici que l'idée que la mort éteindrait les yeux de Thais l'étonnait désespérément.

"Thais va mourir!" Parole incompréhensible! "Thais va mourir!" En ces trois mots, quel sens terrible et nouveau! "Thais va mourir!" Alors pourquoi le soleil, les fleurs, les ruisseaux et toute la création? "Thais va mourir!" A quoi bon l'univers? Soudain il bondit. "La revoir, la voir encore!" Il se mit à courir. Il ne savait où il était, ni où il allait, mais l'instinct le conduisait avec une entière certitude; il marchait droit au Nil. Un essaim de voiles couvrait les hautes eaux du fleuve. Il sauta dans une embarcation montée par des Nubiens et la, couche à l'avant, les yeux devorant l'espace, il cria, de douleur et de rage:

--Fou, fou que j'étais de n'avoir pas possédé Thais quand il en était temps encore! Fou d'avoir cru qu'il y avait au monde autre chose qu'elle! O démence! J'ai songé à Dieu, au salut de mon âme, à la vie éternelle, comme si tout cela comptait pour quelque chose quand on a vu Thais. Comment n'ai-je pas senti que l'éternité bienheureuse était dans un seul des baisers de cette femme, que sans elle la vie n'a pas de sens et n'est qu'un mauvais rêve? O stupide! tu l'as vue et tu as désiré les biens de l'autre monde. O lâche! tu l'as vue et tu as craint Dieu. Dieu! le Ciel! qu'est-ce que cela? et qu'ont-ils à t'offrir qui vaille la moindre parcelle de ce qu'elle t'eût donné? O lamentable insensé, qui cherchais la bonté divine ailleurs que sur les lèvres de Thais! Quelle main était sur tes yeux? Maudit soit Celui qui t'aveuglait alors! Tu pouvais acheter au prix de la damnation un moment de son amour et tu ne l'as pas fait! Elle t'ouvrait ses bras, pétris de la chair et du parfum des fleurs, et tu ne t'es pas abîmé dans les enchantements indicibles de son sein dévoilé! Tu as écouté la voix jalouse qui te disait: "Abstiens-toi." Dupe, dupe, triste dupe! O regrets! O remords! O désespoir! N'avoir pas la joie d'emporter en enfer la mémoire de l'heure inoubliable et de crier à Dieu: "Brûle ma chair, dessèche tout le sang de mes veines, fais éclater mes os, tu ne m'oteras pas le souvenir qui me parfume et me rafraîchit par les siècles des siècles!... Thais va mourir! Dieu ridicule, si tu savais comme je me moque de ton enfer! Thais va mourir et elle ne sera jamais à moi, jamais, jamais!"

Et tandis que la barque suivait le courant rapide, il restait des

journees entieres couche sur le ventre, repetant:

--Jamais! jamais! jamais!

Puis, a l'idee qu'elle s'etait donnee et que ce n'etait pas a lui, qu'elle avait repandu sur le monde des flots d'amour et qu'il n'y avait pas trempé ses levres, il se dressait debout, farouche, et hurlait de douleur. Il se déchirait la poitrine avec ses ongles et mordait la chair de ses bras. Il songeait:

--Si je pouvais tuer tous ceux qu'elle a aimés.

L'idee de ces meurtres l'emplissait d'une fureur delicieuse. Il meditait d'egorger Nicias lentement, a loisir, en le regardant jusqu'au fond des yeux. Puis sa fureur tombait tout a coup. Il pleurait, il sanglotait. Il devenait faible et doux. Une tendresse inconnue amollissait son ame. Il lui prenait envie de se jeter au cou du compagnon de son enfance et de lui dire: "Nicias, je t'aime, puisque tu l'as aimee. Parle-moi d'elle! Dis-moi ce qu'elle te disait." Et sans cesse le fer de cette parole lui perçait le coeur: "Thais va mourir!"

--Clartes du jour! ombres argentees de la nuit, astre, cieux, arbres aux cimes tremblantes, betes sauvages, animaux familiers, ames anxieuses des hommes, n'entendez-vous pas: "Thais va mourir!" Lumieres, souffles et parfums, disparaissez. Effacez-vous, formes et pensees de l'univers! "Thais va mourir!..." Elle etait la beaute du monde et tout ce qui l'approchait, s'ornait des reflets de sa grace. Ce vieillard et ces sages assis pres d'elle, au banquet d'Alexandrie, qu'ils etaient aimables! que leur parole etait harmonieuse! L'essaim des riantes apparences voltigeait sur leurs levres et la volupte parfumait toutes leurs pensees. Et parce que le souffle de Thais etait sur eux tout ce qu'ils disaient etait amour, beaute, verite. L'impiete charmante pretait sa grace a leurs discours. Ils exprimaient aisement la splendeur humaine. Helas! et tout cela n'est plus qu'un songe. Thais va mourir! Oh: comme naturellement je mourrai de sa mort! Mais peux-tu seulement mourir, embryon desseche, foetus macere dans le fiel et les pleurs arides? Avorton miserable, penses-tu gouter la mort, toi qui n'as pas connu la vie? Pourvu que Dieu existe et qu'il me damne! Je l'espere, je le veux. Dieu que je hais, entends-moi. Plonge-moi dans la damnation. Pour t'y obliger je te crache a la face. Il faut bien que je trouve un enfer eternel, afin d'y exhaler l'eternite de rage qui est en moi.

.....

Des l'aube, Albine recut l'abbe d'Antioe au seuil des Cellules.

--Tu es le bien venu dans nos tabernacles de paix, venerable pere, car sans doute tu viens benir la sainte que tu nous avais donnee. Tu sais que Dieu, dans sa clemence, l'appelle a lui; et comment ne saurais-tu

pas une nouvelle que les anges ont portée de desert en desert? Il est vrai. Thais touche a sa fin bienheureuse. Ses travaux sont accomplis, et je dois t'instruire en peu de mots de la conduite qu'elle a tenue parmi nous. Apres ton depart, comme elle etait enfermee dans la cellule marquee de ton sceau, je lui envoyai avec sa nourriture une flute semblable a celles dont jouent aux festins les filles de sa profession. Ce que je faisais etait pour qu'elle ne tombat pas dans la melancolie et pour qu'elle n'eut pas moins de grace et de talent devant Dieu qu'elle n'en avait montre au regard des hommes. Je n'avais pas agi sans prudence; car Thais celebrait tout le jour sur la flute les louanges du Seigneur et les vierges qu'attiraient les sons de cette flute invisible disaient: "Nous entendons le rossignol des bocages celestes, le cygne mourant de Jesus crucifie." C'est ainsi que Thais accomplissait sa penitence, quand, apres soixante jours, la porte que tu avais scellee s'ouvrit d'elle-meme et le sceau d'argile se rompit sans qu'aucune main humaine l'eut touche. A ce signe je reconnus que l'epreuve que tu avais imposee devait cesser et que Dieu pardonnait les peches de la joueuse de flute. Des lors, elle partagea la vie de mes filles, travaillant et priant avec elles. Elle les edifiait par la modestie de ses gestes et de ses paroles et elle semblait parmi elles la statue de la pudeur. Parfois elle etait triste; mais ces nuages passaient. Quand je vis qu'elle etait attachee a Dieu par la foi, l'esperance et l'amour, je ne craignis pas d'employer son art et meme sa beaute a l'edification de ses soeurs. Je l'invitais a représenter devant nous les actions des femmes fortes et des vierges sages de l'Ecriture. Elle imitait Esther, Debora, Judith, Marie, soeur de Lazare, et Marie, mere de Jesus. Je sais, venerable pere, que ton austerite s'alarme a l'idee de ces spectacles. Mais tu aurais ete touche toi-meme, si tu l'avais vue, dans ces pieuses scenes, repandre des pleurs veritables et tendre au ciel ses bras comme des palmes. Je gouverne depuis longtemps des femmes et j'ai pour regle de ne point contrarier leur nature. Toutes les graines ne donnent pas les memes fleurs. Toutes les ames ne se sanctifient pas de la meme maniere. Il faut considerer aussi que Thais s'est donnee a Dieu quand elle etait belle encore, et un tel sacrifice, s'il n'est point unique, est du moins tres rare... Cette beaute, son vetement naturel, ne l'a pas encore quittee apres trois mois de la fièvre dont elle meurt. Comme, pendant sa maladie, elle demande sans cesse a voir le ciel, je la fais porter chaque matin dans la cour, pres du puits, sous l'antique figuier, a l'ombre duquel les abbesses de ce couvent ont coutume de tenir leurs assemblees; tu l'y trouveras, pere venerable; mais hate-toi, car Dieu l'appelle et ce soir un suaire couvrira ce visage que Dieu fit pour le scandale et pour l'edification du monde.

Paphnuce suivit Albine dans la cour inondee de lumiere matinale. Le long des toits de brique des colombes formaient une file de perles. Sur un lit, a l'ombre du figuier, Thais reposait toute blanche, les bras en croix. Debut a ses cotes, des femmes voilees recitaient les prieres de l'agonie.

--_Aie pitie de moi, mon Dieu, selon ta grande mansuetude et efface mon iniquite selon la multitude de tes misericordes_!

Il l'appela:

--Thais!

Elle souleva les paupières et tourna du côté de la voix les globes blancs de ses yeux.

Albine fit signe aux femmes voilées de s'éloigner de quelques pas.

--Thais! répéta le moine.

Elle souleva la tête; un souffle léger sortit de ses lèvres blanches:

--C'est toi, mon père?... Te souvient-il de l'eau de la fontaine et des dattes que nous avons cueillies?... Ce jour-là, mon père, je suis née à l'amour... à la vie.

Elle se tut et laissa retomber sa tête.

La mort était sur elle et la sueur de l'agonie couronnait son front. Rompant le silence auguste, une tourterelle éleva sa voix plaintive. Puis les sanglots du moine se mêlèrent à la psalmodie des vierges.

--_Lave-moi de mes souillures et purifie-moi de mes péchés. Car je connais mon injustice et mon crime se lève sans cesse contre moi._

Tout à coup Thais se dressa sur son lit. Ses yeux de violette s'ouvrirent tout grands; et, les regards envoles, les bras tendus vers les collines lointaines, elle dit d'une voix limpide et fraîche:

--Les voilà, les roses de l'éternel matin!

Ses yeux brillaient; une légère ardeur colorait ses tempes. Elle revivait plus suave et plus belle que jamais. Paphnuce, agenouillé, l'enlaca de ses bras noirs.

--Ne meurs pas, criait-il d'une voix étrange qu'il ne reconnaissait pas lui-même. Je t'aime, ne meurs pas! Écoute, ma Thais. Je t'ai trompée, je n'étais qu'un fou misérable. Dieu, le ciel, tout cela n'est rien. Il n'y a de vrai que la vie de la terre et l'amour des êtres. Je t'aime! ne meurs pas; ce serait impossible; tu es trop précieuse. Viens, viens avec moi. Fuyons; je t'emporterai bien loin dans mes bras. Viens, aimons-nous. Entends-moi donc, o ma bien-aimée, et dis: "Je vivrai, je veux vivre." Thais, Thais, lève-toi!

Elle ne l'entendait pas. Ses prunelles nageaient dans l'infini.

Elle murmura:

--Le ciel s'ouvre. Je vois les anges, les prophètes et les saints... le bon Théodore est parmi eux, les mains pleines de fleurs; il me sourit et m'appelle... Deux séraphins viennent à moi. Ils

approchent... qu'ils sont beaux!... Je vois Dieu.

Elle poussa un soupir d'allegresse et sa tete retomba inerte sur l'oreiller. Thais etait morte. Paphnuce, dans une etreinte desesperee, la devorait de desir, de rage et d'amour.

Albine lui cria:

--Va-t'en, maudit!

Et elle posa doucement ses doigts sur les paupieres de la morte. Paphnuce recula chancelant; les yeux brules de flammes et sentant la terre s'ouvrir sous ses pas.

Les vierges entonnaient le cantique de Zacharie:

--_Beni soit le Seigneur, le dieu d'Israel_.

Brusquement la voix s'arreta dans leur gorge. Elles avaient vu la face du moine et elles fuyaient d'epouvante en criant:

--Un vampire! un vampire!

Il etait devenu si hideux qu'en passant la main sur son visage, il sentit sa laideur.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, THAIS ***

This file should be named 7thai10.txt or 7thai10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7thai11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7thai10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A

preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext04> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext04>

Or /etext03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July

10 1991 January

100 1994 January

1000 1997 August

1500 1998 October
2000 1999 December
2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November
6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113

1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical

medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the

gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at: hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

.02/11/02*END*

g other things, this means that no one owns a United States copyright

on or for this work, so the Project (and you!) can copy and

distribute it in the United States without permission and

without paying copyright royalties. Special rules, set forth

below, apply if you wish to copy and distribute this eBook

under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market

any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it

on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline () characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is

the case, for instance, with most word processors);

OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Proj

